

# LA VIE DE JOSE BENSAÚDE

Par

Alfredo BENSAÚDE

Professeur à la retraite  
Directeur honoraire  
de l'Instituto Superior Técnico  
de Lisbonne, etc...

Porto - 1936

Trad. Olivier Bensaude, Paris 2000

## PROLOGUE

*"No meio da tormenta de furioso egoísmo desencadeada sobre a sociedade contemporânea e que ameaça subvertê-la, não estara ainda perdida toda a esperança da salvação, se como refugio e abrigo para os naufragos transidos e extenuados, se conservaram as virtudes e as santas consolações de familia."*

Antero de Quental

Au milieu de la tourmente d'égoïsme furieux qui s'abat sur la société contemporaine, et menace de la submerger, tout espoir de salut n'est pas perdu si les vertus et les saintes consolations de la famille sont conservées comme refuge et abri pour les naufragés transis et exténués.

Antero de Quental<sup>1</sup>

Ayant acquis quelque expérience des hommes, j'ai désiré écrire sur la vie de mon père, afin de préserver sa mémoire dans ma famille. Et mon désir s'est accru en même temps qu'augmentait mon admiration pour sa riche personnalité. La réalisation de ce projet semblait assez hasardeuse de prime abord, parce qu'elle supposait un long séjour à São Miguel, pour prendre connaissance des archives qui contenaient des éléments de l'histoire de sa vie. Cependant, des circonstances imprévues m'ont amené à habiter la maison paternelle à São Miguel, ce qui a rendu possible de réaliser dans ma vieillesse, ce projet conçu dans ma jeunesse. Pendant ces dix dernières années, j'ai recueilli peu à peu les observations nécessaires pour raviver et compléter mes souvenirs.

Comme je destine ce livre principalement aux jeunes, il m'a semblé utile de résumer dans le premier chapitre les conditions politico-sociales qui ont prélué à l'établissement d'une communauté juive à São Miguel ; dans le second chapitre, j'ai retracé l'histoire méconnue de l'établissement de cette communauté ; le troisième chapitre est consacré à l'histoire de mes ancêtres paternels et maternels puis au mariage de mes parents. Le reste est essentiellement consacré à la vie de mon père. Dieu veuille que ma prose puisse susciter chez mes petits-enfants qui ne l'ont pas connu, la même vénération et le même respect que j'ai pour sa mémoire. L'admiration développe chez les jeunes le désir de s'inspirer de l'exemple et il n'est pas de meilleur modèle que sa noble vie. Ce livre se termine sur une série de lettres écrites à diverses époques, et qui permettent d'évaluer le sacrifice constant de sa vie au bonheur de ses enfants qui lui doivent tout.

---

<sup>1</sup> Poète et philosophe né à Ponta Delgada en 1842 mort en 1891, grand ami de José Bensaude. NdT.

La composition de ce petit livre a constitué pour moi le plus grand plaisir dont il m'a été donné de jouir dans ma vieillesse : j'ai revécu le passé en présence de la mémoire chérie de mes parents et tandis que je me souvenais d'eux avec nostalgie et gratitude, j'ai oublié les désillusions qu'apportent les années.

Le Dr. Antonio Augusto Riley da Mota a eu la gentillesse de relire le manuscrit et Monsieur Rodrigo Rodrigues, un généalogiste érudit, a eu celle d'ordonner les arbres généalogiques. À ces deux bons amis, je réitère ici mes remerciements pour leur aide affectueuse.

Ponta Delgada, le 26 Avril 1936

Alfredo Bensaúde

## PREFACE

Cette traduction a été réalisée sur la base du texte original avec l'aide de la traduction d'Esther Oulman Bensaude, sœur d'Alfredo Bensaúde. Elle s'écarte parfois du mot à mot, mais j'ai tenté de reproduire le plus fidèlement possible l'esprit de ce que j'ai compris, avec des tournures de mon époque. Des notes explicatives ont été rajoutées en bas de page (NdT). Les signes §2§ et §2>paragraphe<2§ signalent quelques déplacements de paragraphes. Le texte original comprends un arbre généalogique, un recueil de lettres de José adressées à son fils Alfredo et trois annexes: une annexe sur l'immigration juive aux Açores au XVIe siècle; une courte annexe sur le ladino et une transcription partielle des actes du Grand Sanhédrin convoqué par Napoléon Ier. De ces parties, seules la première et la dernière annexe figurent dans cette édition. Les informations historiques des notes en bas de page sont tirées de l'Histoire du Portugal de Jean François Labourdette, Fayard 2000. On lira aussi avec intérêt Fátima Sequeira Dias, "*Uma estratégia de sucesso numa economia periférica. A casa Bensaúde e os Açores 1800-1870*". Ribeiro e Caravana ed. Ponta Delgada 1999. Je remercie mon frère Claude pour le prêt prolongé de son texte portugais et Bernadette pour sa relecture attentive.

Rueil, 2000

Olivier Bensaude

## I

## DE L'INTOLERANCE A LA LIBERTE DE CONSCIENCE

Les fondateurs de la colonie juive de l'île de São Miguel, au début du XIXe siècle, étaient des hommes jeunes et courageux qui ont osé affronter des préjugés séculaires en se déclarant publiquement juifs, alors que l'Inquisition existait encore au Portugal, bien que sans pouvoir et sans prestige. Elle ne fut abolie que le 24 Mars 1821 par l'Assemblée Constituante, soit deux ans après l'arrivée des Juifs à São Miguel. La législation anti-juive n'était pas encore complètement révoquée, mais les principes de tolérance religieuse proclamés par la Révolution Française rencontraient de nombreux partisans au Portugal, même parmi la noblesse et le clergé. Les nouveaux arrivants étaient originaires de villes de la côte du Maroc et parlaient, outre l'arabe marocain, le ladino ou judéo-espagnol. Cet Espagnol archaïque était parlé tout autour de la Méditerranée jusqu'aux pays du Levant dans les communautés formées par les descendants de Juifs expulsés d'Espagne par les Rois Catholiques ou ayant fui les persécutions de Dom Manuel Ier et Dom João III au Portugal. Ces hommes portaient des noms typiquement juifs indiquant qu'ils ne descendaient pas de marranes<sup>2</sup> qui seraient retournés à leur religion ancestrale au Maroc ; car ces derniers avaient l'habitude de conserver les noms imposés à leurs ancêtres lors de leur baptême forcé. §1§ Leur situation sociale au Maroc du début du XIXe siècle était celle de tolérés souvent soumis à des vexations, à des extorsions et à des violences particulièrement fréquentes pendant les interrègnes entre le décès du sultan et l'accession au trône de son successeur. Les fils du défunt, ou d'autres prétendants, choisissaient presque toujours par les armes celui qui serait le nouveau souverain<sup>3</sup>. Pendant cet intervalle, il était fréquent que les Maures envahissent les quartiers juifs pour les piller. Les désordres ne cessaient qu'une fois le trône occupé, car le nouveau monarque prenait la défense des Juifs. Les sultans du Maroc étaient leurs *protecteurs* ; il n'acceptaient pas qu'on les tuât parce que les Juifs enrichissaient leurs finances, mais ils les imposaient comme en Europe, dont ils avaient copié la pratique des quartiers réservés "*judiarías*" ou "*ghettos*"

<sup>2</sup> Juifs de la péninsule, convertis de force, mais restés fidèles au judaïsme en secret. NdT.

<sup>3</sup> Le début du XVIIIe siècle au Maroc est une période de révolutions et de troubles jusqu'en 1757, date de l'accession au pouvoir du Sultan Sidi Mohamed Ben Abdallah. La fin du XVIIIe siècle est caractérisée par une forte reprise du négoce avec l'Europe qui n'empêche pas une décadence économique. Il s'en est suivi une période de repli sur soi, voulue par le sultan Moulay Sliman (1792-1822). NdT.

<sup>4</sup> et des règles vestimentaires pour les distinguer des Maures. Ma grand-mère paternelle, Ester Amiel, née à Casablanca en 1804, racontait qu'étant enfant, elle avait vu ses parents enterrer des bijoux et d'autres objets précieux à la mort d'un sultan<sup>5</sup>. Mais cette fois, le pogrome redouté n'eut pas lieu.

Dans ces conditions, il n'était pas étonnant que de nombreux Juifs des villes côtières du Maroc, informés des mouvements sociaux européens, favorables à la tolérance religieuse, aient cherché à se fixer dans des pays européens plus civilisés, où ils pourraient vivre dans des conditions moins déprimantes. Comment et pourquoi, les conditions ont-elles changé en Europe au point de permettre à quelques-uns de ces Juifs de revenir s'établir sur la terre portugaise, où il leur avait été interdit de séjourner pendant de longs siècles ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire d'évoquer brièvement la lente évolution qui conduisit les nations civilisées à l'adoption des principes de tolérance religieuse.

Le grand schisme de l'Occident, provoqué par Philippe Le Bel roi de France, avait divisé les nations d'Europe en deux groupes, avec deux papes, l'un à Rome, l'autre en Avignon (1305-1378), qui se jetaient mutuellement l'anathème. La fin de l'omnipotence du pape de Rome sur la politique européenne résulta de cet état anarchique de l'Eglise.

La conquête de Constantinople par les Turcs (1453) amplifia la rébellion contre l'influence de l'Eglise sur le destin de l'Europe. En échappant aux massacres de Mahomet II, de nombreux Chrétiens de Constantinople se réfugièrent en Italie emmenant avec eux des richesses inestimables provenant des bibliothèques de l'ancienne capitale de l'Empire d'Orient. L'exportation de ces livres devint même un commerce florissant des conquérants. Elle augmenta le nombre des ouvrages de l'Antiquité classique étudiés avec avidité. L'invention de l'imprimerie par Gutenberg (1400-1468) fournit l'opportunité de diffuser à une vitesse extraordinaire, la culture de la Grèce antique, surtout en Italie d'où elle irradiait à travers toute l'Europe. Ainsi sur 142 imprimeries fondées au XVe siècle, 74 étaient en Italie, alors que les 68 autres étaient dispersées parmi les autres pays européens<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> Les "*mellahs*" au Maroc. NdT.

<sup>5</sup> Le sultan Moulay Slimane a succédé à Mohamed Ben Abdallah et régné de 1792 jusqu'à sa mort en 1822. Ester Amiel a quitté le Maroc en 1825. cf. Chapitre 3. NdT.

<sup>6</sup> Histoire Universelle de C. Cantu, 3<sup>ème</sup> édition, vol XIII note a p15-16.

Les navigations portugaises et espagnoles avaient révolutionné peu à peu toute la pensée traditionnelle, en stimulant l'étude directe de la nature, parce que les faits observés ne confirmaient pas les notions géographiques du Moyen Age. C'est ainsi que se produisit une véritable révolution intellectuelle que l'on appelle *La Renaissance*. Cette profonde crise de l'Europe portait en elle le discrédit de la science médiévale, l'esprit critique et la liberté intellectuelle développés par la culture classique.

La Renaissance montra le chemin et fut suivie de près par la Réforme, mouvement opposé à la domination spirituelle et politique de Rome. La Réforme avait été précédée de révoltes contre l'Eglise, comme l'hérésie albigeoise en France, de Wiclef en Angleterre, de Jean Huss en Bohême, etc... Des protestations générales s'élevèrent contre le clergé accusé de simonie<sup>7</sup> et de détournement des principes chrétiens. Même au Portugal, Gil Vicente, poète à la cour de Dom Manuel, chargeait le clergé de ses critiques acerbes. Mais l'Eglise resta sourde à ce qui avait été depuis longtemps formulé par des personnages célèbres comme Saint Bernard.

La vente des indulgences était l'un des abus qui révoltait le plus la conscience allemande ; le volume de cet espèce de commerce s'accroissait au même rythme que le luxe et les dépenses de la Curie Romaine. Ce commerce était géré en Allemagne par les Fugger, célèbres banquiers internationaux d'Augsbourg, avec l'aide des Dominicains.

Au début, Luther, moine de l'ordre de Saint Augustin, ne faisait que protester contre l'immoralité du clergé, et contre les indulgences qu'il condamnait comme sacrilèges. La Curie romaine sous-estima la portée de ce mouvement. Léon X (1513-1521) pensait qu'il s'agissait juste d'une révolte de moines. - Ce pape, prince de la maison des Médicis, était un grand protecteur des arts, des lettres et des sciences, comme l'étaient généralement tous les puissants de l'époque en Italie. Il s'appliquait à remplir Rome de monuments somptueux et d'admirables œuvres d'art ; la plus grande et plus riche église de la chrétienté, la basilique Saint Pierre de Rome fut construite pendant son pontificat. - Luther ne décida de rompre avec Rome qu'après de violents débats, en abolissant le célibat des prêtres, l'adoration des images avec l'intention d'épurer le Christianisme. Le mouvement réussit en Allemagne, où il trouva l'appui de princes désireux d'établir des églises nationales, indépendantes de Rome, afin de pouvoir ensuite confisquer les richesses accumulées par l'Eglise dans leurs États.

La Réforme détruisit l'unité religieuse en France, en Allemagne, en Hongrie, en Suisse, aux Pays-Bas, en Scandinavie, au Danemark et en Angleterre. Le protestantisme prit des formes plus ou moins diverses dans chacun de ces pays. Étant donné les traditions de l'Eglise, il n'est pas étonnant que, confrontée à la rébellion d'une moitié de l'Europe, elle eût recours au *bras séculier*. Les Protestants furent conduits à la lutte armée par l'intolérance des Catholiques, mais les uns et les autres étaient tout aussi intolérants. Quand ils étaient assez forts, les Catholiques brûlaient les Protestants en

tant qu'hérétiques, et ceux-ci agissaient pareillement quand ils le pouvaient.

Après avoir réduit l'Europe centrale à la misère par de longues et terribles guerres de religion, on reconnut de part et d'autre qu'il était impossible de rétablir l'unité religieuse par la destruction du parti opposé et, on accepta enfin la tolérance par *pragmatisme politique*. En Allemagne, les Protestants purent pratiquer leur religion librement à partir de 1555. En France, les guerres de religion se terminèrent avec l'Edit de Nantes d'Henri IV, en accordant la liberté de conscience. Ainsi c'est au milieu du XVIIe siècle que, pour la première fois depuis l'empereur romain Constantin, l'*avantage politique* de la tolérance religieuse fut reconnu.

La lutte contre le protestantisme n'eut pas la même importance dans les pays méridionaux plus influencés par Rome, en outre, la Renaissance s'y était propagé plus vite qu'au Nord, favorisant une certaine tolérance religieuse<sup>8</sup>. Sans fanatisme, il ne pouvait y avoir de guerre de religion comme en Allemagne, en France, en Angleterre, etc. L'unité religieuse y fut réalisée autrement : Dom João III, à force de suppliques et de pétitions à la Curie romaine, réussit à établir l'Inquisition au Portugal<sup>9</sup> sur le modèle de l'Espagne qui ambitionnait d'instaurer l'unité de croyance par le supplice du feu. La lutte contre l'esprit de tolérance de la Renaissance fit jeter dans les prisons inquisitoriales notre grand humaniste, le vieux Damião de Gois, chroniqueur d'el-rei Dom Manuel Ier, grand serviteur de la Patrie et nul ne sait ni quand, ni comment, il mourut<sup>10</sup> après avoir été l'ami d'Erasmus, de Melanchton et avoir connu Luther.

"Cette institution (*le tribunal du Saint Office*) avec ses fanatismes,... avec ses vols, avec ses prisons, avec ses tortures, avec ses autodafés<sup>11</sup>, avec ses bûchers, fut un mélange de tragédie douloureuse et de basse comédie qui perturba toutes les activités et avec elles, le progrès général du Portugal pendant deux cent ans. Le pouvoir civil et le pouvoir religieux s'engagèrent dans cette voie infernale, sans doute convaincus par un idéal d'unification religieuse de la péninsule ibérique.... Des hommes bons, des savants, des hommes méritant de la Patrie, et même des hommes dévoués à la religion chrétienne, furent les victimes de l'intolérance de ce terrible tribunal"<sup>12</sup>.

La tolérance religieuse va se développer dans les pays d'Europe centrale, tandis que la Péninsule abandonnant son antique grandeur, va chercher, sous l'emprise des Jésuites et des Dominicains, à reconquérir pour la cour de Rome, l'antique maîtrise des affaires de ce monde.

<sup>8</sup> Je ne comprends pas cette assertion contradictoire avec l'instauration de l'Inquisition. NdT.

<sup>9</sup> Au Portugal, l'expulsion des juifs et/ou leur conversion forcée a été ordonnée par Dom Manuel Ier en 1496, elle aurait été justifiée par une tentative d'union du Portugal à l'Espagne et que les rois Catholiques l'avaient exigé pour accorder la main de leur fille. Son successeur Dom João III, dit le Pieux, a instauré l'Inquisition en 1536. NdT.

<sup>10</sup> En fait, il est mort peut-être assassiné dans sa maison d'Alenquer le 30 janvier 1574. NdT.

<sup>11</sup> Du Portugais, autos-da-fé (actes de foie) NdT.

<sup>12</sup> Francisco Gomes Teixeira in *História das Matemáticas em Portugal*, Lisbonne, 1934, pp.199-200.

<sup>7</sup> Simonie = volonté réfléchie d'acheter ou de vendre à prix temporel une chose spirituelle. NdT.

"La foi se transforma en fanatisme et hypocrisie, l'espérance et le courage se transformèrent en misère et désespoir, et la science et la philosophie se turent et tombèrent en esclavage"<sup>13</sup>

Pendant ce temps, le Français Descartes (1596-1650) formulait une méthode qui pose comme point de départ de toute recherche de la vérité le "*doute systématique*", l'abandon de tous les concepts traditionnels, de tous les arguments d'autorité. Il initiait ainsi un mouvement philosophique à l'origine de la pensée moderne.

L'impossibilité de supprimer le Protestantisme démontra que les luttes religieuses ne produisaient que la ruine des nations. Ce fait d'expérience attira l'attention des penseurs, surtout après la libération des Pays-Bas du joug sanguinaire de l'Espagne inquisitoriale, puis leur organisation en un État purement laïque, au sein duquel les croyances religieuses devenaient des questions de conscience individuelle échappant à l'intervention des pouvoirs publics.

Dans son *Traité Théologico-Politique*, le célèbre Benoît Spinoza (1632-1677), né à Amsterdam de juifs portugais originaires de Vidigueira, proposa une justification philosophique de la tolérance religieuse comme la condition nécessaire du bien-être des nations. Pour illustrer sa doctrine, il citait l'exemple suivant : "Au sein de cette florissante république (Amsterdam) vivent en parfaite harmonie des hommes de différentes nations, de religions et de diverses sectes. Le juge ne s'enquiert pas de la religion de l'accusé quand il l'absout ou le condamne, au contraire de ce qui se passait en d'autres temps, lorsque les dissensions religieuses... imprégnaient la politique et agitaient les États". Des idées semblables vont se propager peu à peu, dans d'autres pays.

En Angleterre, John Locke (1632-1704) publie ses *Lettres sur la tolérance*, où il montre avec lucidité, combien il est absurde d'admettre, comme une chose agréable à Dieu, que certains hommes puissent imposer par la force à d'autres hommes, leurs idées sur la divinité : comme si Dieu, origine de toutes les forces, avait besoin de la faible Humanité pour réaliser ce qui lui était agréable.

En Allemagne, Lessing (1729-1781), auteur classique et réformateur du théâtre allemand, prends la tolérance religieuse pour thème de sa célèbre pièce *Nathan le Sage*, dont la scène principale est une discussion entre le sultan Saladin, un templier et Nathan le juif, représentation de Moïse Mendelssohn (1729-1781), philosophe berlinois et grand-père du compositeur Félix Mendelssohn. Laquelle des trois religions musulmane, chrétienne ou juive est la vraie ? La discussion se conclut sur un apologue de Nathan d'où il ressort que seul Dieu pourra juger qui le vénère le mieux, et que la véritable religion sera celle dont les fidèles seront les plus vertueux et les plus avides de justice, ce qui revient à dire que l'homme le plus moral est celui qui vénère le plus la divinité. Le critère éthique s'est substitué au critère dogmatique. Ces hommes célèbres et bien d'autres, ont vulgarisé le concept de tolérance dans toute l'Europe, mais aucun n'eut plus de répercussion que les *Encyclopédistes* dont les écrits conduisirent à la Révolution française, laquelle

par la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* (1791) supprima les disqualifications auxquelles étaient assujettis tous les individus qui ne professaient pas la religion officielle. Cependant, Napoléon n'intervint spécifiquement en faveur des Juifs qu'en février 1807, en convoquant la réunion du grand Sanhédrin, une assemblée composée, comme l'antique Sanhédrin de Jérusalem, de 71 membres représentants des Juifs de France, de la confédération du Rhin et d'Italie<sup>14</sup>.

À l'ouverture de ce congrès, un ministre de l'empereur commença son discours par : "Les Juifs, écrasés par le mépris des peuples et victimes fréquentes de l'avarice des princes, n'ont pas encore été traités avec justice..." Napoléon ordonnait au Sanhédrin de lui déclarer s'il existait des lois hébraïques s'opposant à ce que les Juifs fussent de bons citoyens français et que, dans l'affirmative ces lois fussent révoquées. Le Sanhédrin répondit que ces lois contenaient des dispositions fondées sur le Décalogue, à caractère religieux valables en tout lieu et en tout temps, et des dispositions faisant référence à l'antique État juif et valables que pendant son existence en Palestine. Ainsi, rien n'empêchait les Juifs d'être patriotes dans les pays où ils résidaient ni d'adhérer sans réserve à leur organisation politique pourvu qu'il leur soit permis d'aimer Dieu à leur manière. Cependant, le Sanhédrin interdit la polygamie, approuvée par la Bible, mais qui avait été abandonnée par les Juifs européens.

Une fois terminés les travaux du congrès, Napoléon confirma l'émancipation des Juifs qui devinrent égaux aux autres citoyens de son Empire après avoir vécu en marge des autres peuples européens. Cet acte, un des événements les plus remarquables de l'histoire moderne des israélites, se répercuta dans les communautés juives du monde entier. Certains rabbins crurent y découvrir des prémices de l'arrivée du Messie. Cet acte de tolérance religieuse détermina l'émancipation graduelle des Juifs dans tous les pays cultivés d'Europe.

Dès le XVIIe siècle, principalement aux Pays Bas mais aussi en Angleterre, il existait une certaine tolérance vis-à-vis des Juifs non seulement par équité, mais aussi par intérêt. L'époque des grandes découvertes maritimes était finie. Le Portugal et l'Espagne s'étaient couverts de gloire immortelle, sans pourtant réussir à valoriser la majeure partie de leurs immenses possessions. La politique religieuse des nations péninsulaires avait été l'une des causes de cet échec en imposant le Christianisme aux peuples indigènes de leurs conquêtes, par la violence plutôt que par la persuasion. Ainsi, le Portugal s'aliéna la sympathie des indigènes qui aidèrent ensuite Hollandais et Anglais à le spolier de la majeure partie de son empire d'outremer. Les Pays Bas, une fois libérés de la domination espagnole, furent les premiers en Europe à se tailler un empire colonial aux dépens des immenses territoires découverts par les portugais. Ainsi, furent perdus Ceylan, une partie du Brésil, le Cap de Bonne-Espérance, l'Angola et nos possessions d'Extrême-Orient, où subsiste encore la domination hollandaise<sup>15</sup>. Le

<sup>13</sup> Ibid., p194

<sup>14</sup> L'annexe III de ce livre retranscrit d'importants fragments des discours et délibérations prononcées au Grand Sanhédrin de Paris. NdT.

<sup>15</sup> En 1936, l'Indonésie était une colonie hollandaise. NdT.

Brésil et l'Angola furent reconquis par les Portugais, mais le reste fut perdu à jamais. Or les Juifs portugais avaient noué dans la mère Patrie des relations commerciales avec les colonies d'outremer; réfugiés à Amsterdam depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'abri des persécutions religieuses, ils représentaient un élément utile à l'exploitation économique du nouvel empire colonial hollandais ; il était donc de bonne politique de les laisser vivre en paix dans ce pays, il en résulta le développement de la communauté juive d'Amsterdam et la grande importance que cette ville acquit rapidement comme centre commercial.

L'Angleterre, mue par des aspirations similaires, supplanta la Hollande. Cromwell y était favorable aux Juifs de la péninsule domiciliés à Londres<sup>16</sup>. D'après une enquête réalisée sur son ordre, le volume du commerce d'outremer contrôlé par la colonie ibéro-juive de Londres était plus considérable que celui de tous les commerces étrangers établis dans cette ville. D'autres communautés se formèrent à la même époque à Bayonne, à Bordeaux, à Hambourg, à Anvers, à Livourne, etc, tout en conservant l'usage du Portugais jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce noyau de Juifs portugais était si important dans diverses cités d'Europe, que beaucoup d'étrangers finirent par penser que le judaïsme était la religion officielle de la nation portugaise. La prospérité de ces communautés, l'avantage qu'il en résultait pour le commerce des nations où elles s'étaient établies, contribua aussi à (convaincre) Napoléon d'accorder solennellement les droits civils aux Juifs relevant de sa juridiction, en corollaire de la Déclaration des Droits de l'Homme.

Au Portugal, au XVII<sup>e</sup> siècle, un petit mouvement en faveur des juifs fut initié par un célèbre jésuite, le Padre António Vieira<sup>17</sup>, mû lui aussi, en partie par des considérations économiques. La nation s'était libérée de l'emprise de Philippe II (d'Espagne) par la révolution de 1640. Elle était épuisée tant par les extorsions espagnoles que par les guerres contre ces anciens dominateurs qui n'acceptaient pas notre indépendance. Le jésuite recommandait, comme expédient pour améliorer les conditions économiques, d'admettre au Portugal les Nouveaux Chrétiens portugais qui s'étaient peu à peu réfugiés en Europe du Nord et y avaient constitué d'importants réseaux commerciaux. Vieira était un prêcheur et conseiller de Dom João IV, sur l'esprit duquel, il exerça longtemps une influence dominante. Bien que le roi n'acceptât pas l'ensemble des propositions du jésuite, il eut le courage d'interdire au Saint Office en 1649, la confiscation des capitaux que les Nouveaux Chrétiens du royaume consacraient à la navigation et au commerce avec le Brésil, ce qui l'aida à libérer ce pays de la domination hollandaise.

Vieira disait qu'attirer les Juifs puis les convertir par la persuasion, serait une immense victoire pour la Compagnie de Jésus et l'un des moyens, de préparer l'avènement du Cinquième Empire auquel appartiendraient tous les peuples, convertis ensuite au Catholicisme. La protection accordée à l'argent des

Nouveaux Chrétiens limitait non seulement l'omnipotence mais encore les revenus de l'Inquisition qui se nourrissait de la confiscation des biens de ses victimes. Par sa campagne en faveur des Juifs, le Padre Antonio Vieira espérait aussi lutter contre l'Inquisition. La sourde lutte de la Compagnie de Jésus contre le Saint Office était ancienne, mais désormais, elle se déroulait au grand jour. Les atrocités inquisitoriales terrorisaient le pays et le discréditaient en Europe, c'était un bon prétexte pour combattre l'Inquisition. D'où la hargne des inquisiteurs contre le Padre Antonio Vieira et Dom João IV, qui avaient osé s'opposer au Saint Office. Celui-ci va s'efforcer de gêner le roi chaque fois qu'il en aura l'occasion. Par exemple, en interdisant l'envoi aux nations européennes, d'une protestation écrite sur l'ordre de Dom João IV contre l'emprisonnement de Dom Duarte de Bragança qui mourut à Milan, prisonnier des Espagnols. Cette hargne se manifesta plus tard encore, lorsque le Saint Office excommunia le roi après son décès en s'appuyant sur une formule vague contre ceux qui entravent son action. Après la mort du roi, le célèbre jésuite fut condamné à un long emprisonnement. L'Inquisition était encore trop puissante pour que l'issue de la lutte pût être différente.

La chimère du Cinquième Empire n'était pas une invention des jésuites ; ceux-ci l'avaient adaptée au contexte portugais. Cette croyance existait aussi parmi les Juifs à ceci près, que le monarque universel serait le Messie annoncé par l'Ancien Testament. Ainsi, Sabbataï Tsevi, un juif mystique et exalté de Smirne, se prit pour le Messie et se proclama tel en 1660, déclenchant l'enthousiasme dans les communautés juives du monde entier. En Angleterre, où se développa un protestantisme puritain, sorte de retour à l'Hébraïsme<sup>18</sup>, certains pensèrent qu'il fallait convertir les juifs au protestantisme pour préparer l'avènement de la monarchie universelle. D'autres constituèrent des sectes judaïsantes qui suivaient les préceptes du Lévitique à tel point que certains se convertirent au judaïsme.

Sous le règne de Dom João V, des patriotes éclairés furent partisans de réformes sociales qui intégreraient le pays dans la civilisation européenne. On les surnomma les "*estranjeirados*"<sup>19</sup>. "Les Portugais qui, en terres étrangères, avaient goûté aux délices de la libre pensée, ramenaient un peu de cet air vivifiant respiré au-dehors et en faisaient profiter quelque ami fidèle. D'autres qui, par position sociale ou protection du monarque, s'estimaient à l'abri des persécutions, s'engageaient à montrer l'abîme dans lequel la nation s'embourbait... ils osaient provoquer le monstre du fanatisme, dénoncer l'activité funeste de l'Inquisition, plus digne de malédictions du fait de son influence sur les esprits, que de ses victimes jetées au cachot, à la torture et au feu." (Lucio de Azevedo). Ces hommes qui étouffaient dans l'ambiance du règne de Dom João V étaient ceux que l'on surnommait les "*estranjeirados*". Dom Luiz da Cunha (1662-1749), ambassadeur du Portugal auprès des cours d'Europe, était le plus notable politique de ce célèbre groupe d'hommes. Il décrivit les réformes nécessaires

<sup>16</sup> *Menasseh Ben Israel's Mission to Oliver Cromwell*, by Lucian Wolf. London, 1901.

<sup>17</sup> *História de António Vieira*, por Lucio de Azevedo - Lisboa, 1918.

<sup>18</sup> Wolf, op. cit. - Prologue.

<sup>19</sup> Mot à connotation péjorative formé à partir d'"estranjeiro" (étranger) comme "enjuivé". NdT.

pour enrayer la décadence de la nation dans son célèbre "*Testament politique*" et dans un écrit découvert récemment<sup>20</sup>. Ces textes l'auraient envoyé au cachot du Saint Office, si le terrible tribunal en avait eu connaissance. Il considérait l'Inquisition comme une maladie honteuse qui, en les menaçant, contraignait beaucoup de gens et leurs biens à l'exil, enrichissant ainsi les terres étrangères.

Le Marquis de Pombal qui fut recommandé par Dom Luiz da Cunha à Dom José, encore prince héritier, réussit finalement à entreprendre les réformes attendues par ces patriotes cultivés. Il concentra dans les mains du monarque tous les pouvoirs de l'Etat, réduisant l'Inquisition à un simple instrument de sa politique, limitant le pouvoir de la noblesse et expulsant les jésuites hors du Portugal. S'appuyant sur cette force créée par lui, il réforma l'administration coloniale et la législation en la fondant sur le droit naturel ; il protégea la navigation et le commerce, stimula le développement de la richesse publique, créa des industries, supprima enfin les disqualifications des nouveaux Chrétiens. En somme, il conduisit le pays vers la civilisation moderne. Pombal réalisa sa révolution *du haut vers le bas*, en s'appuyant sur le pouvoir absolu du roi, à la différence de la Révolution française qui, agissant *du bas vers le haut*, détruisit la monarchie, clé de voûte de l'organisation sociale. Paradoxalement, la mission de Pombal fut d'utiliser la tyrannie pour préparer l'avènement de la liberté. C'est ainsi que lors de l'invasion napoléonienne en 1807, sous le règne de Dona Maria I, pendant la régence du futur Dom João VI, on trouvait des partisans de la Révolution Française même parmi les conseillers de la couronne. Celle-ci introduisit en Europe les bénéfices permanents de l'égalité devant la loi et de la liberté de conscience, malgré ses abominables excès passagers.

La révolution de Porto, en 1820, déclencha le combat entre deux systèmes : l'absolutisme et le libéralisme, ce dernier triomphant après 14 ans de lutte entre Dom Pedro IV et Dom Miguel. Les pionniers de la communauté juive de São Miguel assistèrent à cette lutte dont les premiers épisodes se déroulèrent dans cette île et à Terceira.

En Espagne, les idées françaises se répercutèrent aussi, mais l'évolution conduisant au libéralisme fut plus lente. L'abbé Grégoire, figure notable de la Révolution française, adressa une lettre ouverte au grand inquisiteur, plaidant pour l'abolition du Saint Office en Espagne<sup>21</sup>. Les répliques qu'il suscita montrent que ce pays était loin d'accepter les thèses de Grégoire qui contestaient la prééminence du pouvoir ecclésiastique sur le pouvoir civil, la mission essentielle de ce dernier étant de punir ceux qui déviaient de l'enseignement de l'Eglise. Napoléon abolit l'Inquisition espagnole, mais celle-ci se maintint dans les territoires non occupés par les envahisseurs. Après la chute de Napoléon, l'Espagne fut plus sensible au libéralisme et donc partagée entre deux partis opposés: absolutiste et constitutionnel. La Sainte

Alliance demanda à la France de Louis XVIII d'intervenir militairement pour écraser le mouvement libéral et restaurer la monarchie absolue en faveur de Fernando VII rentré d'exil, "la créature la plus vile qui fut jamais couronnée"<sup>22</sup>.

Pendant la lutte cruelle entre absolutistes et libéraux, il y eut des épisodes sanglants, mais au contraire de ce qui se passa chez nous, les absolutistes l'emportèrent. Cependant l'Inquisition espagnole ne récupéra pas son ancien prestige ; le nombre des procès diminua, bien qu'en 1826 encore, un malheureux maître d'école fût pendu pour une quelconque déviation théologique et son cadavre brûlé dans une jarre décorée de langues de feu. Ce dernier crime de l'Inquisition provoqua un tollé de protestations dans toute l'Europe : la conscience européenne n'admettait plus que l'on tue des êtres humains pour un délit d'opinion.

La guerre contre les Français avait laissé l'Espagne dans la misère et le chaos. Avant de disparaître définitivement en 1834, l'Inquisition tenta inutilement de faire des emprunts pour se reconstruire, et chercha à se procurer des recettes par des moyens qui révèlent sa décadence. En voici un témoignage vécu par Abraão Bensaude, le premier à s'établir à São Miguel en 1819 : quelque temps auparavant, le voilier sur lequel il voyageait, dut accoster à Cadix à cause d'une avarie. Le navire est tout de suite inspecté par deux fonctionnaires du Saint Office chargés de la "visite des navires" ; le passager, obligé de débarquer, est conduit devant un inquisiteur qui lui intime l'ordre de payer une amende sous peine d'emprisonnement. Il la paye et l'inquisiteur ordonne à son auxiliaire de faire sortir le juif de sa présence en ces termes : "*Echa el perro para la calle!*"<sup>23</sup> Une fois libre, il se réfugie à bord du navire. Mais peu après, deux moines dominicains reviennent le chercher pour lui déclarer qu'il était de leur devoir de lui prêcher la religion du Christ tant que le bateau serait à Cadix, car il était inadmissible qu'un hérétique demeurât dans un port espagnol sans que la Sainte Inquisition s'efforçât de sauver son âme. Au bout de quelques jours, le bateau put enfin poursuivre son voyage, mais on ne l'autorisa pas à lever l'ancre avant que le Juif n'ait payé une nouvelle taxe - pour les sermons qu'il n'avait pas demandés. On comprend qu'au début du XIXème siècle, les juifs qui désiraient s'établir dans la péninsule ibérique aient préféré le Portugal où l'intolérance religieuse était moins marquée.

§1> On ne sait pas exactement à quelle époque lointaine, les Juifs se dispersèrent jusqu'à l'occident extrême du Vieux Monde. Les empereurs Vespasien, Titus et Hadrien avaient déporté à l'extrémité occidentale de l'empire romain des groupes de prisonniers de guerre faits lors des révoltes répétées de la Palestine. Ceux-ci avaient été ensuite affranchis par des citoyens romains de religion mosaïque, déjà établis en Occident. Les Juifs occidentaux actuels sont très probablement les descendants de ces affranchis. Ce sont eux qui ont établi au fil des siècles le rite des Sefardim<sup>24</sup> ou ibéro-Juifs. Ils étaient déjà

<sup>20</sup> *Instruções ineditas de D. Luis da Cunha*, etc. edição da Academia das Ciências, Coimbra, 1930, p65 et suivantes.

<sup>21</sup> *A history of the Inquisition in Spain*, New York, 1922 by H. Ch. Lea, vol IV p. 397.

<sup>22</sup> Ibid.

<sup>23</sup> Flanquez le chien dans la rue ! NdT.

<sup>24</sup> De "Sefarad" nom hébreu de la péninsule Ibérique. NdT.

nombreux dans l'empire Wisigoth qui s'étendait de la péninsule Ibérique au nord de l'Afrique. Ils y vécurent en harmonie avec les barbares, tant que ceux-ci professèrent le Christianisme arianiste, mais furent persécutés lorsque le Catholicisme romain remplaça l'Arianisme (en 589). <1§ Pour les juifs d'Occident, la péninsule ibérique fut comme une nouvelle Palestine<sup>25</sup>. Les centres de culture et de rayonnement spirituel du judaïsme en Orient avaient décliné dès les premiers siècles du Moyen Age. Le judaïsme aurait dégénéré ou disparu si ces centres ne s'étaient pas reconstitués au sein de la brillante civilisation qui se développa en Espagne musulmane et à laquelle les juifs fournirent une importante contribution. Ce furent d'abord des traducteurs et des interprètes du savoir de l'Antiquité classique, puis plus tard des auteurs originaux dans tous les domaines. Parmi eux, on trouve des théologiens et des philosophes qui influencèrent le Christianisme, comme Maïmonide, l'Aristote hébreu, Ibn-Gabirol (*Avicbron* pour les auteurs chrétiens) et d'autres. Parmi les juifs de Cordoue et de Tolède, nombreux étaient médecins, mathématiciens et astronomes. À Lisbonne, une Académie juive fut établie au temps de Dom Afonso Henriques<sup>26</sup>, en même temps que la première synagogue, fondée par un certain Dom Yachia, qui aida le roi dans sa guerre contre les Maures et à qui celui-ci fit don de quelques villes en récompense de ses services<sup>27</sup>. Dom Sancho I<sup>er</sup><sup>28</sup> attira sans doute de nombreux juifs espagnols et nord-africains, après que la famine et la peste eurent décimé le pays. Plus tard, à l'époque des Grandes Découvertes, c'est aux juifs de la péninsule qu'échut la mission glorieuse de fournir aux navigateurs portugais, les éléments d'astronomie nécessaires pour naviguer en haute mer<sup>29</sup>. Abrahão Zacuto et Pedro Nunes, maîtres des pilotes portugais et le célèbre botaniste Garcia da Horta, ami de Camões, sont les derniers d'une série de grands hommes que le judaïsme a donnés au Portugal, série interrompue par l'expulsion des juifs décrétée par Dom Manuel I<sup>er</sup><sup>30</sup>.

Le souvenir de l'époque brillante de la civilisation hispano-luso-juive ne s'est jamais perdu dans la mémoire de ses descendants, qui se sont toujours considérés comme péninsulaires. Bien que réfugiés en Turquie, au Maroc, en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie, etc... ils se sont toujours présentés comme originaires de la péninsule Ibérique (de *Sefarad*), où ils avaient vécu avant l'invasion des goths et autres hordes germaniques. L'émancipation des Juifs par Napoléon stimula le désir de retour dans la patrie des ancêtres. L'Espagne leur était fermée. C'est pourquoi, au début du XIXe siècle, des Juifs se sont aventurés sur des terres portugaises et certains ont débarqué dans l'archipel des Açores.

<sup>25</sup> L'ensemble du paragraphe suivant, sur le judaïsme ibérique avant l'Inquisition, se trouve en fin de chapitre dans le texte original. NdT.

<sup>26</sup> Dom Afonso Henriques est le fondateur au XIIe siècle, du royaume de Portugal. NdT.

<sup>27</sup> *Les Juifs d'Espagne*, par H. Graetz - Paris 1872, p5. En fait, Dom Yachia fut nommé gouverneur. NdT.

<sup>28</sup> Dom Sancho I<sup>er</sup> était fils d'Afonso Henriques. NdT.

<sup>29</sup> *L'astronomie nautique au Portugal à l'époque des grandes découvertes* par Joaquim Bensaude - Berne 1912.

<sup>30</sup> "L'exode des juifs au temps de Dom Manuel I fut l'une des principales causes de la décadence de la culture scientifique au Portugal. D'une part, ce monarque protégea les mathématiques, en créant une chaire d'astronomie à l'Université Portugaise qui se trouvait alors à Lisbonne, mais en même temps, il affaiblit gravement toutes les sciences en ordonnant l'expulsion des adeptes de Moïse qui ne voulurent pas se convertir à la foi chrétienne. Il contraignit ainsi les membres de la race qui, en ce temps-là, les cultivaient (les sciences) avec le plus de succès, à quitter leurs maisons pour aller s'établir en d'autres lieux où ils furent accueillis chaleureusement. Les plus dignes, ceux qui n'avaient pas abjuré la foi de leurs ancêtres sortirent alors et s'éparpillèrent en divers pays, où certains ou leurs descendants devinrent illustres "

Francisco Gomes Teixeira - *História das Matemáticas em Portugal* - Lisboa, 1934 p199.

"... L'Astronomie nautique est une œuvre ibérique qui prend son origine dans les Tables de navigation portugaises. Elle résulte de la collaboration entre Zacuto et José Vizinho..." (Vizinho était un médecin juif, disciple de Zacuto).

## II

## LA COLONIE HEBRAÏQUE DE SÃO MIGUEL

Les premiers Juifs qui débarquèrent sur l'île São Miguel, en 1819<sup>1,2</sup>, s'appelaient : - Abrahão Bensaude, Salom Buzaglo, Arão Benayon, Jacob Mataná, Isaac Sentob et Arão Aflalo. Ils apportaient des stocks de tissus pour le modeste commerce avec lequel tous les Juifs débutèrent leur carrière commerciale aux Açores. À cette époque, le peuple et parfois les riches propriétaires s'habillaient avec des tissus en lin cultivé sur place ou en laine des moutons de l'île. Ils étaient fabriqués par des femmes du peuple avec des métiers à tisser rudimentaires qui faisaient partie de l'équipement des maisons populaires (encore en usage dans certains villages de São Miguel). Le peuple n'achetait pas de tissus venant du Continent qui étaient pourtant en vente dans quelques magasins de Ponta Delgada. Les Juifs proposaient au public de São Miguel des tissus d'origine portugaise ou anglaise, de meilleure finition et à des prix inférieurs à ceux qui étaient pratiqués par les commerçants locaux. Leurs affaires prospérèrent tant et si bien que les autres négociants établis à São Miguel et vendant des articles analogues souffrirent de la concurrence non seulement à Ponta Delgada, mais aussi dans les villes et les villages de l'île.

En 1819, le Conseil municipal de Ponta Delgada avait accordé aux Juifs le droit de commercer à condition d'employer tout l'argent qu'ils gagneraient pour acheter des produits agricoles de l'île. Cette clause destinée à plaire aux commerçants locaux, fut à l'origine d'une longue lutte entre la municipalité et les commerçants juifs. Le Conseil municipal était alors constitué de représentants de vieilles familles du majorat<sup>3</sup> qui constituaient l'aristocratie locale. Lorsque les Juifs sollicitèrent une prolongation d'autorisation à poursuivre leur commerce apprécié de la population<sup>4</sup>, la municipalité, cédant aux instances des boutiquiers de Ponta Delgada, refusa. Salom Buzaglo n'avait pas signé cette demande se doutant peut-être qu'on la lui refuserait car, pour payer une dette quelconque contractée hors de l'île, il avait essayé de faire sortir clandestinement 2

"contos de reis"<sup>5</sup> cachés dans un sac de haricots, et il avait été pris sur le fait. Quelle que fût la raison pour laquelle il n'avait pas cosigné la demande, ce fait qui n'était pas criminel servira de prétexte pendant plusieurs années, pour refuser de renouveler les autorisations des commerçants israélites. Les conseillers municipaux prétendaient que les Juifs avaient la ferme intention de faire sortir de l'île tout l'argent qu'ils pourraient gagner.

Ainsi, en Décembre 1820, non seulement le Conseil municipal (qui n'était plus celui de 1819) refusa de renouveler l'autorisation antérieure, mais il demanda au juge municipal de condamner<sup>6</sup> les Juifs pour n'avoir pas respecté loyalement la clause de réinvestissement de tout l'argent gagné en produits insulaires. L'ordre fut rédigé en ces termes<sup>7</sup>:

"Des marchands volants<sup>8</sup> de Nation Hébraïque ayant accosté cette île, ayant sollicité de ce Conseil l'autorisation de vendre leurs marchandises au public, ce qui leur fut accordé à la condition d'en employer le produit en articles du Pays pour les exporter, ce même Conseil constatant que leur objectif était de gagner de l'argent pour l'emporter hors de la même île... prêtant attention aux clameurs de la Chambre de Commerce et du Peuple, qui s'étaient adressés à ce même Conseil pour demander des mesures à ce sujet, et les mêmes Hébreux, abusant de la dite autorisation, ont vendu librement leurs marchandises pendant le temps qui leur fut imparti, réalisant d'immenses sommes en liquide, dont il est de notoriété publique et constante, qu'ils ont placé en métal<sup>9</sup> hors de l'île, au lieu de faire leurs envois en articles du Pays, comme il leur avait été prescrit. C'est pourquoi ces mêmes Hébreux prétendant renouveler leur permis, il leur fut justement refusé... et constatant que ces mêmes Hébreux ont continué à exercer leur trafic et à vendre publiquement... en transgressant les ordres du Conseil, c'est pourquoi nous vous ordonnons et vous chargeons de procéder à une enquête sur ce fait... faisant fermer les boutiques ou maisons dudit commerce... imposant aux contrevenants les peines prévues dans les "Posturas" et dans la "Pragmatica" du 24 Mai 1749 Chap. 18, et qui consistent en la confiscation de la marchandise, plus cent mille reis<sup>10</sup> d'amende en liquide et six mois de prison, qu'ils soient même expulsés hors des Domaines du Portugal, et faisant exécuter cette résolution conformément à son (règlement) dis-je, Arrêté... Au

<sup>1</sup> Sur sa tombe, on a gravé 1818 pour l'arrivée d'Abrahão Bensaude. NdT.

<sup>2</sup> La fin du XVIIIe siècle au Maroc est caractérisée par une forte reprise du négoce avec l'Europe qui n'empêche pas une décadence économique. Il s'en est suivi une période de repli sur soi, voulue par le sultan Moulay Sliman (1792-1822). La population fut décimée par deux épidémies, en 1798-1800, et en 1818-1820. Ces dates sont à rapprocher de celles de l'arrivée d'Abrahão Bensaude aux Açores, de la mort de son père (cf chap. iii) et d'Abrahão Bensliman en Algarve. NdT.

<sup>3</sup> Le majorat consiste en une transmission héréditaire, au fils aîné, d'un patrimoine inaliénable et indivisible attaché à la possession d'un titre de noblesse. NdT.

<sup>4</sup> Selon les dires de l'une des requêtes, non datée, au Gouverneur de Terceira, qui se trouve dans la chemise "*Peticções ao Governo*". Archives de la Municipalité de Ponta Delgada.

<sup>5</sup> reis = réaux. 2.000\$000 reis, deux millions de reis permettait d'acheter une petite maison (voir plus loin). NdT.

<sup>6</sup> ...ordenava ao juiz almotacé que procedesse... (almotacé = échevin). NdT.

<sup>7</sup> Livre 8° du Registo da Camara Municipal de Ponta Delgada, fol. 175, v

<sup>8</sup> mercadores volantes... NdT.

<sup>9</sup> Argent. NdT.

<sup>10</sup> 100\$000 reis. NdT.

Conseil, le 6 Décembre 1820 - Diogo José do Rego Botelho - Caetano d'Andrade Albuquerque - José Leite de Chaves e Mello."

Se voyant en situation délicate, les Juifs adressèrent à la Municipalité la requête suivante enregistrée le 17 Janvier 1821 :

"Abraham Bensaude, Arão Ben-Ayon, Jacob Mataná, Izaque Sem Tob, Arão Aflalo, négociants de nationalité marocaine, déclarent qu'ils ont débarqué sur cette île avec diverses marchandises et, ne pouvant les mettre en vente publique sans autorisation de ce Conseil, ils ont sollicité de ses membres éminents, l'autorisation appropriée à la condition d'en utiliser le produit dans des articles de cette même Ile... Cependant, il arriva que les demandeurs, ne pouvant trouver des articles du Pays, qu'ils puissent exporter dans le Royaume sans préjudice évident, car trouvés moins cher dans le(s) port(s)<sup>11</sup> du Portugal qu'ici, ont cessé de respecter cette clause, persuadés que les membres éminents ne voulaient pas que les demandeurs exercent un commerce si préjudiciable qu'aucun autre négociant du Pays ne le pratiquât... Et parce que le peu de tissus qui furent vendus après que cette interdiction ait déclenché une sommation contre eux pour leur imposer les condamnations susmentionnées parmi lesquelles celle de 100\$000 reis pour les dépenses du Conseil, que les demandeurs n'hésiteront pas à acquitter si tel est le plaisir de Vos Excel..., ils lui devront alors tant de dettes, qu'ils devront thésauriser pour pouvoir déménager hors de l'Ile, ils estiment qu'en de telles circonstances, les membres du Conseil les dispensent de cette même condamnation et leur accordent une autorisation pour trois mois, pour qu'ils puissent vendre quelques-unes des découpes de tissus qui leur restent... et récupérer leurs fonds qui sont dispersés dans toute l'Ile, se proposant à signer des actes stipulant qu'à la fin des trois mois, ils quitteront l'Ile, dès qu'il y aura un bateau, restant soumis au-delà de ce terme aux condamnations susnommées"<sup>12</sup>.

Cette requête avait pour but de gagner du temps pour recourir aux instances supérieures, elle fut déboutée le 24 Janvier 1821, par le Conseil Municipal qui leur accorda à peine un mois pour recouvrer leurs dettes avec interdiction de vendre quoique ce soit entre temps. Les Juifs s'adressèrent alors directement au Général Commandant en chef des Açores, Francisco Antonio de Araújo, résidant à Terceira, qui se trouvait de passage à São Miguel. Ayant reçu leur requête, le Général Araújo demanda au premier magistrat<sup>13</sup> de Ponta Delgada d'exiger de la Municipalité, un supplément d'information sur les allégations des Juifs.

La réponse du Conseil Municipal transmise au Général Araújo par l'intermédiaire du magistrat, est un épais document dont nous avons extrait les passages importants. §1§ Il commence par une énumération des arguments allégués par les Juifs.

En résumé : ils se plaignaient de ce que le Conseil Municipal leur refusât l'autorisation de poursuivre leur commerce alors qu'ils rapportaient à la nation, les taxes qu'ils acquittaient et, à la navigation portugaise, le paiement du transport des marchandises, apportant aussi des avantages aux gens, à qui ils vendaient leurs articles à prix réduits. Ils s'étonnaient de ce que le commerce étant autorisé au Maroc pour les négociants portugais, la réciproque ne fût pas accordée à des commerçants marocains en terre portugaise. Quant à l'exportation de monnaie dont la Municipalité les accusait comme d'un grave crime, ils objectaient que : "Tant les Portugais que les étrangers (établis dans l'Ile) ont l'habitude de faire des envois de monnaie à leur guise ; s'il n'y a pas d'interdiction pour ceux-ci, il ne doit pas non plus y en avoir pour les Juifs, d'autant plus qu'ils ne les font ni en monnaie du Royaume, ni en monnaie provinciale, mais en devises espagnoles, ce qui est considéré comme une marchandise, d'autant plus que la destination en est le Portugal et non des royaumes étrangers..."

À ces arguments, la Municipalité objectait : "Pour détruire et dissiper une fois pour toutes cette magouille<sup>14</sup>, il suffit de noter que s'ils sont supposés se présenter dans leur requête comme des négociants marocains, ils sont aussi Juifs, ainsi qu'ils l'ont toujours publiquement avoué... et l'Ordonnance du Livre 5, titre 14 ne faisant pas de distinction entre Maure et Juif en ce qui concerne l'horreur en laquelle on les tient, et les demandeurs possédant ces deux qualités, il ne fait aucun doute qu'ils soient concernés par l'Ordonnance du Livre (5 titre 111 § 2 qui ordonne qu'aucun Maure ne pénètre en quelque lieu du royaume de Portugal et de ses Possessions que ce soit, même pour négocier, sous peine de rester captif de qui l'accusera, et être fouetté publiquement et marqué au fer sur le visage et perdre sa marchandise... au vu de cette pratique et de cette Ordonnance, les demandeurs ne doivent pas être admis sur cette Ile, tant qu'ils ne seront pas dispensés et autorisés par des ordres supérieurs... une autre faute s'ajoute (sic), et celle-ci encore plus forte, qui ne nous permet pas de leur accorder un tel ajournement pour l'avenir, et il s'agit du §5 du Chapitre 4 du Code des Impôts<sup>15</sup> du 27 Septembre 1476 qui interdit expressément à tous les étrangers de vendre des tissus au détail ou à la coupe... C'est pourquoi, les Juifs étant naturellement sordides, avarés, usuriers, trompeurs et faussaires... et n'ayant ni patrie, ni Souverain, ni terres en aucun Etat..., il leur est facile de transporter leurs fonds où ils veulent, surtout depuis la création des lettres de change dont, d'après tous les publicistes<sup>16</sup>, ils sont les inventeurs... jamais de tels hommes ne pourront mériter la plus petite faveur en matière de Commerce, ni même être comparés aux autres étrangers et encore moins aux marchands nationaux, qui ont leurs magasins établis et approvisionnés en tout ce qui est nécessaire au Public... Dans ces conditions, il semble que nous ayons satisfait, pour une part aux déclarations exigées par V.Excel. (le

<sup>11</sup> Dans le texte de la requête, il est écrit : "...no Porto de Portugal..", il est peu plausible qu'il s'agisse de la ville. NdT.

<sup>12</sup> Livre 8° du Registo da Camara Municipal de Ponta Delgada fls.182.

<sup>13</sup> Corregedor. NdT.

<sup>14</sup> Arranzel. NdT.

<sup>15</sup> Artigos de Sizas = Article des Impôts d'après Esther Oulman Bensaude. NdT.

<sup>16</sup> Journalistes, écrivains politiques. NdT.

Général), et que d'autre part, nous ayons aussi justifié la conduite, tant de l'ancien conseil municipal, que du nôtre. Au vu des principes exposés, nous ne pouvons cesser les poursuites, ne permettant jamais aux demandeurs de vendre au détail ou à la coupe, ni d'exporter aucun argent hors de cette Ile ; au contraire, nous estimons de notre devoir de demander à V. Excel. d'agir contre eux en vertu de l'Ordonnance susmentionnée du Livre 5 titres 111 et 113, et du §5 du Chapitre 4 des Articles précités du 27 Septembre 1476.

Que Dieu garde V.Excel. etc... En la Municipalité, le 19 Août 1820<sup>17</sup> Diogo José do Rego Botelho - Caetano d'Andrade Albuquerque - José Leite de Chaves e Mello<sup>18</sup>

§1>Ce document montre que les idées libérales n'avaient pas encore pénétré cette corporation et que l'état d'esprit de la Municipalité en 1820 était celui du peuple portugais sur le Continent au XVIe et XVIIe siècles<1§. Il avait été rédigé juste avant que l'Ile de São Miguel n'adhère à l'unanimité à la révolution libérale de Porto<sup>19</sup>. Ce ne sont certes pas les idéaux libéraux qui avaient motivé les dirigeants de São Miguel bien qu'il existât dans l'Ile quelques adeptes des idées nouvelles. Dans l'esprit du document, les marchands hébreux n'avaient que deux options : soit quitter São Miguel sans délais, en abandonnant leurs modestes avoirs, dispersés en divers villages, soit se laisser condamner par la législation barbare du XVe siècle en se faisant fouetter publiquement et marquer au fer rouge sur le visage, etc... Et cela uniquement parce qu'ils ne pouvaient se soumettre à une exigence de la Municipalité à laquelle les autres négociants, étrangers ou nationaux, n'étaient pas astreints. Mais la Municipalité ne réussit pas à les intimider au point de les faire partir. De fait, s'ils vendaient sans autorisation, la Municipalité ne pouvait leur imposer que des amendes inférieures à 6\$000 reis. Elle n'avait pas autorité pour les expulser de l'Ile. Les Juifs savaient que la législation invoquée était révoquée ou ne leur était pas applicable, comme l'indique une requête adressée au Commandant en chef des Açores, le Général Araujo<sup>20</sup>. Celui-ci se trouvait encore à São Miguel et les tira provisoirement de l'ornière. Après avoir lu le document ci-dessus, il fit notifier à la Municipalité par le préfet du district<sup>21</sup>, l'ordre suivant :

"Ayant reçu ce jour les informations que V.Sgn. m'ont remis relativement à la requête des négociants marocains et ne pouvant prendre de décision définitive avant de partir pour l'Ile de Terceira, je vous signifie que, tant que je n'aurais pas statué sur cette affaire, ils continuent à

vendre comme ils ont procédé au vu de toutes les autorités, sans qu'elles ne se préoccupent de les empêcher avant de s'apercevoir qu'ils vendaient les mêmes marchandises meilleur marché que les autres négociants étrangers"<sup>22</sup>.

Le Général Araujo retourna peu après dans son quartier général et immédiatement la Municipalité détourna subtilement cet ordre favorable aux Juifs, par l'arrêt suivant<sup>23</sup>:

"Comme l'Excel. Sgn. (Général Araujo), ne les a pas dispensés de la condition d'employer les produits de la vente de ces marchandises de la manière dont cette Municipalité les a autorisés à vendre, et ne leur a pas permis d'exporter ce produit en argent comme ils l'ont fait et prétendent continuer contre la Loi expresse avec un préjudice irréparable pour l'Ile, ils ne peuvent leur accorder la prolongation qu'ils demandent, tant qu'ils ne démontreront pas qu'ils ont rempli cette condition et cet (arrêt), dont on remettra des copies aux juges de commerce<sup>24</sup> pour qu'ils fassent notifier aux Juifs mentionnés de ne vendre aucune marchandise, ni au détail, ni en gros (sic)<sup>25</sup>, tant qu'ils n'auront pas satisfait à ladite clause, sous peine de saisie et d'emprisonnement, et l'on enverra à chacune des Municipalités de l'Ile des dépêches contenant la décision de ce Conseil, avec la copie de la réponse qui fut adressée à l'Excel. Sgn. Commandant en chef, et en leur demandant que, dans l'intérêt du public, ils prennent les dispositions nécessaires pour ne pas les laisser vendre en leur district les marchandises mentionnées (sic)<sup>26</sup>, étant donné que les mesures (prises par) ce Conseil sont insuffisantes pour endiguer tout le mal qu'ils causent dans toute l'Ile. Rego Botelho - Andrade - Medeiros - Chaves."

Par cette délibération, le Conseil prenait une position en rébellion contre l'ordre tranché du Général Araujo, remplacé entre-temps par le Général Stockler. En réponse à une nouvelle requête des Juifs, ce dernier, pour sa part, somma la Municipalité de mettre en exécution immédiate l'ordre "qui avait été donné par l'Excel. Seign. F.A.Araujo au sujet des commerçants Marocains, pour qu'ils puissent continuer à vendre comme ils l'avaient fait avant cet ordre... enjoignant de s'y conformer exactement jusqu'à une décision ultérieure et les dits Conseillers Municipaux et Pourvoyeurs promettent de s'y conformer dans les formes précisées."

Le Conseil Municipal, n'obéissant aux ordres des Gouverneurs des Açores que sous la contrainte, fut très irrité d'une telle sommation. "Il y a toujours eu à São Miguel, un mécontentement général vis-à-vis de la sujétion au Gouvernement de Terceira dans laquelle cette Ile se trouvait. Ce mécontentement avait augmenté

<sup>17</sup> Ce document adressé au préfet (corregedor) pose un problème.

D'après la date 19 Août 1820, ce serait le premier document faisant état de la présence de juifs aux Açores. Il serait donc antérieur aux autres et indiquerait que le refus de la municipalité de renouveler les autorisations est bien antérieur à l'été 1820. Ce qui ne cadre pas avec la chronologie et le contenu des autres documents cités . NdT.

<sup>18</sup> Livro dos Acordãos da Camara Municipal de Ponta Delgada de 1817 a 1823.

<sup>19</sup> Six mois dans le texte d'A.B. ... mais la révolution de Porto eût lieu le 1<sup>er</sup> Mars 1821 et le document date du 24 Janvier. NdT.

<sup>20</sup> Classeur intitulé : Petições ao Governo, n°136, Est D des archives de la Municipalité de Ponta Delgada.

<sup>21</sup> "Corregedor da Comarca". NdT.

<sup>22</sup> Livro do Registo da Camara Municipal, n°8, fol. 166.

<sup>23</sup> "À peine ce M.(Général Araujo) eut quitté cette Ile, retournant à cette capitale (Angra), ... immédiatement les demandeurs furent interdits de poursuivre leur tournée" ... extrait d'une requête d'Abraão Bensaude et autres. Archives de la Municipalité de Ponta Delgada, Pasta n°136, Est. D.

<sup>24</sup> "Almutaceis" = échevins. NdT.

<sup>25</sup> "groço" est écrit au lieu de "grosso". NdT.

<sup>26</sup> "mensionadas" est écrit au lieu de "mentionadas". NdT.

pendant les dernières années, en raison de mesures prises par le Général Araùjo. Le général prétendait réformer l'organisation militaire de l'Archipel, et à cette fin, il avait publié un règlement qui tendait à non seulement à en finir avec l'indiscipline qui régnait dans tous les Corps des Iles, mais aussi à rendre plus rigoureux le recrutement et la conscription pour le service militaire"<sup>27</sup>. Le 1<sup>er</sup> Mars 1821, après l'ordre du Général Stockler favorable aux Juifs, l'Ile de São Miguel adhéra par une rébellion militaire, au Gouvernement provisoire du Portugal issu de la révolution libérale de Porto<sup>28</sup>. Le Dr. Vicente José Ferreira Cardoso da Costa<sup>29</sup> décrit les raisons de la révolution "micalense" dans une lettre adressée à un ministre de Dom João VI. "Il y avait, depuis quelque temps, un problème économique, relatif à des Juifs marocains qui avaient commencé à fréquenter São Miguel avec des étoffes en tout genre qu'ils vendaient en gros et au détail. Tous les Boutiquiers Nationaux ont porté plainte contre eux et il y eut plusieurs échanges à ce sujet entre la Municipalité et l'ancien Général. Il y eut un ordre (du Général Stockler) réprimandant la Municipalité et accordant aux Juifs en question, la liberté complète de vente. Qui pourrait douter que cet autre groupe de mécontents ne se ferait rapidement recruter ?"<sup>30</sup>. D'après cette observation, on se rend compte de ce que l'appui des personnalités de São Miguel au mouvement révolutionnaire, avait pour objectif de soustraire cette Ile à l'autorité des Gouverneurs de Terceira. Les rares libéraux qui étaient intervenus dans ce mouvement avaient profité habilement du mécontentement général envers le Constitutionnalisme, qui était "indifférent ou même odieux à l'immense majorité des "micalenses"<sup>31</sup>. Neuf jours après la révolution libérale, une note émanant du Gouvernement intérimaire montre qu'il n'était pas plus favorable aux Juifs que la Municipalité de Ponta Delgada :

"La nécessité de prendre des mesures sur la vente d'étoffes par les Juifs n'est pas, bien au contraire, de peu d'urgence.... et cela en propre et exclusivement du ressort des Municipalités... qu'elles prennent les mesures qu'elles jugeront nécessaires, prenant en compte les articles du 27 Novembre 1476, chap. 4, §5 et les Edits du 19 novembre 1757 et du 15 Novembre 1760"; elle se termine par : "ainsi qu'il est du devoir des autorités compétentes, tant civiles qu'ecclésiastiques"...

"Fait en la Salle du Gouvernement Général et intérimaire de cette Ile de São Miguel le 10 Mars 1821... Antonio Francisco Afonso de Chaves e Mello, président ; André da Ponte de Quental da Camara e Souza, vice-président ; Antonio Francisco Botelho de Sampaio Arruda; Joao Bento de Medeiros Mantua; Jacinto Inacio Silveira"<sup>32</sup>

<sup>27</sup> Um deportado da "Amazonas" por FAM de Faria e Maia, 2a Ed. - Ponta Delgada, 1931, p89.

<sup>28</sup> le 24 Août 1820. NdT.

<sup>29</sup> jurisconsulte connu qui fut déporté à Terceira en 1810, sous la régence, car soupçonné de sympathiser avec les idées libérales, et que l'on autorisa à s'installer à São Miguel.

<sup>30</sup> Faria e Maia, Op. cit., p106-107

<sup>31</sup> Ibid., p98 et suivantes

<sup>32</sup> Livros dos Registos n°8 da Camara Municipal, fls 188, v

Ce document était signé par des hommes considérés comme d'authentiques représentants du libéralisme "micalense".

Trois mois plus tard, en juin 1821, le Conseil Municipal s'occupe à nouveau du cas des commerçants juifs qui avaient poursuivi leurs affaires grâce aux ordres des deux Commandants en Chef de Terceira et malgré les difficultés suscitées par la Municipalité. Le procureur soulève la question de "certains Juifs qui se disent originaires du Maroc... Pour finir, le Conseil s'est mis d'accord de faire signifier par les juges de commerce<sup>33</sup>, l'interdiction absolue de vendre des tissus... sous peine, d'être immédiatement emprisonnés et expulsés par le premier bateau quel qu'en soit la destination." Comme l'Ile était maintenant sous un Gouvernement intérimaire, dit libéral, instauré par un mouvement révolutionnaire, les "micalenses" n'obéissaient plus aux Commandants en chef de Terceira. Sans leur appui, les Juifs se retrouvaient en des conditions plus défavorables qu'auparavant.

En 1823, la question n'était toujours pas résolue, ainsi que l'atteste cette mention dans les comptes-rendus du Conseil : "En cette (session), il fut répondu à la lettre adressée à ce Conseil par le premier magistrat du district<sup>34</sup> le 2 Mai 1823, rendant compte de ce qui fut dit à Sa Majesté, sur la Requête des Juifs adressée à la Municipalité"<sup>35</sup>. Malheureusement, je n'ai réussi à trouver ni la requête à laquelle se réfère cette mention fragmentaire, ni la dépêche adressée à la Municipalité. Il semble que les Juifs se soient adressés directement au Prince Régent et que leur requête fut retournée à la Municipalité pour information.

C'est seulement quatre ans plus tard, le 30 juin 1827, que les commerçants de Ponta Delgada réitérèrent leurs plaintes. Pendant ce temps, les Juifs avaient continué leurs affaires, muni des autorisations appropriées du Conseil Municipal. En une nouvelle requête, qui semble d'après le style, rédigée par le secrétaire de la Municipalité, Manuel Francisco Luiz Pereira, les boutiquiers de Ponta Delgada redemandent qu'on les débarrasse de la concurrence incommode des Juifs ; on y explique pourquoi dans cette lutte inégale, les Juifs n'ont pas été simplement expulsés de l'Ile. En effet, "ils ont eu l'habileté de déjouer et rendre inutile cette mesure (la condition d'employer l'argent liquide en articles du pays) et réussir à obtenir des autorisations pour vendre... indépendamment de ladite condition". La Municipalité, malgré sa volonté de plaire aux boutiquiers de Ponta Delgada, ne trouvait aucune loi sur laquelle s'appuyer pour expulser les Juifs ce que confirme la réponse à cette requête : "Ils ne peuvent être poursuivis car il n'existe aucune Loi opposée à l'Autorisation que ce Conseil a accordée aux Juifs pour qu'ils vendent leurs tissus en magasin, au détail et à la coupe, et Les lois invoquées ne sont pas applicables dans le dessein (souhaité) par les demandeurs"<sup>36</sup>.

<sup>33</sup> "Almutaceis" = échevins

<sup>34</sup> "Corregedor da Comarca"

<sup>35</sup> Livro dos Acordãos da Camara, 1823 p50

<sup>36</sup> Livro do Registo da Camara Municipal de Ponta Delgada.

En réponse à cette dépêche, les boutiquiers présentent tout de suite une nouvelle requête justifiant la précédente, non seulement pour renouveler leur demande au Conseil d'interdire aux Juifs la poursuite de leurs affaires, mais aussi pour discuter ce qu'ils estiment leur être favorable dans l'ensemble de la législation portugaise depuis le règne d'Afonso V<sup>37</sup>. En séance du 13 Août 1827, le Conseil Municipal finit par se laisser convaincre en "acceptant de ne plus délivrer des autorisations aux Juifs pour vendre au détail". Il leur restait encore la possibilité de vendre en gros, ce qu'ils firent probablement. Je n'ai pas rencontré de documents sur ce long différend dans les archives municipales entre Août 1827 et Novembre 1830.

En 1827, les commerçants de Terceira essayèrent aussi d'empêcher les Juifs d'y vendre des tissus<sup>38</sup>. Dans le compte-rendu du Conseil Municipal d'Angra du 19 Mai 1827, on lit le passage suivant : "Il s'agit de résoudre l'objet des pétitions des négociants et marchands portugais, qui ont requis de ce Conseil l'exécution des lois qui interdisent, aux étrangers de vendre des marchandises au détail ou à la coupe, on a délibéré conformément à ces mêmes lois, et plus particulièrement de l'Edit du 19 Novembre 1757 qui a force de loi, qu'à partir de dorénavant, il ne sera pas accordé d'autorisation aux étrangers de vendre au détail ou à la coupe, à l'exception de ceux qui ont contracté avec la Nation un Privilège exclusif à cet égard (sujets anglais), et que cette délibération aura une observance stricte tant que Son Altesse Sérénissime n'aura pas décidé du contraire au nom du Roi."<sup>39</sup>

Les Juifs protestèrent immédiatement contre cette décision qui les privait de la liberté de commercer comme le prouve le compte-rendu de la séance du conseil municipal du 23 Mai 1827 : "On a présenté dans cette séance une requête des négociants hébreux établis dans cette ville, dans laquelle ils protestent contre les négociants portugais qui ont requis contre eux pour qu'on leur interdise d'obtenir l'autorisation de vendre au détail; et font appel de l'arrêt pris à ce sujet en séance des 19 courants, à cette requête, il fut unanimement déféré... qu'ils agissent et écrivent la protestation, et qu'elle soit interposée dans le Rapport du District, et soit ratifiée, et que suivent les termes; .... et l'on déclare que cet appel ne suspend pas la Délibération contestée ... le Procureur de cette Commune, José Maria da Silva e Carvalho, contre-protesta au nom de cette Municipalité, et il fut requis de trouver, pour ce même livre, des termes qui soient définitivement admis."

En somme, les Juifs font une requête contre l'arrêt qui leur interdit de commercer, la Municipalité contre proteste et maintient son interdiction. À la suite de quoi, les demandeurs en appellent directement à la Princesse Régente ainsi qu'au Commandant en chef des Açores, le Général Tovar, celui-ci se montre favorable aux Juifs,

comme on le voit dans la dépêche qu'il adresse à la Municipalité le 2 juin 1827 :

"Je remets à V.Excel. les pétitions réunies que m'ont adressées divers négociants hébreux qui se sont établis dans cette cité (Angra)... Les demandeurs font effectivement du Commerce tant dans l'Ile de Terceira, que dans les autres Iles des Açores. Non seulement le commerce a visiblement augmenté dans cette Ile, mais aussi l'agriculture du fait des exportations et importations...

"Parce que Vs. Excel. ont pris toutes les mesures précises, au vu des lois existantes, prenant en compte ce que détermine le Titre n°8 art°145, § 23 de la Charte Constitutionnelle, ajoutant que les demandeurs ayant déposé un recours auprès de la Princesse Régente au nom du roi, Vs Excel. ne devaient en aucune manière changer quoique ce soit à ce sujet sans que cette même Auguste Dame décide ce qui lui semble le plus juste. C'est pourquoi Vs Excel. m'informeront, au plus tôt, et de façon détaillée, des motifs pour lesquels, les demandeurs, ayant obtenu de bonne foi l'autorisation de continuer à vendre en magasin, et ayant réalisé des transactions dans cette Ile et les autres des Açores, dans le cadre de leur commerce, on leur interdit maintenant la même autorisation sans qu'il y ait de raison urgente pour un tel procédé, lequel, ayant été pratiqué Vs Excel. devront me l'expliquer, car il ne doit jamais dépendre du bon vouloir de Vs Excel d'accorder ou non les dites autorisations... mais plutôt de les accorder en conformité avec les lois existantes ... mais surtout, d'après le paragraphe susmentionné de la Charte Constitutionnelle pour que je puisse alors présenter (le cas)<sup>40</sup> à son Altesse Sérénissime, lorsque je le jugerai opportun, afin que cette Auguste Dame décide, car le commerce et l'agriculture se développent considérablement quand on leur ouvre le marché, qu'on les protège et qu'on leur concède les moyens disputables (indispensables?).

Que Dieu garde Vs Excel.... Angra le 2 juin 1827. Manuel Vieira de Albuquerque Tovar.

À Messieurs Le Juge par Ordonnance, les Conseillers Municipaux et les autres officiels de la Municipalité de cette ville."

De ce document confus, il ressort que le Commandant en chef désapprouvait la décision de la Municipalité d'interdire le commerce aux Juifs, non seulement parce que cela outrepassait ses compétences, mais aussi parce que cette décision contrariait le développement du commerce et de l'agriculture; ce même Gouverneur cite un article de la Charte Constitutionnelle suivant lequel, la Municipalité aurait dû accorder l'autorisation demandée, à moins d'avoir un motif particulier pour la refuser; dans ce cas, il aurait été du devoir de la Municipalité de le communiquer à lui, le Commandant en chef pour qu'il prenne une décision ou pour qu'il soumette le cas à la Régence s'il le jugeait nécessaire.

Les hébreux s'étaient aussi adressés directement à Lisbonne, ce qui avait conduit le Gouvernement à demander à la Municipalité une information complète sur

<sup>37</sup> au XVe siècle, 1438-1481. NdT.

<sup>38</sup> Ils avaient formé dans cette Ile une petite communauté plus récente qu'à São Miguel.

<sup>39</sup> Livro dos Acordãos da Camara de Angra, de, 1824 a 1828.

<sup>40</sup> NdT

leurs allégations. Cette information est pratiquement identique à une seconde envoyée également à la Capitale par l'intermédiaire du *corregedor*<sup>41</sup> d'Angra; comme celle-ci est plus clairement rédigée, nous la transcrivons ici :

"Sérénissime Dame, cette Municipalité accomplissant dûment ce que V. Altesse lui a ordonné par la voie du *corregedor*<sup>42</sup> du district sur la pétition et les documents (de) divers hébreux actuellement résidents de cette ville (Angra) qui se sont plaints de ce que cette Municipalité leur ait suspendu et refusé les autorisations de vendre des marchandises au détail, doit répondre que, cette Municipalité est persuadée de ce que dans l'esprit de l'Edit ayant force de loi, du 19 Novembre 1757, il n'était pas d'autre objectif que d'encourager le commerce portugais que les étrangers détérioraient par la libéralité excessive avec laquelle ils mettaient en vente publique leurs étoffes à la coupe et que dans ce cas, on pouvait appliquer aux susdits Juifs, les dispositions de l'Edit en question, dont les Portugais avaient requis l'exécution, en prenant compte les raisons importantes dignes de toute considération et évaluation sur lesquelles, nous avons déjà informé V. Altesse le 3 Novembre dernier, cette Municipalité n'a pas hésité à suspendre les autorisations mentionnées des susdits Juifs et à leur refuser celles qu'ils ont demandées par la suite. Cette décision n'a pas eu d'autres buts, que d'exécuter la Loi et favoriser le commerce portugais, assez fragilisé, cette Municipalité espère qu'elle sera approuvée par V. Altesse Royale. Dieu garde etc... Municipalité de Angra, le 24 Décembre 1827 etc..."<sup>43</sup>

On affirme dans ce document que le commerce de Terceira était *assez fragilisé*, c'est-à-dire le contraire de ce que déclarait le Commandant en chef Tovar, qui attribuait le développement du commerce et de l'agriculture dans cette Ile à l'intervention des Juifs. En réalité, l'activité des Juifs avait amélioré les conditions économiques, en portant cependant préjudice à quelques boutiquiers qui monopolisaient la vente d'étoffes et dont la Municipalité défendait les intérêts.

Le 25 Juillet 1827, il y eut un coup d'Etat à la suite duquel le prince Dom Miguel, régent du royaume avant la majorité de Dona Maria II, fut proclamé monarque absolu, et révoqua la Charte Constitutionnelle octroyée par Dom Pedro IV. La querelle entre l'absolutisme et le libéralisme se régla par les armes. Des partisans des deux systèmes avaient gouverné les Açores depuis l'arrivée des Juifs. Le Commandant en chef Araujo, chef du premier soulèvement libéral de Terceira, avait été remplacé par le Général Stockler, promoteur de la révolution absolutiste au cours de laquelle le Général Araujo fut sauvagement assassiné. Puis le général Albuquerque Tovar, successeur de Stockler, sera destitué par le second soulèvement de Angra. Le 15 Mars 1830, le comte de Palmela, président de la Régence, débarqua à Angra, précédé par le comte de Vila Flor dont la

principale mission était de reconquérir les autres Iles de l'Archipel pour le compte du gouvernement libéral basé à Terceira.

La Municipalité de Angra continua à faire des difficultés au commerce des Juifs même après l'installation de la Régence. Ainsi, une missive du Gouvernement du 9 Juillet 1831<sup>44</sup>, demande à la Municipalité pourquoi "leur refuse-t'on l'autorisation de vendre en leurs magasins". Sans réponse, une autre missive "ordonne au nom de la Reine, le 22 Juillet, que la Municipalité mentionnée rende compte immédiatement comme il le lui a été précisé"<sup>45</sup> Le 28 du même mois, nouvel ordre dans le même sens, "s'étonnant beaucoup de ce que la Municipalité manifeste une négligence aussi coupable dans l'accomplissement de la stricte obligation qu'elle a de satisfaire avec diligence et exactitude à toutes les ordonnances royales"<sup>46</sup>. La Municipalité ne répondra que le 4 Août 1831 en ces termes :

"Le 18 Mars, la Municipalité s'est vu spécifier, en raison du blocus qui guettait rigoureusement les côtes de cette Ile, d'accorder une franche liberté de vente à tous et quels que soient les marchands afin d'éviter le monopole que peu de vendeurs puissent exercer. Maintenant, que les circonstances sont différentes et qu'heureusement ces motifs n'existent plus, l'actuelle Municipalité estime qu'elle doit mettre en application sa décision du 19 Mai 1827"<sup>47</sup>

Par cet arrêté, déjà mentionné, la Municipalité d'Angra interdisait aux Juifs, la vente au détail. Cependant, comme ils rencontraient une protection appuyée de la Régence, les chicaneries municipales n'empêchèrent pas les Juifs d'exercer librement leur commerce.

Les documents cités ne nous laissent pas connaître tous les épisodes de la lutte des boutiquiers de Ponta Delgada et de Angra contre les négociants juifs<sup>48</sup>. Cependant, ils permettent de nous faire une idée du caractère de cette lutte qui a duré jusqu'aux premières victoires libérales et à ses incidents. Il est certain que les Juifs se sont maintenus pendant les guerres libérales, et il n'existe pas de tradition (familiale)<sup>49</sup> d'après laquelle ils auraient dû interrompre leurs affaires pendant la lutte entre Dom Pedro et Dom Miguel. Tant le libéral Araujo que les deux absolutistes qui lui ont succédé furent des défenseurs énergiques des Juifs contre les menées des Municipalités de Ponta Delgada et de Angra; ils

<sup>44</sup> Cette date contradictoire avec la suite des événements puisqu'il est écrit plus loin que le différend avec la municipalité s'est apaisé en 1830. NdT.

<sup>45</sup> Portarias da Regencia, fls 171.

<sup>46</sup> Portarias da Regencia, fls 173.

<sup>47</sup> Portarias da Regencia fls 171, verso.

<sup>48</sup> Le déménagement de la Mairie de Ponta Delgada et de ses archives, hors du bâtiment intéressant mais malheureusement ruiné de la "Praça Velha", dans la maison occupée actuellement de la rue Ernesto do Canto, explique le désordre relatif (de ces archives) et de la difficulté de savoir s'il peut encore y avoir des documents permettant d'éclairer le sujet. Les documents relatifs à la colonie juive de Terceira nous ont été aimablement fournis par le Dr. Luiz da Silva Ribeiro, célèbre écrivain de Terceira et secrétaire de la Municipalité de Angra do Heroísmo, à qui je veux manifester ici mes remerciements sincères.

<sup>49</sup> NdT.

<sup>41</sup> "Corregedor" = sorte de préfet. NdT.

<sup>42</sup> Préfet. NdT.

<sup>43</sup> Registo de Officios de 1826 à 1829, da Camara de Angra, fls 45.

estimaient qu'en les protégeant, ils contribuaient au bien-être économique des Iles. Jusqu'à l'apaisement de leur lutte contre la Municipalité, les Juifs ne furent victimes d'aucune agression<sup>50</sup>. Parfois un "miguelista" plus fanatique les menaçait de représailles futures, lorsque le roi Dom Miguel aurait vaincu les "pedreiros-livres", francs-maçons<sup>51</sup>, mais cela se bornait à des mots. §2> Mis à part une unique fois, où des *gens du métier* avaient tenté d'attiser la fureur publique contre eux. Des boutiquiers de Ponta Delgada organisèrent une violente manifestation de rues, engageant à cette fin les âniers (qui stationnaient en ce temps-là sur le Largo da Matriz<sup>52</sup> de Ponta Delgada) et qui allèrent lapider les vitres des maisons des israélites. Le fils de famille, Nicolau Antonio Borges de Bettencourt, un authentique libéral, officier supérieur de la Garde Civile, fit disperser l'émeute à coups de plat d'épée et la manifestation avorta. J'ignore la date de cet événement, dont j'ai souvent entendu parler lorsque j'étais enfant<2§<sup>53</sup>.

Après l'installation de la Régence à Terceira, au nom de la reine Dona Maria II, la situation des Juifs aux Açores finit par s'arranger définitivement avant même que Dom Miguel eût été vaincu sur le Continent. À cette époque, il y avait aussi à Lisbonne et en Algarve des commerçants juifs qui n'avaient pas rencontré de difficultés majeures dans leur carrière commerciale. Abrahão Bensaude put solliciter la nationalité portugaise auprès de la Régence ; celle-ci lui fut octroyée le 22 Novembre 1830 et son acte de naturalisation fut enregistré à la Mairie de Ponta Delgada le 14 Septembre de l'année suivante. À la même époque et dans les années qui suivirent, d'autres commerçants juifs seront aussi naturalisés. La situation était enfin normalisée.

La lettre de naturalisation d'Abrahão Bensaude est rédigée en ces termes :

"La Régence du Royaume de Portugal, Algarve et ses possessions, au nom de la Reine, fait savoir que, portant attention à ce que lui a sollicité Abraham Bensod (sic) originaire du Maroc, négociant établi en la ville de Ponta Delgada, sur l'Ile de São Miguel, et admettant d'après les informations du premier magistrat<sup>54</sup> de cette ville, elle trouve bon de le naturaliser en ces Royaumes et leurs Possessions, pour qu'il jouisse de toutes les franchises, honneurs et privilèges dont jouissent ses nationaux, avec la déclaration qu'il signera cependant au préalable dans la Mairie indiquée, par laquelle il reste compté parmi les sujets des dits Royaumes pour jouir des susnommés privilèges, honneurs et libéralités qui doivent lui appartenir comme telles. Cet acte sera accompli aussi entièrement qu'il est spécifié et sera valable, étant admis

que sa durée sera de plus d'un an, à moins d'un Ordre contraire.

"Il a payé cinq mille six cent reis<sup>55</sup> de droits dont se chargera leur trésorier à la feuille 7 du livre de recettes actuel, comme il a fait admettre par la reconnaissance en bonne et due forme qu'il a présenté.

"En assurance de quoi, cette lettre a été signée par les membres de la Régence au nom de Sa Majesté, et scellée avec le sceau des Armes Royales. Angra, le 22 Novembre 1830.

Comte de Vila-Flor; José Antonio Guerreiro; Joaquim Antonio Quevedo Pizarro; José Dionisio Sena.

"Emplacement du timbre.

"Lettre par laquelle la Régence des Royaumes de Portugal, Algarves et leurs Possessions l'A, pour le bien, au nom de la Reine, naturalisé dans les dits Royaume comme il est indiqué et déclaré dans celui-ci."

Pour que Votre Majesté voie, etc. Secrétariat d'Etat des Affaires du Royaume le 20 Novembre 1831.

Miguel Ferreira l'a fait écrire."

Une fois en possession de ce document qu'il avait été cherché à Terceira, Abraham Bensaude le présenta à la Mairie de Ponta Delgada :

"Devant ce Conseil Municipal a comparu Abrahão Bensaude négociant marocain, demandant qu'en vertu de son acte de naturalisation comme citoyen portugais dans ces Royaumes et leurs Possessions, qui fût montré par lui, en Conseil du 14 Décembre de l'an passé et dans lequel, et déjà enregistré à la feuille 161<sup>56</sup>, du livre 11 du Registre, cette Municipalité l'inscrive parmi les citoyens portugais en conformité avec le Diplôme Royal mentionné ci-dessus, pour pouvoir jouir, dans cette cité et dans les autres Possessions Portugaises, de toutes les libertés, privilèges, exemptions qui reviennent aux vassaux portugais : ce qui étant pris en juste considération par cette municipalité, l'acceptent et l'inscrivent parmi les citoyens portugais et ont signé avec les conseillers municipaux devant moi, Manuel Francisco Luiz Perreira, qui l'écrivit : - Abraham Ben-Saude<sup>57</sup> - Medeiros - Albuquerque - Nicolau Antonio Borges de Bt.<sup>58</sup> - Medeiros - Bessone - Paiva." <sup>59</sup>

Les Juifs avaient enfin réussi, après 13 années de lutte, à être acceptés comme citoyens portugais et l'avenir montra combien était injustifiée la mauvaise opinion qu'avaient d'eux, ceux qui leur avaient pertinemment nié les droits de citoyens. Ils collaborèrent, eux et leurs descendants<sup>60</sup>, au développement économique de cette Ile de São Miguel, en union avec les "micalenses" d'origine plus ancienne, avec qui ils tissèrent rapidement des liens de tous ordres. On doit à leurs efforts la quasi-

<sup>50</sup> "incomodos"

<sup>51</sup> Jeu de mots : pedreiros = partisans de Pedro, pedreiros-livres = francs-maçons. NdT.

<sup>52</sup> Largo da Matriz = Place de la Cathédrale. NdT.

<sup>53</sup> D'après F. Sequeira Dias, cet événement se serait produit en 1834 et aurait été réprimé par le Gouverneur Civil par crainte de réaction du Gouvernement Britannique car nombre des juifs açoriens étaient citoyens britanniques. NdT.

<sup>54</sup> "Corregedor". NdT.

<sup>55</sup> 5\$600 reis. NdT.

<sup>56</sup> Erreur; c'est à la feuille 179-180!

<sup>57</sup> Sans accent. NdT.

<sup>58</sup> Perreira était le secrétaire de mairie qui aurait rédigé la requête antijuive du 30 juin 1827 (voir plus haut); de Bettencourt devait être l'officier de la Garde Civile qui est intervenu lors de la manifestation anti-juive. NdT.

<sup>59</sup> Livro dos Acordãos (1829-1834), p106.

<sup>60</sup> pendant plus d'un siècle, qui s'est écoulé depuis le débarquement des pionniers de la communauté.

totalité du mouvement industriel qui a enrichi l'île de São Miguel et une grande partie de sa navigation, de son commerce et de son agriculture.

La communauté s'est agrandie peu à peu, au point qu'en 1848 il y avait 150 israélites parmi les habitants de São Miguel. Très tôt, des petites synagogues ont été installées, dans l'une ou l'autre des maisons particulières, jusqu'à ce que fût édifïée l'actuelle synagogue. Un ancien *Sefer* (manuscrit du Pentateuque en caractères hébraïques sur parchemin) fut offert en 1832, à la synagogue (de la Rua da Louça)<sup>61</sup> par Abrahão Bensaude en mémoire de ses frères Jacob et José décédés pendant les premières années de son arrivée aux Açores<sup>62</sup>. En 1836, Abrahão Bensaude, son frère Elias, son beau-frère Isaac Zafrany, son cousin Salomão Bensaude, Salom Buzaglo, José Azoulay et Fortunato Abecassis acquirent une maison pour 1.000\$000 reis, dans la rue André das Bocetas, 16 (Rua do Brum), à Dona Vicencia Benedicta et à son fils Jacinto Monis Pereira da Camara et son épouse. Cette maison fut transformée intérieurement pour satisfaire aux besoins du culte. Dans une déclaration écrite du 7 Août 1843, ses fondateurs abandonnaient la part qui leur revenait ou à leurs héritiers, "pour que puissent l'utiliser au service de Dieu, tous les hébreux existants à présent et ceux qui viendront dans le futur sur cette île. Cependant, si par malheur... il arrivait qu'il n'y ait plus sur cette île, aucun hébreu qui puisse utiliser la dite synagogue, dans ce cas unique, la susdite sera confiée au consul de Sa Majesté Britannique<sup>63</sup>, qui la vendra aux enchères, envoyant le produit de la vente à l'ancienne synagogue portugaise de Londres, dénommée *Sohar-Hassamaim*, laquelle utilisera ces fonds à sa discrétion."<sup>64</sup> Abrahão Bensaude déclarait encore, qu'ayant dirigé les travaux, et étant créancier d'un solde, il s'estimait payé par les autres déclarants.

En 1853, il y avait aussi une petite synagogue à Vila Franca do Campo à São Miguel, où résidaient quelque 20 israélites. Sur l'île de Terceira, la communauté comporta jusqu'à 10 familles et trois petites synagogues en maisons particulières. À Faial, il y eut jusqu'à 8 familles qui possédaient une synagogue. Les autres îles des Açores étaient visitées occasionnellement par des négociants juifs de São Miguel, de Terceira et de Faial, et parfois l'un ou l'autre s'y fixa à demeure.

Dans l'île de São Miguel, il existe un cimetière juif privé depuis 1834(?) sur la commune de Santa Clara<sup>65</sup>, à la limite occidentale de la ville de Ponta Delgada. On y trouve 133 sépultures, dont celles de 13 membres de la

famille Bensaude. À Faial, il existe aussi un cimetière privé, acquis en 1852 par Salomão Bensabath, Salão Sabat et Abrahão Absdid, avec 15 tombes. À Terceira, depuis 1832, il existe un cimetière israélite avec 53 tombes, dans le Caminho Novo, sur la commune de São Pedro. Dans la Vila das Velas de São Jorge, deux juives de la famille Cohen de São Miguel sont enterrées dans le cimetière des Anglais. José Bensaude, frère d'Abrahão Bensaude est enterré dans la Vila de Santa Cruz da Graçiosa, près de Fort de Santa Catarina et pour finir, on dit que la tombe d'un certain Isaac Ben-Suzan se trouve dans l'île de Flores.

Les communautés juives des Açores se sont réduites avec l'évolution des conditions économiques de l'Archipel. L'égalisation des droits de douane avec ceux de la métropole a fait diminuer le commerce direct avec l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Amérique, d'où les Juifs importaient leurs marchandises. Ensuite, la décadence et la disparition du commerce des oranges, en appauvrissant la classe moyenne, eurent des conséquences (néfastes)<sup>66</sup> sur le commerce des étoffes, et ne purent rester dans ces îles que ceux qui reconvertirent à temps leur activité.

Vers 1870, les Juifs commencèrent à émigrer au Brésil et d'autres pays, à la recherche de terres où ils pourraient mieux assurer leur subsistance. Aujourd'hui<sup>67</sup>, la communauté "micalense" est réduite à 26 individus des deux sexes, généralement de niveau de vie modeste. On peut dire que les communautés de Terceira et de Faial ont disparu ; il n'existe plus qu'un seul hébreu dans celle-ci et trois ou quatre à Terceira. Une partie de la famille Bensaude demeure à São Miguel, où elle a généré des intérêts, parce que très tôt, elle s'est engagée dans la navigation et l'industrie. Dans les pages suivantes, nous nous intéresserons principalement à mon père et au rameau le plus ancien de la famille à laquelle nous appartenons.

À ce chapitre, dans lequel nous avons ébauché les difficultés auxquelles furent confrontés les Juifs lors de leur installation aux Açores, nous ajouterons les remarques suivantes : Confiants, sans aucun doute, dans l'atmosphère de fraternité humaine qui se propageait en Europe, les pionniers de la communauté hébraïque espéraient rencontrer à São Miguel et dans les autres îles un climat propice où ils s'emploieraient à leurs affaires. Cependant, les Açores, isolés au milieu de l'Atlantique, et de ce fait soustraits à l'influence des nouvelles aspirations sociales, n'avaient pas suivi le mouvement ; on n'y éprouvait pas l'aspiration générale des peuples à l'émancipation. On vivait encore dans cet archipel dans des conditions semblables à celles, établies lors de la colonisation insulaire. Le peuple, sobre, travailleur et soumis, était totalement inculte et "dominé par un clergé, systématiquement opposé aux idées neuves dans lesquelles il ne voyait que les exagérations anti-

<sup>61</sup> Loiça. Voir chapitre III. NdT.

<sup>62</sup> Pour plus de détails, voir au chapitre III. NdT.

<sup>63</sup> L'implication du consul britannique s'explique par le fait que de nombreux juifs açoriens (pas les Bensaude) venus de Gibraltar, étaient de nationalité britannique. NdT.

<sup>64</sup> Écriture du 7 Août 1843. Registres du notaire Luiz M. de Morais.

<sup>65</sup> En 1834, Luiz Carreiro da Camara Coutinho de Castro céda une "quarte" et huit aunes et demie (uma quarta e 8 e meia varas(?)) de terre à Santa Clara, pour ce cimetière, (Écriture du 29 Novembre de cette année). Voir la note en marge sur le Registre n°8 de la Municipalité de Ponta Delgada. je soupçonne que la date de 1834 de cette note est erronée pour ce qui est de l'avant-dernier chiffre, car sur la tombe de Jacob Bensaude qui se trouve dans ce cimetière, on a gravé 1826 comme date de sa mort.

<sup>66</sup> NdT.

<sup>67</sup> 1936 NdT

religieuses de la Révolution Française." "La noblesse orgueilleux, quasi analphabètes, qui passaient leur temps, désœuvrés et complètement étrangers aux choses de l'esprit... La lecture était un fruit défendu à ces esprits incultes... Les nouvelles doctrines rencontraient sûrement en eux la résistance instinctive de l'esprit de caste qui voyait en elles une attaque contre leurs prérogatives de classe privilégiée" <sup>68</sup>. La révolution de Porto de 1820 tira les "micalenses" de cet engourdissement séculaire. Les hommes du peuple n'étaient à peine plus que des serfs de la glèbe, et les héritiers, détenteurs de presque toute la propriété territoriale, à peine moins que des seigneurs féodaux.

Dans une telle ambiance, quasi médiévale, il persistait des légendes qui résultaient d'une campagne de diffamation systématique et représentaient les Juifs indistinctement, comme des êtres pervers et abominables. Il était naturel que la classe dirigeante les considérât comme des hôtes indésirables, surtout depuis que des commerçants locaux avaient répété et rafraîchi ces légendes, dans leurs pétitions au Conseil Municipal. Ce serait donc une erreur d'attribuer à une méchanceté délibérée des municipalités de Ponta Delgada et de Terceira, la résistance qu'elles tentèrent d'opposer pendant des années à l'installation des Juifs dans ces Iles. Certains des conseillers municipaux, sinon tous, étaient des patriotes dévoués qui, à leur manière, pensaient servir au mieux leur pays natal, et auxquels certains rendirent des services importants. Dans leur prévention contre les Juifs et en essayant d'éviter qu'ils s'installent, ils pensaient défendre ces Iles contre un fléau. Ils durent assez vite reconnaître leur erreur, car passée la période de ces luttes, les habitants de São Miguel, quel que soit leur niveau social, ne manifestèrent jamais plus d'hostilité contre la communauté israélite et, on peut en dire autant des autres Iles des Açores. §2§

L'éducation libérale des açoriens progressa insensiblement pendant les années de lutte entre les municipalités successives et les Juifs opiniâtres qui ne se laissaient pas expulser. Après les premières victoires du libéralisme aux Açores, les Juifs purent enfin goûter l'atmosphère de tolérance et de liberté, à laquelle ils aspiraient. Ils purent manifester sans réserve l'attachement traditionnel au Portugal et pour les terres péninsulaires que leurs ancêtres avaient gardées vivaces durant les longs siècles de persécution et d'opprobre.

était constituée, dans sa majorité, de fils de famille

---

<sup>68</sup>Faria e Maia, op cit., pag.50-51.

## III

## MES GRANDS-PARENTS PATERNELS

Les documents concernant mes grands parents paternels sont rares et lacunaires. Ils ne couvrent pas l'ensemble de leur vie. Je les ai complétés par mes souvenirs d'enfance et par les traditions familiales.

L'origine de notre nom de famille est le premier point sur lequel les informations précises nous manquent. Hassiboni est le nom que l'on retrouve sur les documents hébraïques. D'après une tradition floue, mon grand-père aurait adopté le nom de son parrain<sup>1</sup>, Ben-Saude (écrit en 2 mots). Celui-ci aurait peut-être été le protecteur de la famille après le décès de mon arrière grand-père, Juda. §1§ Hassiboni pouvait être un sobriquet, car Ben-Saude n'est pas un nom rare chez les juifs marocains. D'après un érudit hébraïsant<sup>2</sup>, Hassiboni signifierait *le Teinturier*. Dans ce cas, il s'agirait d'un sobriquet lié à la profession d'un ancêtre. Cependant, un neveu de mon grand-père, Mimão Bensaude, venu lui aussi à São Miguel, avait l'habitude de dire que son nom de famille était Hassiboni et que Bensaude était un nom d'emprunt. Ce qui est sûr, c'est que la famille utilise deux noms distincts : Hassiboni dans les documents hébraïques et Bensaude dans la vie courante. Ce dernier figure dans presque tous les documents portugais, il était non seulement employé par mon grand-père mais aussi par les parents qu'il avait attiré aux Açores, quelques années après son installation à São Miguel.

§2>Abrahão Bensaude est né à Rabat en 1790, fils de Juda Hassiboni ou Ben-Saude et de Reina Marache<sup>3</sup>.<2§ §1>Mon arrière grand-père, Juda, est mort laissant sa veuve avec cinq enfants mineurs et en grandes difficultés pécuniaires<sup>4</sup>. Mon grand-père, Abrahão, était l'aîné. Il racontait qu'en ce temps-là, il avait exercé le métier d'aide maçon pour subvenir aux besoins de sa mère et de ses frères. Il retira peut-être de cet apprentissage, des compétences en travaux publics qui lui furent utiles plus tard lorsqu'il construisit sa maison dans la rue de Santa Luzia à Ponta Delgada, puis pour l'aménagement de la synagogue de cette ville située dans l'actuelle Rua do Brum. Ces deux ouvrages sont sans luxe mais de très bon goût.<1§

Abrahão Bensaude épousa Ester Amiel née à Casablanca en 1804. Elle venait d'une famille de négociants en céréales connus dont la société existait encore il y a peu

d'années. Ma grand-mère a débarqué à São Miguel en 1825, accompagnée de Joaquim, son fils aîné âgé de 6 ou 7 ans<sup>5</sup>, ainsi que de sa belle-mère. Les frères de mon grand-père, Jacob, José et Elias ainsi que leur cousin Salomão Bensaude, sont sans doute arrivés plus tôt à São Miguel. Sa sœur Raquel qui était mariée avec Isaac Zafrany, est venue du Portugal beaucoup plus tard. Tous sont arrivés sans ressources, certainement confiants dans le soutien d'Abrahão Bensaude. Il m'a raconté lui-même plusieurs fois qu'il s'était employé avec ténacité à défendre ses coreligionnaires, à installer ses frères et ses parents venus sur son invitation, tenter fortune aux Açores. Il les avait placés dans les principales îles de l'Archipel, pour leur garantir des bonnes conditions d'existence.

Nous ne connaissons l'activité de mon grand-père pendant les premières années, qu'à travers ses requêtes auprès de la Municipalité de Ponta Delgada, dans lesquelles il se présente toujours comme négociant en tissus. Les affaires des négociants hébreux devaient avoir pris de l'importance et être avantageuses non seulement pour eux mais aussi pour l'Archipel. Ce qui explique la protection accordée aux nouveaux venus par les Commandants généraux des Açores, et le témoignage du Général Tovar sur leur participation à l'amélioration de l'économie des Iles<sup>6</sup>.

Il est certain que mon grand-père a joué un rôle prépondérant dans la longue lutte contre le Conseil municipal de Ponta Delgada. Il apparaît toujours comme le premier signataire des différentes requêtes. Il était la tête pensante, non seulement du fait de sa pondération et de son intelligence, mais aussi parce qu'il avait très tôt appris le Portugais, qu'il écrivait avec facilité et presque correctement. Sa calligraphie, très régulière et personnelle, révèle une nature intelligente, honnête et de bon goût.

En 1825<sup>7</sup>, Jacob Bensaude, frère d'Abrahão, s'est associé à Arão Benayon, un des pionniers de la communauté. Abrahão leur a fourni une certaine quantité de tissus pour qu'ils fondent à Terceira une maison de commerce, mais il leur imposa le cousin, Salomão Bensaude, comme homme de confiance, à qui ils payeraient les "honoraires de sa compétence". Cette entreprise, dont le siège était à Angra, portait l'appellation Jacob Bensaude, Arão & Cie, bien que le premier continuasse à habiter São Miguel. Benayon s'engageait à envoyer le produit de la vente des tissus à São Miguel ou à Lisbonne à l'allemand Ernesto

<sup>1</sup> Dans la tradition juive, le parrain ("sandak") est celui qui porte le garçon pendant la circoncision, il s'agit souvent d'un oncle ou du grand-père. Mais lorsque qu'il s'agit d'un étranger à la famille, c'est un honneur qui indique de profonds liens d'amitié. NdT.

<sup>2</sup> Le Dr Jahuda, ancien professeur de langue et littérature hébraïques de l'Université de Madrid.

<sup>3</sup> Elle est morte à São Miguel dans la maison de José Bensaude, en 1865 à l'âge de 100 ans.

<sup>4</sup> Les populations du Maroc ont été décimées par deux épidémies en 1798-1800 et en 1818-1820. NdT.

<sup>5</sup> Comme elle devait avoir 21 ans, on en déduit qu'elle s'était mariée à 14 ans ! NdT.

<sup>6</sup> Voir chapitre 2. NdT.

<sup>7</sup> date estimée par déduction du contexte, le texte portugais parle de "la même année" faisant référence à l'arrivée d'Ester Amiel. NdT.

Biester, banquier d'Abrahão Bensaúde. En 1826, au bout de la première année, Benayon n'ayant pas présenté les comptes, Jacob chargea Salomão Bensaúde de procéder à la saisie des tissus et marchandises à Terceira si nécessaire, pour obliger l'associé à rendre ses comptes comme prévu dans le contrat. Ce ne fut pas nécessaire, parce que Benayon paya ce qu'il devait. À travers ces comptes, on découvre que la firme vendait des tissus de São Miguel ou importés de Lisbonne, qu'elle avait exporté du maïs à Lisbonne consigné chez Ernesto Biester et, deux mille caisses d'oranges à Londres à Abrahão Bensaúde qui s'y trouvait à ce moment-là. Il semble qu'il avait pour objectif d'acheter des tissus en Angleterre pour son commerce açorien et de vendre les oranges sur le marché londonien. D'après deux lettres que j'ai en ma possession, l'adresse d'Abrahão à Londres en 1826 était : Castle Street, Houndsditch, near Bury Street, St. Mary Axe.

Cette année-là, Jacob Bensaúde décédait à São Miguel âgé de 28 ans et la société qui exploitait le marché de Terceira dut être dissoute<sup>8</sup>. §3>D'après l'inventaire judiciaire, le legs de Jacob Bensaúde, qui figurait comme associé commanditaire de la firme s'élevait à 8:689\$000 reis, une somme représentée en étoffes diverses<3§. La date de son décès est connue<sup>9</sup> par un contrat de "trait" fait à Ponta Delgada, dans lequel Reina désigne Abrahão, pour la représenter dans la liquidation de l'héritage de son fils, Jacob. Par un autre acte de 1828, Abrahão transfère<sup>10</sup> ladite procuration à Elias, son plus jeune frère, alors présent à Terceira, pour liquider avec Salomão Bensaúde, "résidant habituellement dans cette île", toutes les affaires de la société Jacob Bensaúde, Arão & Cie. Elias rencontre Salomão à Graciosa, ce dernier lui dit ne pas pouvoir rendre des comptes immédiatement, ayant laissé à Terceira les documents nécessaires et cette île "étant en révolution". Salomão demande un délai de quatre mois, sous réserve que Terceira redevienne "communicable". §3§

Il n'existe aucun document indiquant que Salomão ait rendu ces comptes. D'après ce que j'ai souvent entendu dire, mon grand-père l'en aurait dispensé, à la condition de s'associer au jeune Elias. J'ignore si cette tradition se réfère à la société de Jacob avec Benayon ou quelque'autre affaire dont nous n'avons pas entendu parler, ce qui me semble peu probable. Quoi qu'il en soit, ce fut par cette contrainte de mon grand-père et par l'abandon d'une dette en faveur de son cousin et de son frère que s'est constituée la société S.Bensaúde & Cie avec Salomão et Elias comme associés. Cette société fut dissoute plus tard, lorsque Elias s'installa à Faial et Salomão à São Miguel. §4§ Mon grand-père avait facilité l'entrée de son frère Elias et de son cousin Salomão dans le commerce açorien, dans lequel ils se taillèrent tous les deux de belles situations. Ils n'avaient pas eu, comme mon grand-père, des charges de famille dès le début de leur existence.

Tous deux se marièrent tard. Salomão, déjà marié au Maroc, était divorcé de sa première femme, parce qu'elle n'avait pas voulu l'accompagner aux Açores, et il s'était remarié avec Esther Nathan, une anglaise, dont Elias épousa la plus jeune sœur, Raquel. Abrahão Bensaúde II, fils de Salomão et filleul<sup>11</sup> de mon grand-père, épousa la fille aînée d'Elias, Emilia. §4> En 1873, après la mort des deux cousins, les maisons de São Miguel et de Faial furent de nouveau réunies pour constituer l'actuelle société Bensaúde & Cie qui se développa considérablement, au fil des ans, sous l'habile direction d'Abrahão Bensaúde II, se transformant en l'une des plus grosses entreprises portugaises. Après que la société eut pris son nom actuel, le siège fut transféré à Lisbonne, les établissements de Faial et de São Miguel étant conservés comme filiales aux Açores. Lorsque Emilia mourut, elle laissait quatre enfants, Walter, Helena, Henrique et Cecilia, les deux derniers étaient mineurs. Walter demeura gérant de l'établissement de Faial et, à sa majorité, Henrique prit la direction de celui de São Miguel. La veuve d'Elias fut la tutrice de Cecilia et mon père, José Bensaúde, le co-tuteur <4§.

José, un autre frère de mon grand-père, est aussi mort très jeune. Je n'ai pas pu m'assurer de la date de son décès survenu à Graçiosa, entre 1827 et 1832. Le 14 Février 1827, son nom apparaît sur un acte<sup>12</sup>, comme interprète de sa mère qui comprenait mal le Portugais ; et il a dû mourir avant 1832, puisque cette année-là, mon grand-père a offert un Sefer<sup>13</sup> en mémoire de lui et de Jacob, à la Synagogue de Ponta Delgada (de la rue da Loiça). Il a été enterré dans la ville de Santa Cruz de Graçiosa près du château de Santa Catarina, dans un petit enclos muré. Les documents de la Mairie, pouvant nous renseigner, n'existent plus, mais il reste dans cette ville, une tradition suivant laquelle un juif aurait été enterré, il y a un siècle, dans le lieu susmentionné.

D'après ce que j'ai entendu raconter dans mon enfance, l'un de ces deux frères de mon grand-père, sans doute Jacob, serait mort de tuberculose, après s'être affaibli à bord d'un voilier, en s'abstenant de manger pendant plusieurs jours, la nourriture du bord qui n'était pas "cachère". L'autre aurait été contaminé en se servant du linge laissé par son frère. Elias est mort relativement jeune, à 61 ans, épuisé par ses efforts pour conquérir une situation indépendante, ne s'épargnant, ni l'inconfort, ni les dangers, des voyages en bateau à voile entre les Îles. Seuls Abrahão et Salomão sont décédés plus vieux, mais, à un âge moins avancé que leurs enfants et que celui, déjà atteint, par le petit-fils d'Abrahão Bensaúde qui écrit ces lignes<sup>14</sup>.

Je n'ai trouvé aucune information sur mon grand-père entre 1827 et 1832. Si ce n'est qu'en 1830, Abrahão Bensaúde s'en est allé à Terceira demander sa naturalisation à la régence de Dona Maria II.

Un livre de commerce commencé en 1833 nous apprend que cette année-là, mon grand-père était associé à Ricardo

<sup>8</sup> Il est enterré dans le cimetière de Santa Clara, à São Miguel. cf chapitre II. NdT.

<sup>9</sup> le 11 Février 1826.

<sup>10</sup> "subestabelece" NdT.

<sup>11</sup> "afilhado" peut aussi se traduire par protégé. NdT.

<sup>12</sup> notarié? NdT.

<sup>13</sup> Parchemin roulé de la Thorah. NdT.

<sup>14</sup> 80 ans en 1936. NdT.

Halloran qui, d'après le nom, devait être probablement écossais. La société fonctionnait avec comme raison sociale R.Halloran & Cie<sup>15</sup> et son siège était à Ponta Delgada. Cette maison réussit à avoir une grande activité commerciale : elle négociait des marchandises en gros et au détail, elle possédait des barques pour le chargement et le déchargement des navires<sup>16</sup>, vendait des ancres, des câbles, du goudron et d'autres articles nécessaires pour la marine à voile ; elle négociait des objets en fer, de la vaisselle, du bois de São Miguel et du Brésil, des vins, du blé et des oranges, etc. ; elle faisait des affaires dans les îles de Santa Maria, Faial et Terceira, exportait vers Lisbonne, Porto, Gibraltar, Londres, Bristol, Rio de Janeiro, etc. De ce même livre, on déduit qu'elle avait des relations commerciales avec diverses personnes de grand renom à São Miguel, parmi lesquelles, je cite les suivantes à titre de curiosité : Nicolau Maria Raposo do Amaral, qui légua sa fortune à ses descendants ; William Harding Read consul général d'Angleterre à Ponta Delgada qui sauva la vie de plusieurs libéraux pendant les guerres de Dom Pedro et de Dom Miguel ; Thomas Hickling, vice-consul américain, homme cultivé et de bon goût, amoureux de la vallée de Furnas, où il édifia la propriété du "Tanque", qui appartient aujourd'hui au marquis "da Praia e Monforte"<sup>17</sup> ; le révérend Brand, pasteur protestant de la colonie anglaise de São Miguel, dont il existe des descendants sur le Continent ; le Dr. Nesbit, médecin de la colonie anglaise de Ponta Delgada, bâtisseur de la belle propriété du "Pico do Salomão", appartenant aujourd'hui à mon neveu Vasco Bensaude et connu en ce temps-là comme le "Pico de Nesbit"<sup>18</sup>, etc. La société R.Halloran & Cie a été dissoute vers 1840, avec de grosses pertes pour mon grand-père, en raison de la faillite d'un frère de son associé, établi à Londres, dans les affaires duquel, le Halloran de São Miguel aurait eu des intérêts. La fortune de mon grand-père fut passablement ébranlée, pas uniquement en raison de ce contretemps, mais aussi d'un autre dont il fut victime à cette époque. Son fils, Joaquim, qui avait alors entre 20 et 21 ans, en fut la cause involontaire. C'était un garçon entreprenant et intelligent, qui déjà à cette époque semble avoir été initié avec succès à la vie commerciale et possédait un peu de fortune personnelle. Avec l'aide de son père, il avait chargé un voilier de marchandises qui, si je me souviens bien de ce que j'ai entendu raconter, étaient destinées à l'exportation vers Madère. Le navire paré à sortir, était dans le mouillage de Ponta Delgada. Celui-ci était alors très peu abrité et dangereux (la jetée

actuelle n'a été construite que beaucoup plus tard). Au moment de hisser les voiles, une de ces violentes tempêtes de la mer des Açores se leva et projeta le navire sur la côte. Il fut réduit en miettes, dont certaines furent poussées par ironie du sort, dans la sente qui donnait accès à la mer en face de la prison de l'ancienne Mairie (l'Avenida Antero de Quental n'existait pas encore). Cette sente aboutissait vers l'Est sur la maison de mes grands-parents, aujourd'hui transformée en inélegant dépôt de charbon de l'"Azores Coaling Co.". Ni le navire qui appartenait aussi à mon oncle et à mon grand-père, ni le chargement n'étaient assurés, la perte fut donc totale.

Dans l'une des rares lettres écrites par Joaquim à mon père, datée du 14 Mai 1853, j'ai trouvé une allusion à ce triste incident. Il écrivait qu'il ne pouvait retenir ses larmes en pensant à ce malheur, très grand en effet, pas uniquement du fait des dommages matériels, mais surtout parce qu'il avait déclenché une profonde dépression chez mon grand-père, le privant de la confiance et de l'initiative qui le caractérisaient les années précédentes, lorsqu'il soutenait sa mère, sa femme et ses enfants, protégeait ses proches et faisait des économies. Mon grand-père ne réagissait plus assez contre les graves difficultés de sa situation, comme on le déduit d'une autre lettre du même fils écrite de Cametta (Pará) le 17 Décembre 1845. On y lit que Joaquim était au courant de la passivité et du découragement dans lesquels était tombé son père :

"Mon cher Père<sup>19</sup>, quand vous écrirez, je voudrais toujours savoir comment vont vos affaires ; je me permets toujours de vous dire qu'une personne arrêtée ne fait rien - je sais bien que je ne suis rien pour donner des conseils à qui m'a donné la vie, mais je sais que mon Père me pardonne."

En une autre lettre de 1847 il écrit encore du Pará :

"Je me réjouis beaucoup de ce que mon Père me dit qu'il pense recommencer sa vie, Dieu veuille qu'il l'ait réalisé." Et plus loin, "Sur ce que mon cher Père me dit de l'ingratitude des cousins et oncles etc..."

Et encore dans une autre de Novembre 1848, il lui écrit : "Je me suis beaucoup réjoui d'apprendre la réussite du mariage de mon oncle Elias en lui souhaitant (au père) mes sincères et cordiales félicitations ainsi qu'à la petite (Emilia) que Dieu la protège... Je n'ai pas écrit à mon oncle parce que je lui ai déjà écrit une fois et il ne m'a pas répondu sans doute était-il occupé par ses affaires, ou craignait-il qu'en répondant à ma lettre, je ne l'importune avec quelque requête."

De ces transcriptions, on conclut que mon grand-père a tenté de reprendre sa vie active au moins une fois. Il aurait demandé l'appui de son frère et de son cousin, dont il avait été le protecteur affectueux, mais qu'ils le lui auraient refusé, peut-être parce que dans cette dure lutte pour la vie, ils avaient perdu le sens de la famille, si vivace chez mon grand-père, et dont ils avaient profité ; ou bien jugeaient-ils que l'ancien lutteur n'aurait déjà plus assez d'énergie pour recommencer la vie de labeur des premières années à São Miguel. Malgré cela, Abrahão Bensaude maintint toujours de bonnes relations avec son frère Elias, le benjamin de sa famille. Bien que très petit,

<sup>15</sup> le nom de mon grand-père ne figure pas dans celui de la société, sans doute pour échapper aux difficultés créées par la municipalité au commerce des juifs.

<sup>16</sup> qui restaient au mouillage et ne pouvaient accoster en absence de jetée. NdT.

<sup>17</sup> Le roman d'Eça de Queiros "Os Maias" raconte l'histoire des enfants de Pedro da Maia et de Maria Monforte. On remarquera que Maia e Monforte sonne comme Praia e Monforte. D'autre part, il est écrit que le père de Maria Monforte était originaire des Açores et qu'il avait été rencontré à la Havane par un chargé d'affaire de la maison "Taveira" qui développait la culture du tabac dans les Iles. NdT.

<sup>18</sup> en 2000, cette propriété appartient aux petits-enfants de Vasco Bensaude, neveu d'Alfredo Bensaude. NdT.

<sup>19</sup> "Pay". NdT.

je me souviens encore de la cordialité avec laquelle, bien des années plus tard, mon grand-père recevait l'oncle Elias lorsqu'il venait à la maison rendre visite à sa mère, mon arrière grand-mère, déjà très âgée. Les relations ne cessèrent complètement qu'avec Salomão Bensaude.

La rupture se produisit après 1839, puisque Abrahão, le plus jeune fils de Salomão était né le 7 juillet de cette année et que mon grand-père en avait été le parrain<sup>20</sup>. Il est plus que probable que l'origine de la rupture était "l'ingratitude des cousins et oncles" à laquelle Joaquim faisait allusion dans sa lettre. La rupture s'étendit à tous les membres des familles d'Abrahão et de Salomão Bensaude. En 1845, mon père avait dix ans et il était le compagnon et l'ami d'enfance de Salom, le fils aîné de Salomão. La rupture aurait donc eu lieu entre 1845 et 47. En 1845, Abrahão II était encore trop jeune pour se joindre à mon père. Les relations avec Abrahão II ne se nouèrent que beaucoup plus tard, alors qu'ils étaient devenus tous les deux des hommes mûrs.

Après l'échec de sa tentative de recommencer sa vie, mon grand-père renonça au commerce, se contentant des modestes avoirs qui lui restaient après ses catastrophes économiques. Il possédait sa bonne maison de la Rua de Santa Luzia (où il habitait avec sa famille déjà en 1839), il avait une propriété assez grande aux Arrifes et une autre plus petite à Faja. Il vendit le grand magasin qu'il possédait Rua dos Clérigos, à Graça, pour payer ses dettes, mit en location les magasins au rez-de-chaussée de sa maison d'habitation et vécut principalement des rentes de ses orangeries. Il devint un contemplatif, ce pourquoi, il avait des dispositions naturelles. Il se transforma en un lecteur assidu des Saintes Ecritures, comme beaucoup de juifs, pour qui la Bible et ses commentaires infinis sont le seul monde dans lequel ils vivent. Je l'ai connu lisant toujours beaucoup ses livres hébraïques. Il donnait des leçons gratuites aux enfants de la communauté, surtout à ses petits-enfants, et déambulait silencieusement dans le vaste couloir de sa maison avec vue sur la mer, s'accoudant longtemps au rebord de la fenêtre, le regard fixant les vagues, fumant son cigare et absorbé dans ses pensées.

Une autre déception assombrit encore plus l'existence de mes grands parents : le 11 Février 1854, leur fille Raquel épousa un compagnon et ami de mon père. Ils appartenaient tous deux aux groupes de jeunes poètes qui avaient surgi dans le milieu "micalense" après l'arrivée de Castilho<sup>21</sup> en 1847, à São Miguel. Il s'appelait José Maria do Couto Severim<sup>22</sup>. Mais comme il était catholique et qu'il n'y avait pas de mariage civil dans la législation portugaise, le mariage dut être précédé d'une renonciation publique de la religion de ses pères par la fiancée. Pour une famille juive de cette époque, la conversion d'une fille intelligente et belle qui était l'orgueil de la famille, constituait un événement aussi tragique que si la mort l'avait frappée. La religion traditionnelle était un héritage précieux et vénéré,

conservé à travers des persécutions séculaires, pour être transmis intact aux descendants. Maintenant que personne ne les persécutait pour leurs croyances, la conversion de ma tante représentait pour mes grands parents un acte de folie perverse et impardonnable. À 19 ans, mon père pensait de même ; il était révolté par la charge de tristesse que ce mariage apportait à mes grands parents ; il envisagea de se battre en duel avec le mari de sa sœur. Guilherme Read Cabral<sup>23</sup>, ami des deux et témoin du mariage de ma tante, empêcha cette folie. Ils se réconcilièrent plus tard, parce que mon père avait toujours eu une grande tendresse pour sa sœur, Raquel. Comme le mariage s'était réalisé contre la volonté de mes grands parents, la fiancée dut être sortie de leur maison par les autorités judiciaires.

Bien que très attachée à son mari, ma tante n'a pas été heureuse. Peu de mois après le mariage, José Maria Severim écrivait à mon père :

"Raquel, au milieu des plaisirs et des chagrins, a une pensée fixe qui lui fait mal et la tourmente, et me consume- moi aussi : C'est la "saudade", la nostalgie de sa mère <sup>24</sup>". Ils eurent une fille et peu d'années après, en Septembre 1865, José Maria do Couto Severim mourut de la tuberculose, laissant sa veuve et sa fille dans le dénuement. Après la mort de son mari, ma tante retourna vivre quelque temps chez ses parents, surtout grâce au grand cœur de mon grand-père. Ma grand-mère, qui était une femme austère pour qui le sentiment du devoir l'emportait sur les autres, la reçut comme une étrangère, plus que comme une fille : sa fille était morte à ses yeux. En 1856, deux ans après la tragédie du mariage de ma tante Raquel, mes grands-parents furent de nouveau frappés par le malheur. Ce fut la plus grande douleur de leur vie. Mon oncle Joaquim qui avait émigré au Brésil, sans doute vers 1840, avait établi une maison de commerce dans la ville d'Oeiras, à huit jours du Pará. C'est pourquoi, il visitait de nombreuses autres cités. En ce temps-là, l'intérieur du Brésil était une brousse<sup>25</sup> sauvage et inhospitalière, comme le montre les lettres de ce garçon sympathique.

Mon père se souvenait de son frère aîné avec nostalgie<sup>26</sup> jusqu'aux derniers jours de sa vie, bien qu'il n'eut que 4 ou 5 ans lorsque Joaquim lui avait fait ses adieux avant d'émigrer, le prenant dans ses bras et fondant en larmes. Le passage suivant d'une lettre à mon grand-père donne un aperçu de ce qu'était sa triste vie au Brésil :

"Oh mon cher Père, quel labeur !... Mais il n'y a pas que le travail, c'est aussi la faim qui me tenaille. Crois-moi, il m'arrive de passer 8 à 10 jours sans manger de nourriture fraîche, car ce que l'on mange ici, c'est une variété de poisson qu'ils appellent le *piracurú*, qui donne la nausée rien qu'à le voir. Ne parlons pas du pain, depuis que j'ai quitté Pará, je n'en ai pas mangé plus de 6 fois, mais je supporte tout pour voir si je peux être ce que j'ai déjà été et j'affronte tout avec bonne humeur. Ce

<sup>20</sup> "padrinho" = parrain ( ?)

<sup>21</sup> Antonio Feliciano de Castilho, écrivain aveugle connu, 1800-1875. NdT.

<sup>22</sup> membre du *Gremio Trovador* comme José Bensaude, voir chapitre 4. NdT.

<sup>23</sup> autre membre du *Gremio Trovador*, voir chapitre 4. NdT.

<sup>24</sup> elle se languit de sa mère. NdT.

<sup>25</sup> "sertão" NdT.

<sup>26</sup> "saudade" NdT.

qui me coûte le plus, c'est la nostalgie<sup>27</sup> dévorante de mes Parents et de mes frères."

Dans la même lettre, écrite de Cametta, on trouve les mots suivants:

"Dans peu de temps nous aurons le plaisir de nous revoir. Que mes chers Père et Mère laissent le vent souffler un peu en poupe et soudain, ils me verront là, si Dieu le veut<sup>28</sup>."

L'année d'avant, en 1844, ses espérances semblaient se réaliser, car il écrivit à son père :

"Aujourd'hui, je suis établi dans la ville d'Oeiras, comme c'est un lieu où l'on ne peut garder beaucoup d'argent, je souhaite que mon cher Père me fasse dire s'il veut bien se charger de garder quelque chose que je vais expédier d'ici..."

Ses affaires, qui semblaient bien engagées, se montrèrent moins prospères. Son père et ses frères lui demandèrent d'abandonner le Brésil et de rentrer près de la famille.

Joaquim répondit qu'il ne reviendrait pas tant qu'il n'aurait pas épuisé tous les moyens de refaire sa vie. "Je ne rentrerai, écrit-il, que lorsque j'aurais détrompé la malchance qui me poursuit sans répit."

Dans une autre lettre du 17 Juin 1855, il félicite mon père pour son mariage et pense qu'il ne peut pas encore venir "faire une visite à la famille et tuer ses nombreuses nostalgies"<sup>29</sup>. Six mois plus tard, il mourut à Pará ! La triste nouvelle fut transmise aux grands parents par un certain Elias Abudarham, sans doute d'une famille hébraïque établie à Madeira.

"À la fin, il est resté au lit dix jours avec un maudit choléra qui s'est compliqué de la maladie de foie qui l'a toujours affecté".

Mon oncle Joaquim est mort le 8 Février 1856 à 37 ans, un peu moins d'un mois avant ma naissance. Sa mort fut le coup de grâce dans l'existence tourmentée de mes grands-parents. Sa mémoire a été conservée religieusement par eux, par ses frères et même par moi, qui entendit parler dès l'enfance, de cet oncle adoré par toute la famille et sans cesse remémoré avec de profonds regrets.

Ma tante Helena, sœur aînée de mon père, a dû se marier vers 1846 avec Maïmon Bensaude (Mimão en portugais), arrivé en je ne sais quelle année à São Miguel, où il s'adonna sans succès au commerce de tissus. Il a dû se ruiner vers 1866, causant de nouveaux préjudices à mon grand-père, et se faisant héberger ensuite dans la maison de ses beaux-parents avec sa femme, un fils et deux filles. Ils eurent un fils, Arão (1847-1889).

Jacob, l'autre fils de mes grands-parents, fut pendant des années l'homme de confiance de l'oncle Elias, qui, bien qu'établi à Faial, conservait quelques affaires à São Miguel, où il venait régulièrement, non seulement pour s'en occuper mais aussi pour rendre visite à sa famille, qui habitait sur cette Ile. Jacob abandonna la maison de l'oncle pour se marier en 1857 avec une fille de José Azulay, établi dans la rua do Frade avec une maison de tissus. Il se brouilla rapidement avec la famille de sa femme, s'établissant à son compte dans la même branche

de commerce. Ce frère de mon père, qui était mon parrain, a toujours été très gentil avec moi. Il ne l'était pas cependant avec tout le monde ; il avait un caractère capricieux et violent quoique dans le fond il était affectueux. Son mariage, et son manque de bon sens, le rendirent malheureux. Sa femme lui causa de profondes déceptions ; elle ne sut pas éduquer ses enfants, ni créer pour son mari un foyer supportable. La vie de ce malheureux oncle s'écoula en alternatives d'optimisme et de déprime, il mourut pauvre, laissant sa famille dans une situation précaire.

Mon père, dernier enfant de mon grand-père, s'est marié en 1855 à 20 ans avec Raquel Bensliman, qui en avait 19. Ni l'un ni l'autre n'avait de biens de fortune; ils s'en allèrent aussi habiter dans la maison de mes grands parents paternels, où naquirent leurs deux premiers enfants : Alfredo qui écrit ces notes et Joaquim, de trois ans plus jeune, né en 1859.

À partir de 1840, la famille de mes grands-parents fut victime d'une série d'accidents douloureux, qui l'ont fait tomber peu à peu en une décadence croissante. Vers la fin de sa vie, ses difficultés financières s'aggravèrent du fait l'extension de la maladie des orangers, qui rognait leur faible rapport.

Mon grand-père est mort le 30 décembre 1868, il avait 78 ans. Ma grand-mère lui survécut douze ans, décédant en 1880 à 79 ans. Grâce à l'insistance de mon père auprès de ses frères, elle put conserver la jouissance des modestes biens du couple jusqu'à la fin de sa vie. Après sa mort, on vendit la maison de la rue de Santa Luzia, à cause de l'entêtement capricieux de Jacob. On vendit aussi les propriétés pour une bagatelle, car il n'y avait personne pour bien payer des orangeries ruinées qui produisaient déjà peu.

Ce fut toujours un grand regret pour nous, fils de José Bensaude, que la maison construite par mon grand-père et à laquelle s'attachaient nos meilleurs souvenirs d'enfance, ne soit pas restée dans la famille. Nous, les enfants, ne nous étions jamais doutés qu'on y luttait contre les difficultés pécuniaires, cela grâce aux miracles d'économie de la grand-mère qui, à sa manière, nous aimait beaucoup, et surtout, à l'affectueuse familiarité du grand-père. La grand-mère était pour nous, enfants, moins accessible; toujours en deuil depuis la mort de son fils aîné ; toujours préoccupée par la gestion de la maison, afin que personne ne se doutât de la précarité de la famille. Nous ne comprenions rien de tout cela alors, nous remarquions juste qu'elle était moins expansive dans son affection pour nous. Quand elle est morte, nous étions en Allemagne, où mon père nous avait envoyé nous instruire. Celui-ci s'enorgueillissait de ce que sa mère, pour qui il avait une admiration et un respect mérités, avait vécu dans sa maison avec le décorum qu'elle avait su garder jusqu'au bout, malgré toutes les difficultés.

Mes grands parents paternels avaient deux personnalités très différentes. Mon grand-père avait 69 ou 70 ans alors que je n'en avais que trois ou quatre. Mes plus anciens souvenirs doivent dater de cette époque, car je me souviens très bien de la naissance de Joaquim, trois ans plus jeune que moi.

<sup>27</sup> "saudades" NdT.

<sup>28</sup> "se Deus quizer" NdT.

<sup>29</sup> "matar as suas muitas saudades" NdT.

Mon grand-père avait une taille moyenne à peu près comme moi (1m,68). Je l'ai toujours connu avec l'aspect vieilli, les cheveux blancs très clairsemés sur le haut du crâne, la figure ovale un peu allongée, le teint basané, les yeux marron, au ras de la face, et le nez fin. Une longue barbe un peu ondulée, également blanche, lui retombait sur la poitrine. Il portait une moustache taillée de près<sup>30</sup>. Il s'habillait toujours en noir, un ample et long veston avec une grande poche de chaque côté. Dans les occasions solennelles, il portait une redingote et toujours un foulard noir noué deux tours autour du cou à la mode de 1830, laissant dépasser les pointes de son col. L'impression générale de sa physionomie était celle d'un vieillard vénérable, peu expansif mais bienveillant. Son regard avait une expression mélancolique.

Il connaissait toute la communauté hébraïque qui le respectait, mais il n'était intime qu'avec ses fils et ses petits-enfants. Il nous rendait visite presque tous les jours, même lorsque mon frère Joaquim et moi n'habitions plus dans sa maison. À son arrivée, grand-père était assailli, nous plongeons les mains dans les poches de sa veste, à la recherche de bonbons, dont grand-père souriant était toujours pourvu.

Mon frère, Joaquim a été un enfant difficile à élever ; dès les premiers jours, il pleurait plusieurs heures d'affilée, ne laissant jamais ma mère tranquille. Ce fut sans doute pour la soulager que je me mis à dormir dans la chambre des grands parents, à côté du lit de grand-père, dès l'âge de 3 ans. Lorsque le petit Joaquim pleurait la nuit dans la chambre des parents, qui était tout près, grand-père se levait, allait le chercher et le promenait pour le calmer, parfois pendant des heures interminables, dans le couloir qui bordait les chambres en chantonnant pour l'endormir... Ma mère évoquait souvent cette marque de tendresse pour ses petits-enfants.

Nous grandissions et la manière dont le bon grand-père s'occupait de nous, n'était pas seulement de la tendresse : elle révélait sa rare aptitude à savoir prendre les enfants.

Dès mon plus jeune âge, il me racontait ses aventures de voyages et des légendes bibliques. Je me souviens seulement de sa description, qui m'impressionnait tellement, du passage de la Mer Rouge par le peuple d'Israël. Son récit était si plein de vie que, dans mon innocence, je lui ai demandé s'il s'était risqué lui-même dans cette aventure avec Moïse. Je me sentis humilié par l'éclat de rire sonore avec lequel il répondit à ma question ; peut-être est-ce pour cela que je garde un souvenir si net de cet épisode. Grand-père avait le don d'intéresser les petits : la meilleure façon de les habituer à suivre une histoire et de développer leur intelligence. Ces causeries avec grand-père avaient lieu tôt le matin, au lit. Grand-mère dormait dans un lit à colonnes comme celui de grand-père. Mais elle était déjà debout à ces heures-là car elle se levait à l'aube pour vaquer discrètement aux occupations de la maison.

J'avais cinq ans lorsque mes parents cessèrent d'habiter chez les grands-parents, pour loger à Lombinha dos Caes dans la maison d'Antonio Borges da Camara Medeiros. On avait confié à mon père une place d'administrateur de

la maison de Caetano de Andrade, gendre de Antonio Borges. Mon grand-père venait nous voir quasi-quotidiennement. C'était un bon connaisseur de la Bible et de la littérature sacrée. Il était connu comme tel parmi ses coreligionnaires. Grand père passait des heures à lire ses livres hébreux ou à composer et calligraphier en belles lettres hébraïques, les épitaphes des sépultures de ceux de ses coreligionnaires qui mouraient. Il abandonnait son travail à l'arrivée de ses petits-enfants. Bien vite, il commença à nous enseigner des rudiments d'hébreu. Il nous expliquait la signification des diverses solennités religieuses du Judaïsme, commémorant presque toujours des faits de l'histoire du peuple juif. Malheureusement ses leçons s'arrêtèrent bien vite avec sa mort, qui nous laissa avec des notions vagues de la langue biblique.

Nous rendions souvent visite aux grands parents, dans leur maison où j'ai souvent passé plusieurs journées consécutives. La commémoration de la reine Esther, la fête des enfants par excellence (Pourim) était notre enchantement. A la sortie du temple où nous amenait grand-père, mon frère Joaquim, un autre Joaquim fils de l'oncle Jacob et moi, nous allions dans une boutique au coin des quais, appartenant à Benjamin Férin, où l'on vendait des jouets et chacun de nous choisissait ce qui lui plaisait le plus: fusils, tambours et trompettes étaient ceux qui nous attiraient le plus; nous traversions ensuite la Praça Velha, en rang avec roulements de tambour et sonneries de trompette, jusqu'à la maison de Santa Luzia, et grand-père suivait en souriant. Nos manœuvres militaires continuaient toute la journée, dans la maison, dans le couloir ou sur le large balcon qui jouxtait le patio central, et qui évoquait le patio d'une maison arabe.

J'avais 12 ans lorsque mon cher grand-père est mort. Sa perte fut mon premier grand chagrin.

Ma grand-mère devait être très belle lorsqu'elle était jeune. La fille aînée de ma tante Helena (Sime) était une belle jeune fille ; aujourd'hui, elle ressemble beaucoup à grand-mère telle que je l'ai connue déjà vieillie. Grand-mère a dû être comme sa petite fille. De petite taille, elle avait le teint clair, légèrement rosé, les yeux marron, le nez aquilin très bien fait, la bouche petite, mais un peu rentrée du fait de la perte de ses dents encore intactes, à la suite d'une chute au moment de ma naissance. Grand-mère gardait ses dents précieusement pour qu'elle l'accompagnent dans la tombe.

Tandis que grand-père, au lit, me racontait des histoires, elle s'affairait depuis le lever du jour, rangeait la maison, pétrissait le pain qu'elle cuisait au feu du bois des propriétés, et préparait le déjeuner pour tous. Elle n'avait qu'une seule domestique pour les travaux les plus grossiers; c'était elle qui repassait, reprisait les chaussettes de toute la famille et faisait la cuisine. Lorsque nous nous réunissions pour les repas, elle prenait sa place à table, bien habillée comme si elle avait eu une armée de domestiques pour la servir. Elle faisait des prodiges d'économies, sans que nous ne nous en rendions compte.

Dans la maison de la rua de Santa Luzia, il y avait deux salles à manger, la plus petite où l'on servait les repas lorsque les grands parents n'avaient pas d'invités, et l'autre plus grande, *la grande salle à manger*, où l'on se

<sup>30</sup> Il ne s'est jamais laissé photographier sans doute par préjugé religieux contre les images.

réunissait trois à quatre fois par an, à l'occasion des fêtes religieuses les plus solennelles, les enfants avec leurs épouses et les petits-enfants, s'ils n'étaient pas trop petits. Cette pièce était la plus grande et la plus luxueuse de la maison : elle avait des frises et des lambris peints à la détrempe<sup>31</sup> avec des arabesques et des volutes, on rencontre encore de telles décorations à Ponta Delgada, dans certaines maisons du début du XIXe siècle ; le plafond de la pièce était aussi peint dans le même style ; le mobilier en acajou sombre ; les dressoirs, tables rectangulaires du même bois, appuyés sur une unique colonne, qui était fixée sur un socle garni de 4 griffes en bois sculpté. Dans un coin de la pièce, il y avait un canapé du style napoléonien dégénéré, qui s'était maintenu à São Miguel jusqu'à la mort de Dom Pedro V<sup>32</sup>. Les murs de la pièce étaient ornés de belles gravures colorées dans des cadres Empire ; la plus grande représentait un épisode de la Révolution de 1830 à Paris : une bataille devant l'Hôtel de Ville ; d'autres, plus petites, montraient des motifs bibliques ou les portraits de quelques membres de la famille de Napoléon Ier<sup>33</sup>. Une grande armoire avec trois portes vitrées était encastrée dans l'un des murs latéraux. Ses croisillons curvilignes se chevauchaient formant des dessins symétriques. Derrière les vitres, on avait disposé quelques argenteries et des services en verre taillé et doré. La partie inférieure de cette armoire avait des portes capitonnées. Elle était entièrement occupée par des tiroirs tapissés de chamois rouge contenant des collections, plus ou moins dépareillées de verres taillés et dorés. Sur les dessus de portes, on avait peint à la détrempe des fragments de tables couvertes de coupes de fruits, de bouteilles et de verres, reproduisant la vaisselle, l'argenterie et la verrerie utilisées pour les réunions de famille. La table, richement garnie avec les services qui subsistaient des jours de prospérité, pouvait être allongée pour recevoir beaucoup de monde, jamais moins de 12 à 14 personnes.

Mon grand père présidait, ayant devant lui un plateau en argent sur lequel était posé un petit morceau de pain recouvert d'un carré de velours grenat brodé d'or. Le dîner était précédé par la bénédiction du pain, que récitait grand père. Puis il rompait le pain et le dîner commençait avec des plats succulents de cuisine juive, et à la fin, une domestique faisait le tour de la table une serviette brodée sur le bras, avec une cuvette et une aiguillère en argent pour verser quelques gouttes d'eau sur les mains de chaque convive

Grand-mère réussissait à organiser tout ceci avec les modestes moyens dont elle disposait. De temps à autre, lorsqu'elle n'arrivait plus à maintenir le prestige de la famille, elle faisait vendre en cachette un bijou ou une pièce d'argenterie.

Ma mère l'aidait dans les travaux ménagers. Je me souviens de la voir, jeune femme d'à peine plus de 20 ans, debout, débraillée au bout du couloir, repassant

pendant des heures, une grande pile de linge blanc. Mais grand-mère se gardait la part la plus dure des travaux. Malgré sa vie exténuante depuis tant d'années et la décadence croissante dans laquelle la famille sombrait, jamais la courageuse grand-mère n'a failli ; elle a toujours montré une sérénité orgueilleuse sans une plainte.

Lorsque ma mère attendait ma naissance, connaissant les difficultés financières des grands parents et l'absence de situation permettant à mon père de subvenir à ses besoins, elle fut surprise un jour par ma grand-mère avec les yeux rouges, pleurant sur le sort de son futur enfant. Grand mère, entendant sa peine, observa seulement que : "Les enfants de ma famille naissent avec une cuiller d'or dans la bouche". Et en effet, rien ne m'a manqué à l'arrivée dans ce monde. Ma bonne grand-mère avait gardé quelques draps fins en lin avec lesquels on me fit un trousseau complet, orné même d'une demi-lune en or sur laquelle était gravé le mot *Shadai*<sup>34</sup> et une autre amulette en or - une petite main ouverte. Mes grands parents considéraient ma naissance comme un événement de très bon augure. Ils avaient déjà un petit-fils plus âgé (Arão, fils d'Helena et de Mimão), mais j'étais le premier descendant de la branche masculine, ce qui, pour eux, donnait une importance particulière au nouveau-né.

Nonobstant les vicissitudes de sa vie, grand-mère avait une foi inébranlable dans l'avenir de sa descendance. Sa malchance était un triste accident individuel qui n'altérait pas son optimisme. La solidarité stoïque de la génération qui passe avec les générations futures, la foi messianique dans l'accomplissement de sa descendance, sont des forces invincibles qui expliquent non seulement l'attitude de ma grand mère, mais aussi la survie du peuple d'Israël<sup>35</sup>.

C'est mon père, le dernier enfant des grands parents, qui réussit à nous sauver de la décadence. Il fut aussi tout au long de sa vie un homme de bon conseil, protecteur de sa parentèle. Il hérita du grand-père la bonté, l'intelligence claire et le grand sens de la famille et de la grand-mère l'énergie indomptable et ses vertus austères. Il sacrifia ses aspirations et sa vie entière pour nous sauver.

Avec leurs différences, les grands parents représentaient cependant deux types caractéristiques du peuple d'Israël. Le grand père était détenteur des traditions, connaisseur de la Bible qui est *source de vie* de tant de peuples civilisés et, pour les juifs, comme une patrie portable, à l'ombre de laquelle, ils trouvent toujours un réconfort tout au long de leur triste histoire. La grand-mère incarnait le type complémentaire, elle se plaçait au-dessus de sa souffrance et, dans son optimisme héroïque, elle vivait dans la certitude que le bonheur favoriserait ses descendants. Tous deux furent des représentants de l'irrépressible idéalisme du peuple d'Israël.

<sup>31</sup> avec des couleurs délayées dans de l'eau additionnée d'un agglutinant (gomme, colle ou œuf). Dictionnaire Robert. NdT

<sup>32</sup> 1861. NdT.

<sup>33</sup> Ces gravures sont à Paris, chez Claude Bensaude depuis 1967. NdT.

<sup>34</sup> L'un des noms de Dieu en hébreu. NdT.

<sup>35</sup> juif, l'état d'Israël n'existait pas. NdT.

## IV

## MON PERE, INTRODUCTION BIOGRAPHIQUE

Mon père est né à Ponta Delgada le 4 Mars 1835, c'était un enfant fragile. Ma grand-mère avait peu de lait, et dut se faire aider au début par une nourrice, mais elle finit par l'élever au lait de chèvre, alors considéré comme très fortifiant. Ma grand-mère racontait que la chevrete s'était attachée à l'enfant et qu'elle accourait pour le nourrir dès qu'il pleurait. Malgré toutes ces attentions et peut-être même à cause des précautions excessives dont on l'entourait, mon père fut un petit garçon délicat. §1§ Il était sujet à de fréquentes bronchites, ce qui conduisit les grands parents à craindre qu'il soit tôt ou tard victime de la tuberculose. Dans le souci d'éviter cette redoutable maladie, ils l'obligeaient à boire du lait d'ânesse et d'autres remèdes de bonne femme.

Par une lettre non datée, sans doute de 1852-53, son ami Francisco Maria Supico l'admonestait de ne pas se soucier sérieusement de sa santé et lui envoyait en même temps, un emplâtre à appliquer sur sa poitrine. Comme toute la famille, Supico semblait craindre que mon père n'attrape la tuberculose. §1>Alors que j'étais encore enfant, et lui un homme mûr, il souffrait de violents maux de tête et avait besoin de surveiller son alimentation<1§. Plus tard, grâce à des efforts méthodiques pour se fortifier, il réussit à jouir d'une bonne santé jusqu'à plus de 80 ans. Peu de mois avant sa mort à 87 ans, il s'astreignait à marcher près de trois kilomètres presque tous les jours.

Comme beaucoup d'enfants délicats, mon père avait des occupations sédentaires. Je me souviens enfant, d'avoir vu des tapis carrés, un peu plus larges que la main, qu'il avait brodés étant petit, ainsi qu'un petit journal qu'il rédigeait, composait et imprimait sur des pages de 10 à 12 centimètres de long. D'après ce que disait ma mère, on trouvait dans un des numéros de ce minuscule journal l'annonce suivante : "On achète un couple de puces aux yeux bleus".

Je devais avoir quatre ans, lorsqu'ils m'ont donné le dernier jouet de mon père : un petit bateau à deux mâts qui avait été oublié sur une armoire de la maison des grands parents.

Je ne sais pas quand il a appris à lire, mais je l'ai souvent entendu dire qu'il avait fréquenté jusqu'à 14 ans révolus, l'Ecole fondée à Ponta Delgada par Pedro de Alcantâra Leite. Il en avait gardé de bons souvenirs. Il y fut le camarade de nombreux garçons de son âge et noua avec certains des liens d'amitié qui se maintinrent toute sa vie. L'un d'entre eux était Antero de Quental<sup>1</sup> dont il fut toujours un ami dévoué et dont il admirait autant la force de caractère que le grand talent littéraire. Ce fut la seule école qu'il suivit.

§v> Il se mit à fréquenter l'*Assembleia Recreativa* (devenue en 1857, le *Club Micaelense*) où il passait ses

soirées, souvent jusqu'à très tard dans la nuit et où parfois, il se risquait à jouer<sup>2</sup>. Ces soirées ruinaient sa santé, qui était fragile à cette époque. Cette société était également fréquentée par le Dr. Rodrigues de Azevedo, originaire du Continent mais marié à São Miguel, où il exerça la médecine pendant de nombreuses années. Or, le Dr. Azevedo était le frère d'un professeur de mathématiques de l'Université de Coimbra, science qu'il cultivait aussi avec intérêt. Quelques garçons du groupe auquel appartenait mon père, lui demandèrent de faire un cours de mathématiques dans une des salles de l'*Assembleia*, ce qu'il accepta. Au début, les auditeurs étaient nombreux, mais lorsque le conférencier entama des chapitres difficiles, l'auditoire se raréfia ; seul mon père demeura jusqu'à la fin avec le plus grand profit. Ainsi, il put acquérir des connaissances assez solides en mathématiques élémentaires et en géométrie, dont il fut ensuite mon admirable professeur. Ses leçons, surtout celles de géométrie, m'ont fortement marqué dans mon enfance ; par elles, je ressentis pour la première fois, l'émotion esthétique provoquée par une suite bien ordonnée de raisonnements, conduisant à un résultat irréfutable. Les leçons du Dr. Rodrigues de Azevedo donnèrent à mon père l'envie d'acquérir des connaissances scientifiques, ce qui ne cessa de s'affirmer par la suite. Son goût immodéré pour l'étude finit par affecter durablement sa santé à cette époque. À tel point que ma grand-mère, s'alarmant de l'aspect maladif de son fils, l'attribua à un travail excessif. Elle voulut couper le mal par la racine en jetant les livres d'étude de mon père par la fenêtre de sa chambre qui donnait sur la mer. <v§

Ensuite, il s'efforça toujours de compléter méthodiquement son éducation. Je l'ai vu, en toutes circonstances, étudiant avec méthode les sujets qui l'intéressaient, ou qu'il avait besoin de connaître, et il y en avait beaucoup comme nous le prouve la bibliothèque qu'il nous a léguée avec plus de 1.200 volumes sur les matières suivantes :

Littérature portugaise, anglaise, française et allemande (cette dernière en traductions françaises ou anglaises), généralement des œuvres classiques, des études sur la littérature biblique et post-biblique, des grammaires de plusieurs langues, de l'histoire générale, l'histoire du Portugal, de France, d'Angleterre, etc. histoire des Açores, des navigations portugaises, du peuple d'Israël, histoire et philosophie des religions, géographie et cosmographie, traités d'histoire naturelle, biologie et physiologie, etc... évolution des êtres vivants, philosophie, sociologie, morale, biographies d'hommes célèbres, pédagogie et puériculture, lectures pour enfants, mathématiques, géométrie, topographie, encyclopédies et traités de sciences techniques et ingénierie, l'industrie et la culture du tabac, la culture et la fabrication du thé, la fabrication du sucre, de l'alcool, etc..., l'économie

<sup>1</sup> 1842-1891, célèbre poète, écrivain et leader, avec Eça de Queiros, de la "Génération de 70". Il est improbable que José Bensaude, de 7 ans plus âgé, aie connu Antero à l'Ecole. NdT.

<sup>2</sup> Ce paragraphe se trouvait initialement au chapitre v. NdT.

politique, la comptabilité commerciale, dictionnaires encyclopédiques, revues anglaises, françaises et américaines, etc... Il finit par acquérir au fil des ans une culture autodidacte très étendue.

D'après les manuscrits que nous possédons, mon père composait des vers dès l'âge de 16 ans. À cet âge, il faisait partie du *Gremio Trovador*<sup>3</sup>, société qui était une manifestation de l'influence littéraire exercée par Castilho<sup>4</sup> sur la jeunesse micaelense à la suite de son séjour dans l'Ile, de 1847 à 1850. Dans la préface manuscrite d'un livre d'actes du *Gremio*, Read Cabral écrit le 20 Avril 1853<sup>5</sup> :

"... Ce livre est l'histoire d'une demi-douzaine de garçons unis par des liens d'amitiés et l'amour de la poésie..."

"En 1851, Luiz Filipe Leite, alors professeur de français et anglais à Ponta Delgada, jeune homme de talent et de mérite, disciple du Dr. Antonio Feliciano de Castilho, écrivait sa tragédie lyrique intitulée *Haydé*, dont le thème était inspiré par le *Comte de Monte Christo*, œuvre majeure du romancier Alexandre Dumas... En ce temps-là, un jeune poète ... brillait par ses contributions émouvantes aux pages de la *Revista dos Açores*<sup>6</sup>. Ce garçon si cher à mon cœur.. était José Maria do Couto Severim<sup>7</sup> et nous avons décidé avec Leite, de l'inviter et de l'associer à des réunions hebdomadaires. C'est ainsi qu'est né le *Gremio Trovador* qui s'enrichit bientôt de la personnalité d'Henrique d'Andrade Albuquerque..."

"Il fut rapidement suivi par Antonio Luiz Duarte... Plus tard, (et je réclame pour moi l'honneur de ce recrutement) ce fut le tour d'associer au *Gremio*, José Bensaude, un jeune qui avait à peine 16 ans, mais dont l'esprit et le génie étaient très supérieurs à tout ce que l'on pouvait imaginer à un âge si tendre..."

Sans études, sans école, sans arts, ce jeune homme avait vaincu seul, les difficultés de la métrique et créé un style à lui... Finalement, des berges du Mondego<sup>8</sup> ... comme elles empreint de poésie, arriva Francisco Maria Supico ... être parmi nous l'un des bijoux les plus renommés... Voici en résumé l'histoire du Cercle..."

Le président honoraire de ce groupe de garçons n'était autre que le professeur de langues, Luiz Filipe Leite<sup>9</sup>

fil, et adjoint de Pedro de Alcantâra Leite<sup>10</sup>. Tous les membres du *Gremio Trovador*, à l'exception d'Antonio Luiz Duarte, écrivaient de la poésie avec plus ou moins de bonheur. §2,3,4§

Le lyrisme romantique était l'influence qui dominait les poètes inexpérimentés du *Gremio*, il dégénérait parfois en poésie maniérée, souvent en formules éculées décrivant les états d'âme du poète amoureux affectant le dégoût de vivre<sup>11</sup>. Ils imitaient plus ou moins consciemment Lamartine, Victor Hugo et autres poètes français de leur temps, et les poètes portugais qui s'en s'inspiraient, exagérant principalement leurs défauts sans en avoir les qualités. Il manquait au groupe non seulement une culture littéraire étendue, mais surtout un leader capable de l'orienter dans le sens du lyrisme romantique des initiateurs de ce mouvement, inspiré par la tradition, par le chant du peuple et par sa langue simple, mais noble. Le *Gremio Trovador* était sans doute influencé par un groupe d'universitaires de Coimbra qui avait publié en 1848 un recueil de vers portant ce titre.

Dans la préface de *Folhas Verdes*<sup>12</sup> (premier recueil de poésie de Teófilo Braga<sup>13</sup>, imprimé en 1859), Francisco Maria Supico, avec une bienveillance dictée par l'amitié qu'il lui voua toute sa vie, caractérisa la poésie de mon père poète en ces termes :

"José Bensaude possède une veine très féconde rassemblant l'inspiration du vrai poète. Ses chants sont si riches d'images et de grandes pensées, ils ont une telle cadence métrique qu'ils l'élèvent dans les domaines les plus inaccessibles des muses. Ses compositions, *Afonso de Albuquerque*<sup>14</sup>, *le Captif*... rivalisent à égalité avec les bonnes pages de João de Lemos<sup>15</sup>, de Palmeirim<sup>16</sup>, d'Augusto Lima et de Soares de Passos."

Ceux-ci étaient malheureusement les modèles qui inspiraient le *Gremio Trovador*. Le maniérisme un peu mièvre qui y prédominait était pourtant contraire à la vraie nature de mon père. Dans ses dernières poésies de l'époque, surtout celles aux consonances bibliques, on trouve une émotion sincère.

§2> Il reste de nombreux manuscrits de sa période littéraire. Quelques uns furent publiés dans des revues et des journaux de l'époque, les autres sont inédits, parfois

<sup>3</sup> *Cercle Troubadour*. NdT.

<sup>4</sup> Antonio Feliciano de Castilho, écrivain aveugle, 1800-1875. Imprégné de culture gréco-latine, il se dédia à la poésie et au roman historique. NdT.

<sup>5</sup> Ce livre, presque entièrement blanc, contient, outre la préface de Read Cabral, une poésie manuscrite par chacun des membres du Cercle, à l'exception d'Antonio Luis Duarte.

<sup>6</sup> Cette revue fut publiée de 1851 à 54 à Ponta Delgada. Il ne faut pas la confondre avec la *Revista Açoreana*, à laquelle nous nous référons plus loin.

<sup>7</sup> qui épousa la sœur de José, Raquel Bensaude, cf. chapitre 3. NdT.

<sup>8</sup> rivière portugaise qui traverse Coimbra. Le groupe de la "Génération de 70" s'est constitué à l'Université de Coimbra. Francisco Maria Supico a dû y être étudiant. NdT.

<sup>9</sup> Il fut nommé directeur de l'École Normale de Lisbonne en 1852/53, sans doute pour avoir été le disciple de Castilho et peut-être même recommandé par lui. Luiz Filipe Leite fut ensuite pendant de longues années, professeur dans l'ancien Lycée du Carmo à Lisbonne, il est décédé avant mon père.

Au départ de son fils, Pedro de Alcantâra Leite proposa au jeune José Bensaude de prendre la place vacante. Je ne me souviens plus des raisons qui ont conduit mon père à décliner cette offre.

<sup>10</sup> et directeur de l'école fréquentée par José Bensaude jusqu'à l'âge de 14 ans, voir supra. NdT.

<sup>11</sup> En 1864, dans un texte intitulé *Sur la mission révolutionnaire de la poésie*, Antero de Quental allait attaquer cette poésie "douillette et aliénée" préexistante. Ce texte lançait une polémique opposant ultra romantisme et romantisme de couleur sociale. La "Génération de 70" allait s'affirmer. NdT.

<sup>12</sup> Feuilles vertes. NdT.

<sup>13</sup> 1843-1924. Poète à ses débuts, puis polémiste, historien et critique littéraire, appartenant à la "Génération de 70", il symbolise un radicalisme avant la lettre, positif et anticlérical. Il a dirigé le premier gouvernement provisoire de la République. NdT.

<sup>14</sup> Afonso de Albuquerque, héros des Grandes Découvertes, conquérant d'Ormuz et de Malacca, second gouverneur des Indes. NdT.

<sup>15</sup> Poète romantique du milieu du XIXe siècle. NdT.

<sup>16</sup> Poète romantique du milieu du XIXe siècle. NdT.

de simples brouillons inachevés. <2§ Bien qu'un critique sévère puisse peut-être y trouver des défaillances techniques, ses productions révèlent un talent poétique indiscutable, surtout si l'on tient compte de l'âge de l'auteur, entre 16 et 18 ans à peine. Voici par exemple, quelques strophes de 1853 :

#### LA VOIX D'ISRAËL<sup>17</sup>

Sion! armure blanche, maison de l'Eternel  
Où demeurent ton éclat, ton nom et ta valeur?  
Où demeurent tes temples, tes places, tes fontaines,  
Tes vallées, tes monts retentissants : Seigneur ?

Où demeure édifié sur ton sein blanc nacré  
Ton temple rutilant de Jaspe et de Tharsis ?  
Où s'est-il élevé, élevé, s'approchant des nuées  
L'éclat glorieux d'un peuple heureux ?

.....  
Sion ! Où demeure ton bras d'airain  
Lancé avec furie tout autour de la terre ?  
Réponds cité, réponds! Tu ne peux,  
Ta parole, de douleur s'est brisée.

.....  
Sion ! Ce peuple dans le monde dispersé,  
Sans Temple, sans vie, sans Patrie, sans toi ;  
Dans la terre, dans la mer, dans les bois, dans la tombe  
Il vient, écho terrible, hurler : j'ai fui !

.....  
Pour temples, ils ont des grottes, pour patrie un rocher  
Pour honneur et fierté, les Dix *Diberot*<sup>18</sup>  
Pour âme l'espérance, pour vie l'Antiquité  
Pour Dieu et pour croyance *Adonai Sebahot*

.....  
Sion! redresse les épaules, fourbis tes fers !  
Montre-nous tes fils Inon et Eliah !  
Dément ces gens qui hurlent au Mensonge !  
Écoute ces échos qui crient : Arrive !

.....  
Renaîs armure blanche, maison de l'Eternel !  
Ravive ton éclat, ton nom et ta valeur !  
Ressurgissent tes temples, tes places, tes fontaines,  
Tes vallées, tes monts retentissants : Seigneur !

#### A VOZ DE ISRAEL

*Sião! alva concha, morada do Eterno!  
Que é d'elles teu brilho, teu nome e valor?  
Que é d'elles teus templos, tuas praças, tuas fontes,  
Teus vales, teus montes echoando: Senhor?*

*Que é d'elle empinado em teu branco regaço  
Teu Templo brilhante de Jaspe e Tharsis?  
Que é d'elle alto alto, pegando-se às nuvens  
O brado glorioso dum povo feliz?*

.....  
*Sião! e que é d'elle teu braço de ferro  
Lançado com furia do mundo em redor?  
Responde cidade, responde! nao podes,*

*A falla que tinhas tolheu-te uma dor.  
.....  
Sião! e esse povo no mundo disperso  
Sem Templo, sem vida, sem Patria, sem ti;  
Na terra, nos mares, nos bosques, no tumulo  
Vem echo tremendo gritar-lhe: fugi!*

.....  
*Por templos tem grutas, por patria uma pedra,  
Por honras e brios os Dez Diberot  
Por alma uma esp'rança, por vida o passado,  
Por Deus e por crença Adonai Sebahot.*

*Sião! ergue os hombros! arroja teus ferros!  
Amostra os teus filhos Inon e Eliah!  
Desmente essas que bradam: Mentira!  
Abraça esses echos que gritam: Vira!*

.....  
*Ressurge, alva concha! morada do Eterno,  
Revive teu brilho, tua gloria e valor!  
Ressurge teu templo, tua praças, tuas fontes,  
Teus vales, teus montes echoando: Senhor!*

Comme exemple d'un autre genre, en langue populaire, je transcris les quatrains suivants d'un brouillon au crayon :

#### DIALOGUE

Je t'offre un palais, bergère,  
Pour un seul de tes baisers  
Non Monsieur, je n'achète guère  
De palais avec mes baisers.

Mais je t'aime, bergère,  
Et un baiser ne voit personne.  
Non! Non! Monsieur, je n'en veux guère  
Parce que ne le veut ma mère.

#### DIALOGO

*Dou-te um palacio, serrana,  
Por um so beijo dos teus  
Nao quero, senhor, nao troco  
Palacios por beijos meus.*

*Mas amo-te, serrana,  
E um beijo não vé ninguém.  
Nao quero, senhor, não quero  
Porque o não quer minha mãe.*

La période qui s'étend de 1851 à 1853 est la plus féconde de mon père<sup>19</sup>. L'année 1854 est beaucoup moins riche. Pendant les suivantes, il s'est contenté de recopier l'une ou l'autre de ses compositions antérieures dans quelques albums à la demande d'amis. Je pense que ce billet de Read Cabral doit dater de 1854 : "Peux-tu me prêter ton

<sup>17</sup> recopié à partir d'un album ayant appartenu à mon oncle Jacob.

<sup>18</sup> Les dix commandements.

<sup>19</sup> En 1859, F.M. Supico écrit: On peut dire que *A voz de Israel* a été sa dernière composition. (Préface de *Fôlhas Verdes*, de Teofilo Braga).

cahier de rimes qui, je suppose, ne te manquera pas sandales à la porte du temple des muses ?..." L'activité littéraire de mon père se limita ensuite essentiellement à l'édition de la *Revista Açoreana* et de l'*Aurora dos Açores*. Une lettre<sup>20</sup> de Henrique de Andrade, adressée à José Bensaude et Francisco Maria Supico définit le rôle collectif des deux garçons qui constituaient la "digne rédaction de la *Revista Açoreana*". Dans un billet, José Maria Severim écrit : "Regarde si tu trouves un espace dans la *Revista*, que tu édites si habilement, pour inclure cette annonce." Le catalogue des journaux micaelenses<sup>21</sup> du Dr. Ernesto do Canto indique que la *Revista Açoreana*, hebdomadaire littéraire, aurait été publiée à Ponta Delgada de 1853 à 56. En fait, la *Revista Açoreana* semble avoir existé jusqu'en 1858, date à laquelle mon père cessa toute activité littéraire<sup>22</sup>. Il a sans doute dû avoir aussi des fonctions éditoriales à l'*Aurora dos Açores* comme l'indique ce mot de J.M. Severim à mon père : "Va voir à l'imprimerie les épreuves des deux autres planches de l'*Aurora*." D'après le Dr. Ernesto do Canto, José Bensaude aurait été éditeur de ce journal après 1860, ce qui semble improbable car, en 1858, il était déjà administrateur de la maison de Caetano de Andrade et, en 1861, secrétaire de la société d'administration du port artificiel de Ponta Delgada; chacune de ces occupations suffisait à capter toute son attention. En conséquence, il a aussi dû abandonner le journalisme en 1858. En 1859, Teófilo Braga écrit : "Il est regrettable qu'il (José Bensaude) ait trahi l'évangile de ses aspirations en abandonnant si tôt la poésie..."<sup>23</sup>

Cette attitude est confirmée par une lettre de mon père écrite le 3 Novembre 1860 à Antero de Quental<sup>24</sup> Antero et Alberto Teles de Utra Machado essayaient de publier un recueil de vers des poètes açoriens, dont ils destinaient les bénéfices à l'édification d'un monument à Camões (projet qui ne s'est pas réalisé). Antero lui demandant de proposer des souscriptions, mon père lui répondit :

"Ami Antero,

*"Je te remercie, ainsi que ton ami Utra Machado, de vous souvenir de me compter parmi les gens susceptibles de mendier 625 petits reis pour un monument à Camões, et j'apprécie réellement le soin avec lequel vous entreprenez la publication des œuvres açoriennes, affrontant hardiment le désintérêt que l'on manifeste aujourd'hui au Portugal pour tout ce qui n'est pas argent ou objet de valeur.... Ici, j'ai déjà trouvé dix souscriptions ; j'ai remis à Rodrigo Alves Guerra les 6:250 petits reis qui leur correspondent et je te renvoie ici, avec les souscriptions, le prospectus que j'ai reçu. La majorité des membres du Cercle poétique micaelense (Que Dieu ait son âme !) ont compris la circulaire comme une invitation à collaborer, et ont décidé de vous*

<sup>20</sup> non datée

<sup>21</sup> Biblioteca Açoreana, vol.2, p316.

<sup>22</sup> J'ai trouvé dans les papiers de mon père un autre billet de JM Severim lui demandant de l'espace pour un article à propos de la mort de la reine Dona Estefenia qui se produisit en Juillet 1858.

<sup>23</sup> dans *Folhas Verdes* page 250.

<sup>24</sup> qui était alors étudiant à Coimbra (AB) et âgé de 18 ans (NdT).

maintenant, puisque tu as secoué la poussière de tes envoyer après remaniements, quelques uns de nos vers, pour qu'ils soient passés au crible par ceux qui mettent la main à la pâte. Pour ne pas faire de manières, je me suis soumis à la volonté du plus grand nombre ; mais tu devines avec quel entrain j'irais retoucher mes jérémiades affadies de garçon lorsque, enfoui dans la comptabilité, j'ai à peine le temps de subir des fermiers prosaïques, et quand tous mes sens sont si éloignés de tout ce qui est poésie. *C'est pourquoi je n'ai pu trouver que trois choses que je t'envoie...*"

Il était en effet, très éloigné de la poésie. Les fermiers auxquels il faisait allusion étaient ceux de la maison de Caetano de Andrade Albuquerque, dont la gérance était à sa charge. À partir du moment où les vicissitudes de la vie l'avaient obligé à renoncer à la littérature, il ne composait que très rarement des vers et presque en secret. Lorsqu'il en avait accumulé quelques uns, il les montrait à un ou deux amis d'enfance ou les gardait mystérieusement.

Pendant les longues années où il vécut seul à São Miguel parce que ma mère nous avait accompagnés en Allemagne, c'était son vieil ami João Luiz de Morais Pereira, homme intelligent et gai, qui le fréquentait le plus et l'accompagnait dans son isolement, allant jusqu'à habiter avec lui plusieurs semaines, au Pico do Salomão, où ils lisaient et discutaient histoire, philosophie des religions et d'autres sujets qui les intéressaient. De temps en temps mon père l'invitait à déjeuner dans notre maison de Santa Catarina et lui envoyait parfois l'invitation en vers. Ces jours-là, Morais Pereira venait plus tôt, avant que mon père arrive, il dirigeait la préparation du dîner ou élaborait quelque hors d'œuvre particulier, car c'était un excellent cuisinier. Ces invitations rimées, de pur jeu, sont tantôt de style bocagien<sup>25</sup> et pour cela impossibles à reproduire intégralement. J'ai eu connaissance de ces vers et d'autres du même genre par João de Morais Pereira, ami d'enfance décédé, et fils de l'ami de mon père, à qui ils étaient destinés.

Voici l'un d'eux daté du 3 Mars 1889 pour le 54e anniversaire de mon père :

#### INVITATION A DINER

Pour Mr. João Luiz de Morais Pereira

Branche barbue, édile d'Ithaque  
Philosophe grec momifié  
A dîner, tu es invité  
Par le serf de Moïse, sultan d'Ambaque.

C'est un jour à s'éclater, amène casaque,  
Culotte de procession, menton lavé,  
Deux doigts de latin, du plus salace,  
Gants de trois boutons et de pataque<sup>26</sup>.

<sup>25</sup> Du style de Manuel Maria Barbosa du BOCAGE poète portugais (1755-1805) parfois libertin et obscène. NdT.

<sup>26</sup> Type de pièce monnaie. NdT.

Tu disserteras d'un ton de litanie  
Sur les subtilités de Paiva et Pona  
L'avenir du clergé et ... de la carpe.

Tu auras du pudding de ... enfariné,  
Petite piquette de vigne pisseuse  
Et un ... de poule cristallisé.

*CONVITE PARA JANTAR*  
*Ao Exmo. Snr João Luiz de Morais Pereira*

*Barbudo ramalhão, edil d'Itaca*  
*Philosopho da Grecia embalsamado*  
*P'ra jantar amanhã estas convidado*  
*P'lo servo de Moisés, Sultão d'Ambaca.*

*E dia d'estoirar, traze casaca,*  
*Calças de procissão, queixo lavado,*  
*Dois dedos de latim, do mais safado,*  
*Luvras de três botões e de pataca.*

*Discursaras em tom de ladainha,*  
*Sobre os pontos subtis de Paiva e Pona,*  
*E o futuro do clero e... da tainha.*

*Teras pudim de .... com farinha,*  
*Vinhinho carrascão de uva mijona,*  
*E um ... crystalizado de gallinha.*

En 1891, à 56 ans, il envoyait au même ami une longue lettre en vers, écrite de Londres, de l'Hôtel Charing Cross, dont la première strophe se déclame ainsi:

En un petit théâtre londonien,  
Attendant mon tour d'entrer  
Derrière une anglaise, je suis resté  
Toute effrayée de parler.  
Silencieuse comme un enfant,  
L'œil vif et clignotant,  
Bouclettes pendantes,  
La bouche déjà sans dents,  
Mais les seins tout frétilants.

*Num theatrinho de Londres,*  
*Esperando a vez d'entrar*  
*Fiquei atraz d'uma inglesa*  
*Sempre inquieta por fallar.*  
*Tesinha como um pequenino,*  
*Olho vivo e a bolir,*  
*Caracolinhas pendentes,*  
*Uma boca ja sem dentes,*  
*Mas os beiços sempre a rir.*

Après son décès, nous avons retrouvé des quatrains burlesques écrits en français sur une feuille de papier à lettre. Il les avait composés chez ma sœur (Esther) qui habitait avenue Malakoff à Paris, près du Bois de Boulogne, où mon père était allé passer quelques semaines avec ses petits-enfants. Je ne reproduis que les quatrains relatifs à son petit-fils José. Ce José était le plus jeune fils ma sœur. C'était un petit garçon très placide et rêveur. Ces vers datent de 1897, mon père avait 62 ans:

## JOSE OU LE CHAT PHILOSOPHE<sup>27</sup>

Un paquet rond et vivant  
Ayant bouche, oreilles et nez,  
Plutôt gentil que méchant  
Qu'est-ce que c'est ? C'est José.

On le croit un petit homme.  
Pas du tout. Ce n'est qu'un chat:  
Il n'en a pas les moustaches,  
Mais plus tard il les aura.

.....

José Chat, lui est bizarre,  
Puisqu'il souffle, pleure et rit  
Mais pour sûr c'est un vrai chat,  
Il effraie les souris.

Il va au Bois, mains en poches,  
Tout pimpant se promener,  
Oiseaux grenouilles chantent  
(Mais de loin) pour lui crier:

Bonjour ! Oh chat philosophe  
De l'Avenue Malakoff.

Mon père cachait ses vers. Dans la famille, personne ne les connaissait. Versifier était comme un vice secret, qu'il considérait peut-être comme une preuve de faiblesse en contradiction avec l'engagement qu'il avait pris. Depuis qu'il avait des enfants, il avait adopté un nouvel idéal : leur assurer la meilleure éducation possible. Pour réussir, il lui fallait réprimer son engouement pour les Lettres qui n'auraient pu lui fournir des moyens à la hauteur de cette ambition, et en même temps, vaincre le dégoût des affaires qu'il évoquait dans une lettre adressée à son frère Joaquim en 1853. §4>Mon oncle Joaquim, à qui mon père écrivait qu'il *détestait les affaires*, lui répondit dans une lettre de 1852 que certains journaux du Pará, republiaient ses vers et que mon père devrait poursuivre des études universitaires. C'était là son désir suprême, que la situation financière des grands-parents ne lui avait pas permis d'accomplir.<4§

En compagnie de quelques rares amis d'enfance, lorsqu'il était particulièrement de bonne humeur, ou sous l'influence de la tendresse qu'il éprouvait à l'égard de ses jeunes petits-enfants, il retrouvait l'état d'esprit de sa jeunesse insouciant et gaie. L'envie d'écrire des vers lui revenait. Presque Involontairement, la ferme résolution de sa raison cédait le pas à la vocation de sa jeunesse.

Au dessert d'un dîner d'adieu pour Bulhão Pato<sup>28</sup>, qui venait de visiter São Miguel (en 1867), pressé par des amis, mon père écrivit quelques quatrains. Il formulait dans l'un d'eux, son idéal de vie:

Je suis tel la plante qui de ses feuilles

<sup>27</sup> Ce poème a été écrit en français. NdT.

<sup>28</sup> Dandy immortalisé par les palourdes "a Bulhão Pato" avec du coriandre, de l'ail, du vin blanc et un peu d'huile d'olives. NdT.

Par un Sud violent fut dépouillée,  
Et place dans ses fruits chéris  
Le reste de sa vie.

*Sou qual planta, que de folhas  
O rijo sul descompôs,  
Que so nos frutos que ameiga  
O resto da vida pôs.*

En fait, ce fut le Nord qui devait le guider jusqu'à la fin de ses jours. Bien des années plus tard, le rencontrant à Lisbonne, Teófilo Braga<sup>29</sup> lui redit son regret qu'il ait abandonné les affaires spirituelles pour s'occuper de la vie terre-à-terre du commerce et de l'industrie. Teófilo Braga m'a raconté que mon père lui avait répliqué : "*Je m'occupe à faire des hommes à ma place.*"

§3>Poète, mon père avait acquis une certaine notoriété dans la société micaelense, celle-ci n'a pas encore entièrement disparu aujourd'hui comme l'indique l'obligeante proposition de l'actuelle Municipalité de Ponta Delgada pour que la rue de Santa Catarina de Baixo soit rebaptisée rue José Bensaúde<sup>30</sup>. Dans cette proposition, il est fait allusion de façon élogieuse à son activité littéraire.<3§

Comme il a eu une longue vie, l'attention avec laquelle il a orienté l'éducation de ses enfants, s'est reportée sur celle de ses petits-enfants, et plus particulièrement sur ceux de ma sœur et les miens.

Déjà âgé, il voyageait pour leur rendre visite dans les diverses écoles qu'ils fréquentaient, pour évaluer leur progression, les orienter et les conseiller. Ils sont tous allés à São Miguel plusieurs fois, restant parfois des mois voire des années en sa maison.

Mon père était souvent consulté par divers micaelenses sur l'éducation des garçons et des filles, parce qu'au fil des ans, il était devenu un connaisseur avisé des meilleurs établissements scolaires d'Europe Centrale. Il a ainsi orienté des garçons étrangers à la famille, allant voir des écoles pour mieux les conseiller. C'est ainsi qu'il s'est occupé entre autres, de José Cordeiro<sup>31</sup>, qui partageait un logement avec mon frère Raúl tandis qu'ils poursuivaient tous les deux leurs études à Paris. Il a agi de même avec le fils du comte de Jacome Correia, actuel marquis de Jacome, et neveu de José Jacome Corrêa, dont mon père fut l'ami dévoué et associé dans l'introduction de la culture et de la fabrication du tabac à São Miguel.

Tout ce que sa vie laborieuse représente comme effort d'intelligence et de ténacité avait pour motivation l'éducation et le bien-être de ses enfants. S'il a fait de nous des hommes de quelque mérite, il s'était préparé

pour lui de longs jours de tristesse. Comme le milieu insulaire ne nous offrait pas des situations dans lesquelles nous pouvions nous réaliser, nous nous sommes établis hors de l'île, moi comme professeur, Joaquim comme ingénieur et historien, tous deux à Lisbonne, et Raúl comme médecin à Paris, où ma sœur s'était fixée après son mariage. Notre pauvre père, vieux et fatigué, n'a même pas eu la maigre récompense d'avoir au moins l'un de ses enfants auprès de lui à la fin de sa vie. Ceux-ci ne pouvaient qu'occasionnellement lui rendre de courtes visites à São Miguel. Quant à lui, il allait les voir de temps en temps à Lisbonne ou à Paris. José, le fils de ma sœur, vécut quelque temps avec ses grands parents à São Miguel, mais en Janvier 1914, ils eurent la suprême douleur de le voir mourir dans notre maison à l'âge de 22 ans<sup>32</sup> après avoir été plusieurs fois opéré du foie et enduré sa maladie avec un courage extraordinaire.

Ces explications nous permettent de comprendre les raisons pour lesquelles José Bensaúde, après avoir démontré un indiscutable talent littéraire dans sa jeunesse, ne suivit pas son inclination et s'est consacré à l'industrie, à l'agriculture et au commerce. Par ses efforts dans ce domaine, il contribua au développement et au bien-être de ses contemporains. On peut dire qu'il a employé sa longue vie au service des autres, non seulement de ses enfants et petits-enfants, mais aussi du pays où il est né.

<sup>29</sup> il me semble qu'il ne s'étaient pas revu depuis que celui-ci avait quitté São Miguel pour l'Université de Coimbra.

<sup>30</sup> En effet, le 15 Septembre 1934, on a donné son nom à cette rue où ma famille habite depuis près de 70 ans et dans laquelle se trouve la *Fabrica de Tabaco Micaelense*.

<sup>31</sup> L'ingénieur José Cordeiro est mort très jeune après avoir introduit l'éclairage électrique à São Miguel.

<sup>32</sup> Corrigé d'après la mère de José, Esther Oulman. NdT.

## V

## MA MERE ET SA FAMILLE

Mon arrière grand-père, Abrahão Bensliman était originaire de Mazagan<sup>1</sup>, au Maroc. Il a été le premier à s'établir à Lagos, en Algarve, au début du XIXe siècle. À Lagos, Abrahão Bensliman réussit à amasser une petite fortune au fil des ans, sans jamais quitter l'habit caractéristique des juifs marocains. Il avait commencé par s'associer à des pêcheurs de thon à qui il fournissait des canots, sa rétribution consistant en la part de pêche qui revenait traditionnellement au bateau. Comme le nombre de ceux-ci augmentait, les revenus de l'arrière grand père progressaient en proportion, à tel point qu'il finit par être propriétaire de vergers et de marais salants : ces derniers fournissant du sel pour les conserveries de poisson. Les vergers produisaient des fruits (figues, fruits secs), autres denrées importantes de l'économie de l'Algarve. L'arrière grand-père exportait ces produits, sans doute avec ses propres navires, hors du pays ou vers d'autres ports du Portugal. En effet, il y a peu de temps que cette province communique facilement par voie ferrée avec le reste du territoire portugais. Un vieux livre de comptes<sup>2</sup> de l'épicerie Jeronimo Martins<sup>3</sup> mentionne Abrahão Bensliman à propos de la livraison d'un envoi de fruits secs d'Algarve.

Vers 1833, mon arrière grand-père possédait outre les bateaux de pêche, trois bateaux de moyen tonnage : une goélette, un yacht et un caïque. À cette époque, les forces libérales<sup>4</sup> du comte de Vila Flor<sup>5</sup> débarquèrent en Algarve<sup>6</sup> avec l'amiral Napier pour attaquer les "miguelistas" du Sud du Portugal. La goélette fut alors réquisitionnée dans l'escadre de l'amiral Napier et armée pour la course avec la promesse d'être restituée après la campagne, à son propriétaire dûment indemnisé. Cependant, le gouvernement libéral ne rendit jamais le navire,

ni n'indemnisait son propriétaire ! Ce contretemps ne semble pas avoir affecté le patrimoine de mon arrière grand-père qui n'a jamais cessé d'être considéré comme un homme riche. Il était très populaire à Lagos, surtout auprès du peuple, car, il était généreux et aidait les pauvres qui l'appelaient familièrement *Tio*<sup>7</sup> *Abrahão*. À la fin de sa vie, il perdit la vue et il était aveugle lorsque ma mère, sa troisième petite fille, l'a connue. Une des personnes qu'il avait protégées est morte à Lisbonne en 1901, chez ma grand-mère maternelle. C'était une femme recueillie avec ses deux sœurs, filles d'une veuve qui lui avait servi de lavandière. Cette dernière était morte laissant trois orphelines mineures sans protection. Deux d'entre elles se sont mariées à Lisbonne; l'autre a suivi la famille à Lisbonne, puis à São Miguel, après le décès de mon arrière grand-père.

Pendant les luttes libérales, Abrahão Bensliman a aidé indistinctement "miguelistas" et constitutionnels poursuivis pour leurs convictions politiques. Cette tradition s'est perpétuée dans la famille après sa mort. Je me souviens avoir entendu qu'un certain prêtre catholique, pourchassé en Algarve (je pense en 1846), s'était réfugié pendant quelque temps dans la maison de ma grand-mère à Lisbonne. Un autre protégé, João Baptista da Silva Lopes (mort il y a quelques années), étant emprisonné pour des motifs politiques, recevait tous les jours des repas envoyés par la famille de ma mère. Cet homme est l'auteur d'une chorographie<sup>8</sup> de l'Algarve souvent citée et il est devenu un haut fonctionnaire des Postes. Mon bisaïeul protégeait aussi ses coreligionnaires pauvres habitant à Lagos. Il a fait construire, près de sa maison, la première synagogue<sup>9</sup> de cette ville.

Très tôt, mon arrière grand-père a perdu sa femme dont il avait eu un fils unique. Arão Bensliman, né au Maroc, s'est marié à Gibraltar, en Janvier 1829, avec Sarah Hassan originaire de cette ville. Celle-ci, beaucoup plus jeune que lui, avait 14 ou 15 ans alors que son mari en avait 37. La fiancée était si enfantine qu'elle avait emmené dans son trousseau les poupées avec lesquelles elle jouait. Ma mère fut le troisième enfant de ce mariage. Le mariage de mes grands-parents fut ce que l'on appelait un

<sup>1</sup> Mazagan (El-Jadida) était le mouillage le plus sûr de la côte atlantique. Ce comptoir est resté sous domination portugaise depuis le XVe siècle jusqu'en 1769. Il a alors été conquis et détruit par le sultan Sidi Mohammed ben Abdallah. Il fut ensuite déserté jusque vers 1820. NdT.

<sup>2</sup> Cette note manuscrite a été découverte par mon cousin Arão Bensliman sur un livre exposé dans le stand de cette maison, dans le quartier de *Lisbonne ancienne*, admirablement reconstruit par l'archéologue Matos Sequeira, à l'occasion des fêtes de la ville en 1935.

<sup>3</sup> Cette épicerie existait à Lisbonne déjà au XVIIIe siècle et encore au début du XXIe siècle. NdT.

<sup>4</sup> Armées par Dom Pedro contre Dom Miguel voir le chapitre ii. NdT.

<sup>5</sup> En 1830, le comte de Vila Flor avait pris possession des Açores où il avait constitué une armée. NdT.

<sup>6</sup> en juin 1833. NdT.

<sup>7</sup> oncle. NdT.

<sup>8</sup> cartographie "dérivée" avec la représentation des traits topographiques généraux d'une région. NdT.

<sup>9</sup> celle-ci n'existe plus aujourd'hui.

mariage de convenance : l'âge des époux était très différent et leurs caractères ne se sont jamais parfaitement harmonisés.

Samuel Hassan, le père de ma grand-mère Sara, s'était marié à Lisbonne en premières noces avec Orduenha Marache<sup>10</sup>. Ils avaient eu deux filles : ma grand-mère Sara et sa sœur Simy. Comme mon bisaïeul Hassan avait perdu sa femme très jeune, il s'est remarié à Gibraltar avec Esther Wahnon, une personne de bonne allure, mais qui maltraitait ses belles filles. On attribue la mort précoce de Simy aux sévices de sa cruelle marâtre. Samuel Hassan aurait marié sa fille survivante pour la protéger de sa femme. Il n'existait pas d'attirance entre les futurs époux, mais l'avenir d'Arão Bensliman semblait assuré puisqu'il était le fils d'Abrahão Bensliman, un homme riche. Ma grand-mère disait qu'elle avait consenti à se marier parce qu'elle aimait bien son beau-père !

Après la mort de celui-ci en 1845, ma grand-mère insista auprès de son mari pour qu'ils quittent Lagos et aillent s'installer à Lisbonne. Comme elle avait passé son enfance à Gibraltar, un endroit offrant plus de ressources, elle préférait la vie d'une grande ville à celle d'une bourgade de pêcheurs, où elle n'avait ni parents, ni vie sociale appréciable. Mon grand père eut la faiblesse de céder aux instances de sa femme, et la famille vint habiter Lisbonne, au 2e étage d'une maison du côté est de la *Traversa da Palha*.

En quittant Lagos, avec sa femme et ses cinq enfants en bas âge, mon grand père chargea un parent de liquider son entreprise. Cette opération le ruina. Les mensualités versées d'Algarve et destinées à l'entretien de la famille commencèrent rapidement à faire défaut et mon grand père, un homme excessivement bon et opposé aux conflits, n'eut pas le courage d'arracher des mains du liquidateur ce qui restait de sa fortune. Au lieu de cela, il prit la décision courageuse d'émigrer au Brésil, pour essayer de refaire fortune en exploitant les alluvions aurifères qui attiraient beaucoup de monde à cette époque dans les Minas Gerais. Cependant ses espoirs ne se réalisèrent pas.

Entre temps, les mensualités de Lagos avaient complètement cessé et le grand père, de son côté n'envoyait rien du Brésil qui pouvait les remplacer. Dans cette situation angoissante, ma grand-mère dut se séparer des belles pièces d'argenterie héritées de son beau-père pour pouvoir vivre à Lisbonne avec ses enfants. Une famille amie, habitant à Lisbonne, lui offrit aimablement les sommes dont elle avait besoin en échange des pièces de son argenterie qui furent ainsi mises en gage jusqu'à la dernière. Il restait cependant convenu que ces pièces seraient restituées au retour du grand père du Brésil,

pourvu que les dépositaires fussent remboursés des sommes que ma grand-mère avait reçues. Mon grand père est rentré mais sans les fonds nécessaires. Elles sont toujours la propriété de la même famille (Seruya) qui estime beaucoup leur valeur et leur beauté. Elles sont de style anglais de la fin du XVIIIe siècle, sans doute acquises à Gibraltar. Ma grand-mère ne pardonna jamais à son mari de ne pas s'être enrichi dans les mines du Brésil. Elle racontait que, pour tout argent, il n'avait rapporté que des cafards dans ses bagages!

Vers 1850, la famille Mor-José<sup>11</sup>, de la communauté hébraïque de São-Miguel, invita mes grands parents à venir tenter fortune avec leurs enfants dans cette Ile. Ce qu'ils firent.

Si ma grand-mère, cause majeure de la ruine de la famille, n'a jamais compris la valeur de l'argent, elle n'était pas exigeante pour ce qui est des confort de la vie. Elle a toujours été un peu bohème. Le grand père était économe et travailleur. À São Miguel, il réussit à procurer aux siens une vie modeste mais décente, avec les revenus de ses petites affaires, non seulement de São Miguel mais aussi de Faial, où il séjournait pendant de longues périodes. C'était un homme très modeste et d'une honnêteté proverbiale. Il était charitable comme son père et, en dépit de ses difficultés, il n'a jamais délaissé les pauvres de la communauté hébraïque de cette Ile. Il est mort à São Miguel en 1888, presque centenaire<sup>12</sup> après avoir été en très bonne santé toute sa vie. À sa mort, il avait gardé intactes presque toutes ses dents. Sa femme lui survécut 25 ans, décédant à Lisbonne en 1913<sup>13</sup>. Ma grand-mère Sara a eu deux passions dans sa vie : l'une pour son fils et l'autre pour son petit-fils Arão, fils du premier, et qu'elle a élevé très tendrement après que la mère soit morte dans la fleur de l'âge, en le mettant au monde. Je l'ai toujours connu un livre à la main, lisant des romans et si vite qu'il était difficile de trouver des livres de ce genre qu'elle n'ait pas lus.

Ma mère, Raquel Bensliman, est née le 17 Octobre 1836. A Lisbonne, elle a fréquenté l'école d'une française, Madame Rosière, dont elle se souvenait avec gratitude, pour l'amitié que cette dame lui avait manifestée, allant jusqu'à l'enseigner gratuitement lorsque les finances de la famille ne permettaient plus de payer l'éducation des enfants. Dans cette école, elle avait appris le français et des rudiments d'instruction primaire. Très jeune, elle voulait apprendre la musique, mais ce n'est qu'après son mariage qu'elle put prendre quelques leçons de piano avec le père Jacinto da Ponte, bon musicien mais mauvais pianiste qui est mort

<sup>11</sup> Le principal José = le José objet de ce livre. NdT.

<sup>12</sup> S'étant marié à 37 ans en 1829, il devait avoir 96 ans. NdT.

<sup>13</sup> S'étant mariée à 14/15 ans, elle devait avoir 98/99 ans. NdT.

<sup>10</sup> peut-être une parente de ma bisaïeule paternelle, Reina Marache.

prieur de la Matriz de Ponta Delgada. Elle avait commencé trop tard pour pouvoir bien jouer, quoiqu'elle fût amateur de bonne musique. C'est à cette époque, que le père Jacinto s'est lié avec ma famille dont il est demeuré l'ami toute sa vie.

Ma mère a toujours été une lectrice assidue, et elle a acqui au fil du temps au contact de mon père et par ses lectures, surtout sur les sujets d'histoire, une instruction sans doute supérieure à celle de la plupart des femmes de son temps. Elle avait une véritable passion pour les fleurs et pour le jardinage. Même âgée, elle passait des heures d'affilée à jardiner et elle avait toujours des fleurs ou des plantes près d'elle à la maison. Par son amabilité et sa fraîcheur d'esprit, elle a conquis, jusqu'à la fin de sa vie, la sympathie des nombreuses personnes qu'elle rencontrait. Son tempérament contrastait avec celui, réservé de mon père. Seuls ceux qui le connaissaient de près découvraient que son air austère cachait un grand caractère et un cœur sensible, près à servir qui s'approchait de lui. C'était un ami sûr et de bon conseil. Ma mère fut un rayon de soleil dans son existence laborieuse.

En débarquant à São Miguel<sup>14</sup>, ma mère était une belle jeune fille de 14 ans, gaie et spirituelle, légèrement basanée et de formes très régulières ; les yeux et ses cheveux étaient brun foncé; lorsque nous, ses enfants, l'avons connue, sa taille était 1m52. La première rencontre de mon père avec ma mère dut avoir lieu lors de son arrivée à São Miguel. Je pense avoir entendu dire qu'il avait assisté au débarquement et avait tout de suite été attiré par cette belle jeune fille qui fut l'inspiratrice de tant de ses vers. Quelques mois plus tard, mon père adhéra au *Gremio Trovador*, entamant une courte carrière littéraire et une vie insouciant qu'il se reprocherait parfois plus tard. §v§<sup>15</sup>

Le temps passait entre l'étude, la création littéraire et la compagnie des amis. En 1855, lorsque mon père eut 20 ans, mes grands-parents cherchèrent à le marier à ma mère<sup>16</sup>; ils pensaient qu'une vie plus réglée serait bénéfique pour sa santé, ou bien que si par malheur, ils perdaient cet enfant, il leur resterait un petit-enfant pour, d'une certaine manière, compenser leur tristesse. D'autre part, la passion de mon père pour ma mère loin de s'éteindre, n'avait cessé de croître, ce qui contribuait aussi à son mal-être. Le comportement réservé de mon père ne rencontrait pas d'écho au début chez ma mère, exubérante de vie et d'allégresse. Elle l'aimait bien, le trouvait intéressant et bon, mais peut-être trop sérieux pour le désirer comme époux.

Son aspect maladif a peut-être contribué, inconsciemment, à la décision de ma mère, qui finit par se laisser convaincre par mon grand père paternel d'épouser son fils. On était en train de préparer le mariage, lorsqu'un incident remit en question sa réalisation. En ce temps-là, il était coutume de couper les cheveux des jeunes fiancées juives et de les remplacer par une perruque (cette vieille tradition est devenue désuète au Portugal par la suite). Lorsqu'on parla à ma mère de couper ses beaux cheveux, elle déclara très résolue que dans ces conditions, elle préférerait ne pas se marier. Le grand père intervint de nouveau pour contourner la difficulté en établissant un compromis : ma mère garderait sa chevelure, mais la cacherait sous une parure pendant la cérémonie du mariage et *ensuite ferait ce qu'elle voudrait*.

Ils se marièrent, le 30 Mai 1855<sup>17</sup>. Parmi les diverses lettres de félicitations, j'en ai rencontré une adressée à mon père par Guilherme Read Cabral, son compagnon du *Gremio Trovador*: "*Je t'adresse mes félicitations et transmet-les à ta belle fiancée, qui, je le sais déjà, était jolie.*" Ma tante Raquel, sœur de mon père qui avait abjuré la religion de ses pères et qui avait été rejetée par eux, lui écrit aussi, mais sur un ton moins joyeux: "*Avec toutes mes félicitations, mais aussi avec tristesse, car je me souviens plus que jamais de Maman.*"

Après avoir passé leur lune de miel à Sete-Cidades<sup>18</sup>, ils sont allés habiter pendant six ans chez mes grands-parents paternels. C'est là que sont nés les deux aînés, Alfredo et Joaquim; Esther et Raúl sont nés respectivement dans la maison d'Antonio Borges à Lombinha dos Cães, et dans notre maison de la Rua de Santa Catarina, aujourd'hui nommée Rua de José Bensaude. Toute leur vie, mes parents ont été très attachés l'un à l'autre ; l'amour de ma mère pour mon père, bien que moins précoce, n'a pas cessé d'être constant et vif, comme celui de mon père pour elle. À ce sentiment s'est ajoutée ensuite une foi aveugle dans les idées de mon père, lorsqu'elle comprit que derrière son aspect peu communicatif, se cachaient de solides vertus et qualités de caractère, d'intelligence et de cœur, qui firent de lui un mari affectueux et un chef de famille exemplaire.

Pour nous, ses enfants, ma mère fut la confidente la plus intime de nos joies et de nos peines, comme pouvait l'être une sœur plus âgée. Tandis que mon père luttait pour assurer une vie décente à sa famille. Un jour, une dame *nouveau riche*, qui faisait étalage d'élégance, demanda à ma mère, avec une pointe d'insolence, si elle avait des bijoux. Celle-ci répondit : "*Oui, j'en ai, et des plus beaux : ce sont mes enfants*".

<sup>14</sup> sans doute en 1851. NdT.

<sup>15</sup> Il avait ici un long paragraphe sur José B. qui a été remplacé au début du chapitre IV. NdT.

<sup>16</sup> Raquel, la sœur de José s'était mariée le 11 Février 1854, en abjurant le judaïsme. cf. chapitre III. NdT.

<sup>17</sup> Raquel avait 18 ans. NdT.

<sup>18</sup> superbe lac de cratère de São Miguel dont le nom évoque une légende de l'Atlantide. NdT.

## VI

## PRELUDE A LA VIE ACTIVE

Les premières années de mariage de mes parents s'écoulèrent dans une franche gaîté. L'humeur mélancolique de mon père s'était beaucoup atténuée. Il continuait à éditer les journaux que nous avons déjà mentionnés, à écrire des articles ou bien il lisait toute la journée ; il conservait, en somme, les habitudes de sa vie de célibataire sans se soucier de son avenir incertain. Cependant, ses amis essayaient de l'attirer vers le commerce et lui était préoccupé par la décadence économique de ses parents.

Par contre, l'existence de ma mère avait beaucoup changé. Dans la maison des grands-parents, elle travaillait beaucoup, surtout après ma naissance, un an après le mariage. Il n'y avait personne pour la remplacer de temps à autre auprès du nouveau-né. Pendant la journée, elle n'avait pas le temps de rendre visite à sa famille, qui habitait à l'autre bout de la Rua de Santa Luzia. Lorsqu'elle n'avait pas son fils dans les bras, elle aidait ma grand-mère aux travaux domestiques. Ces occupations étaient parfois au-dessus de ses forces, mais elle ne se plaignait pas, parce que la grand-mère travaillait à peu près autant qu'elle.

Pour se distraire, mes parents sortaient le soir en secret, un pied devant l'autre, après que les grands parents se fussent couchés, comme deux joyeux collégiens en rébellion contre une discipline trop lourde. Ils me laissaient endormi dans mon berceau, dans leur chambre, courant en vitesse passer quelques moments chez les autres grands parents. Un soir, je me suis à pleurer après qu'ils soient partis et, comme mes vagissements se prolongeaient, la grand-mère s'est levée du lit pour voir ce qu'avait le petit. En rentrant à la maison, mes parents l'ont trouvée me tenant dans les bras. Bien qu'elle fût très amie de ma mère, l'austère grand-mère n'était pas une personne à pardonner de telles peccadilles, et elle la gronda en disant qu'elle n'était qu'une mère de chats !

Cette anecdote montre combien ils étaient encore juvéniles tous les deux après la naissance de leur premier enfant. Mon père ne savait pas encore quelle profession choisir pour sustenter la famille, il n'y avait que les parents et les amis pour se préoccuper de ce grave problème. Il souhaitait certainement exercer une profession qui contraria le moins ses tendances intellectuelles et son aversion pour le commerce<sup>1</sup>.

Trois ans avant de se marier<sup>2</sup>, tandis qu'il versifiait avec enthousiasme, il avait refusé un emploi de caissier d'un magasin de tissus sur l'île de Terceira, qu'il venait de visiter. Un an avant le mariage<sup>3</sup>, Guilherme Read Cabral,

le plus ancien et le moins bohème de ses amis, connaissant sa situation économique précaire et son grand désir d'épouser ma mère, le recommanda à Elias Bensaude, frère de mon grand père, installé à Faial. Elias lui proposa par le même intermédiaire d'ouvrir un magasin à São Miguel et lui confia un lot de tissus à vendre au détail, métier que mon père avait déjà un peu pratiqué, dans l'affaire de son beau-frère Mimão<sup>4</sup>. Cette proposition fut acceptée sans doute sur les instances de la famille et des amis, mais il était encore loin de se résigner à sacrifier ses occupations de prédilection, à la profession de marchand de tissus au mètre. La boutique ouverte, il passait sa journée assis devant un pupitre, lisant ou écrivant, et il n'accueillait pas toujours les clients avec la sollicitude nécessaire. L'affaire ne prospérait pas. La boutique se maintint de 1855 à 1857, puis il réunit l'argent des ventes, les restes de tissus et s'en alla les remettre, avec la clé de la boutique, au représentant de mon oncle à São Miguel. Cet acte consterna les grands parents. À cette époque, Antonio Luiz Duarte, négociant originaire du continent, mais établi à Ponta Delgada, commentant cet incident avec ma tante Raquel<sup>5</sup>, déclara que le Josézinho<sup>6</sup> (ainsi l'appelaient ses parents et ses amis) bien que très intelligent, n'était bon à rien (pour gagner sa vie). Lorsque ma tante rapporta ce triste pronostic à mon père, celui-ci ne s'irrita pas, mais se consacra encore plus à l'étude. Cette fois, il apprenait la comptabilité, l'écriture commerciale et d'autres savoirs essentiels à la pratique commerciale, matières dans lesquelles il devint très compétent. Je l'ai plusieurs fois entendu dire que l'opinion défavorable d'Antonio Luiz Duarte fut "*le plus grand service qu'on ait pu lui rendre alors*", car elle avait aiguillonné son amour-propre et avait contribué à l'orienter dans la vie.

Le sens de la paternité le poussa aussi dans le même sens, en l'amenant à prendre au sérieux, les responsabilités qu'il avait assumé en se mariant sans penser au lendemain. C'est ainsi que s'acheva son existence insouciant de rêveur. Ce réveil aux dures réalités de la vie révéla chez lui des qualités inconnues jusque-là. Il avait été désordonné, habitué à vivre comme dans un rêve. Il se métamorphosa soudain en un homme méticuleux et méthodique ; il détestait les sujets commerciaux, il est devenu un gestionnaire et un comptable de talent.

Mon père est un exemple parfait et rare illustrant comment l'intelligence peut agir sur la volonté et réciproquement, chez des personnalités de sa trempe, sous l'effet du sentiment du devoir. Je l'ai entendu dire

<sup>1</sup> Au chapitre iv, il est mentionné qu'en 1852/53, il a refusé une proposition pour enseigner dans l'école de Pedro de Alcantara Leite. NdT.

<sup>2</sup> donc, en 1852. NdT.

<sup>3</sup> donc, en 1854. NdT.

<sup>4</sup> Mimão Bensaude époux d'Helena Bensaude, soeur de José. NdT.

<sup>5</sup> autre soeur de José, mariée à J.M. do Couto Severim. NdT.

<sup>6</sup> diminutif de José. NdT.

un jour que son mariage avait été l'acte le plus imprudent de sa vie. Pour un homme de moins de caractère, c'eût été imprudent assurément ; cependant, il me semble certain que sans cette imprudence, il ne serait jamais devenu ce qu'il fut.

Ses années de jeunesse consacrées à l'étude des choses de l'esprit, l'ont profondément marqué : il lui resta l'habitude d'apprendre tout ce qu'il voulait savoir. Il évita l'étroitesse d'esprit, cette espèce de paresse mentale qui affecte beaucoup d'hommes spécialisés dans le commerce et l'industrie. Ceux, dont l'aspiration se résume à accumuler des biens et qui, une fois à l'abri des nécessités matérielles, se retrouvent dans la vie comme dans un désert aride, parce qu'ils ont sacrifié, à cet objectif unique, les aspects plus nobles de la vie que la richesse en soi ne révèle pas. Alors, pour fuir l'ennui de leur existence sans but, ils vont parfois jusqu'à sombrer sur le tard dans un libertinage grossier.

Il pensait que l'argent, certes important et indispensable, ne sert qu'à acheter ce qui se vend. Mais le bonheur, qui n'est pas une marchandise, peut être atteint en promouvant de préférence le bien-être des autres. C'est seulement lorsque l'argent sert ce but, qu'il peut apporter le bonheur qui le possède.

Il était économe pour lui-même, afin de pouvoir dépenser pour les autres. Il aurait amassé une fortune considérable s'il n'avait pas dépensé tout ou presque tout le produit de son travail pour l'éducation de ses enfants. Il a aussi cherché à promouvoir le bien-être de ses collaborateurs

quelle que fût leur condition. Les centaines de jeunes filles du peuple au service de l'industrie du tabac, introduite par lui à São Miguel, étaient l'objet de sa sollicitude.

Sa manière de concevoir la vie influençait sa manière de conduire les affaires : dans les contrats commerciaux, il cherchait à ce que les deux parties fussent bénéficiaires, "car, disait-il, sinon les contrats ne seraient que des escroqueries maquillées".

Mon père fut un administrateur et un industriel, comme il aurait pu être un moraliste, un historien, un pédagogue, un homme de loi, un écrivain ou un ingénieur. Il a exercé son esprit dans beaucoup de directions et comme il n'était pas passé par les écoles, ses idées avaient généralement une expression originale. Elles n'étaient pas le reflet des doctrines de quelques maîtres consacrés, mais le résultat de son étude et de sa propre réflexion. Sa grande activité absorbait toutes les heures utiles du jour ; son repos consistait à changer de sujet. L'étude était le dessert de sa vie, elle n'occupait que la deuxième place dans ses préoccupations. Parmi ses papiers, on a retrouvé, preuve de son activité intellectuelle, de nombreux cahiers de notes manuscrites d'une écriture claire et lisible, quoique pressée, sur des sujets très divers, étrangers à sa vie professionnelle.

Voici évoquée à grands traits, l'évolution de la riche personnalité de mon père, d'un jeune garçon rêveur, en un homme d'action et de réflexion.

## VII

## DEBUT DE LA VIE ACTIVE

C'est à 23 ans, en 1858, que mon père a occupé son premier emploi rétribué dans la gestion des affaires de Caetano de Andrade Albuquerque Bettencourt<sup>1</sup>. Caetano de Andrade était le fils de Dona Maria das Mercês, qui avait épousé António Borges da Câmara Medeiros en secondes noces. Filipe de Andrade, frère de Dona Maria, était provisoirement le chef du bureau. Le précédent administrateur, Dâmaso Pereira da Câmara, était mort en laissant la comptabilité dans un état chaotique. Il n'était pas possible d'établir le montant exact des recettes. Les héritiers de Dâmaso, en mauvaise situation financière, prétendaient qu'António Borges devait au défunt des sommes considérables que ce dernier lui aurait avancées. António Borges désordonné, comme l'ancien administrateur, ne possédait pas les éléments nécessaires pour contester ces allégations. Les héritiers de Dâmaso réclamant par voie judiciaire la liquidation de la dette supposée, il avait été condamné, en première instance, à leur payer l'importante somme qu'ils exigeaient.

Telle était l'état embarrassant des affaires de Caetano de Andrade lorsque mon père entra dans son administration comme assistant de Filipe de Andrade<sup>2</sup>. À la fin du premier mois, le nouvel employé reçut une rétribution mensuelle d'une demi livre (sterling) c'est-à-dire 2\$800 reis faibles (des Açores). Mon père racontait qu'il avait dû contenir sa révolte, en recevant un salaire aussi modique, mais il reconnut tout de suite qu'il n'avait rien fait qui méritât une rémunération plus élevée. Il accepta donc ce qu'on lui donnait, espérant à l'avenir avoir l'occasion de rendre des services justifiant une augmentation. Peu après, mon père fut chargé de mettre de l'ordre dans les papiers et les notes de Dâmaso. Il découvrit que, par négligence, l'ancien administrateur n'avait pas noté régulièrement les revenus reçus de plusieurs exploitants agricoles. Une enquête menée auprès des fermiers de Caetano de Andrade permit de rassembler les divers reçus, signés par Dâmaso lui-même, de sommes ne figurant pas sur les livres de comptes. Avec ces documents, António Borges put sortir victorieux des deuxième et troisième instances du procès que lui avait fait les héritiers de l'ancien administrateur. Il s'avérait que rien ne leur était dû, au contraire, ils étaient débiteurs de quelques contos de reis<sup>3</sup>, qu'António Borges laissa tomber à la demande de mon père. Je suppose qu'à la suite de ce succès, Filipe de Andrade abandonna les fonctions qu'il occupait provisoirement. António Borges était très satisfait, car il

était soulagé de la responsabilité d'une dette qui, en fin de compte, lui incombait personnellement. À partir de ce moment, les relations d'António Borges avec son nouveau gestionnaire devinrent cordiales et il lui témoigna une si grande confiance qu'en 1861, partant habiter à Coimbra avec sa famille, il lui confia son testament. En 1863, il lui écrivait à propos d'une phrase que j'ignore : "*Si en quelque chose, je vous ai offensé, acceptez comme entière réparation, la protestation solennelle de mon innocence et la manière comme je vous ai traité en véritable ami, ce dont mon ami est très digne, comme je le proclame en tous lieux.*" Dans une lettre de Novembre 1864, il évoque encore le procès contre les héritiers de Dâmaso, en se référant à un démêlé judiciaire du Vicomte da Praia<sup>4</sup> : "*Occupez-vous soigneusement de cette affaire, écrit-il, comme vous vous êtes occupé de la question de Dâmaso.*"

En reconnaissance pour l'issue favorable de ce nouveau procès<sup>5</sup>, António Borges voulut faire cadeau, à son jeune gestionnaire, d'un four à chaux situé à Pranchinha, à Calheta. Cependant, mon père lui fit observer que le four était la propriété de Caetano de Andrade, et qu'il n'était pas raisonnable d'en disposer comme d'une chose à lui. Mais il accepta qu'on le lui loue par contrat verbal et pour une somme modique. La fabrication de chaux fut la première industrie exploitée pour son propre compte par mon père à partir de 1861. Aujourd'hui encore, nous, ses héritiers, nous sommes locataires de ce four. La chaux fournit à mon père ses premières économies. Ma mère disait qu'en clôturant les comptes de sa première année d'exploitation, il lui avait confié très satisfait que ses gains s'élevaient à quelque cent mille reis<sup>6</sup>.

Sa réputation d'habile gestionnaire se propagea rapidement dans le petit milieu insulaire, et il commença à être consulté par diverses personnes sur des questions de gestion. Le Vicomte da Praia, grand propriétaire, frère aîné d'António Borges, fut l'un des premiers à recourir à ses services pour organiser ou améliorer la comptabilité de son gros patrimoine. Lorsque la tâche fut terminée, le Vicomte voulut le rémunérer, mais mon père préféra ne pas accepter, il reçut donc en cadeau, une belle pendule de bureau, à carillon, du XVIIIe siècle, qui se trouve aujourd'hui dans ma maison à Lisbonne. Parmi les diverses lettres se référant à des travaux analogues effectués chez d'autres personnes, je cite celle du Dr. Ernesto do Canto, datée de Janvier 1861, où l'on trouve la phrase suivante : "Je vous remets une modique gratification pour le fastidieux travail d'écriture que vous avez eu la bonté de me faire". Il organisa aussi la

<sup>1</sup> Ce Caetano de Andrade Albuquerque devait être le fils du membre du conseil municipal de Ponta Delgada du même nom qui participa à la lutte contre Abrahão Bensaúde. voir les signataires des comptes-rendus de 1820 à 1821 mentionnés au chapitre 2. NdT.

<sup>2</sup> D'après une vague tradition, le Dr. Rodrigues de Azevedo aurait recommandé à António Borges, José Bensaúde, son ancien élève en mathématiques à l'Assembleia Recreativa. cf. chapitre 4. AB et NdT.

<sup>3</sup> Conto = 1.000\$000 reis. NdT.

<sup>4</sup> Frère aîné d'António Borges. Voir plus bas. NdT.

<sup>5</sup> La date de 1864 ne cadre pas avec le contexte puisque le four à chaux était exploité par J.B. dès 1861. NdT.

<sup>6</sup> 100\$0000 reis, à comparer avec les 2\$800 reis du premier salaire. NdT.

comptabilité de Jacinto Fernandes Gil, aujourd'hui Vicomte de Pôrto Formoso, propriétaire, à cette époque d'une importante maison de commerce à Ponta Delgada. Cette réputation de bon gestionnaire lui valut d'être invité à occuper le poste de secrétaire de la Junta Administrativa do Pôrto Artificial<sup>7</sup> de Ponta Delgada dont les travaux débutèrent en 1861. Il exerça cette charge tout en demeurant l'administrateur des biens d'António Borges.

Pour mieux comprendre les attributions de mon père dans l'administration présidée par António Borges, je dois présenter la personnalité de ce dernier. Il est encore connu à São Miguel car son nom est lié au jardin qu'il a créé à Ponta Delgada. António Borges Dias da Câmara Medeiros descendait en droite ligne de Gaspar Dias, Nouveau Chrétien, qui s'était distingué parmi les grands défricheurs de l'île de São Miguel, dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, et au début du XVII<sup>e</sup>. C'est lui qui institua le majorat<sup>8</sup> dont le dernier héritier fut Duarte Borges Dias da Câmara Medeiros (Vicomte da Praia), frère aîné d'António Borges.

Gaspar Dias, originaire du Continent, institua aussi le majorat de l'épouse de Duarte Borges, cousine de son mari. La famille de Gaspar Dias s'est ensuite unie à presque toutes les autres grandes familles de colons (certains d'entre eux également Nouveaux Chrétiens) qui constituèrent la classe possédante micaelense. Comme la fortune des nobles se transmettait toujours au fils aîné, António Borges n'aurait pas pu vivre de ses rentes et se consacrer avec passion à la création de jardins et autres plantations, s'il ne s'était marié avec Dona Mercês de Andrade, veuve du noble Caetano de Andrade, dont elle avait eu un fils. António Borges jouissait des revenus de son beau-fils jusqu'à sa majorité.

Lorsque j'ai connu António Borges, c'était un homme d'âge moyen, de belle prestance, la peau basanée, les yeux marron, la figure allongée, aux traits irréguliers, mais non déplaisants. Il portait la moustache et une petite barbiche pointue. Son abondante chevelure foncée était lissée vers la nuque avec quelques mèches blanches. À l'époque où j'ai eu l'occasion de le voir de près, j'avais entre 6 et 8 ans. Sa personnalité de "grand seigneur"<sup>9</sup> m'inspirait un mélange de respect, d'admiration et de curiosité : je m'étonnais de ce qu'une personne de sa distinction puisse passer la journée au soleil ou sous la pluie, à diriger des travaux de jardinage ; sa voix profonde de basse m'impressionnait aussi.

À en juger par le style et l'orthographe de ses lettres, il avait une culture assez sommaire, ce qui était souvent le cas dans les familles nobles de son temps. António Borges avait hérité de ses aïeux l'amour de la terre et des habitudes qui contrastaient avec son allure aristocratique et ses manières distinguées. Il avait une telle force musculaire qu'il pouvait déchirer dans ses doigts un paquet de cartes entier et, lorsqu'il était en colère, il

n'hésitait pas à se battre avec n'importe quel paysan qui osait l'affronter. Ce mélange de distinction, et d'une pointe de rusticité, était alors courant parmi les gens de sa classe sociale, non seulement à São Miguel mais aussi dans l'aristocratie du Portugal. Malgré sa relative inculture, il était un artiste né et, comme tout véritable artiste, soucieux des effets esthétiques. Il était, par goût, un architecte paysagiste, un *landscape-architect*, comme disent les anglais, passionné par les beautés du paysage, par les plantes et les fleurs. Il a beaucoup contribué à enrichir la flore de São Miguel, en important un grand nombre d'espèces exotiques plantées dans les bosquets et dans ses jardins de Ponta Delgada, dans les vallées de Sete-Cidades et de Furnas. Il n'était surpassé dans cette passion que par son célèbre contemporain, José do Canto<sup>10</sup>. Il avait une prédilection pour Sete-Cidades où il avait acquis peu à peu avec ses propres deniers, une vaste étendue de terrain sur laquelle il construisit sa maison, plantant des parcs et des jardins tout autour. Grâce à ses efforts, la beauté fascinante de cette vallée fut rehaussée, et elle devint l'endroit le plus enchanteur de notre île pittoresque. Par son emplacement, son architecture et son aménagement intérieur, la maison était dans son genre, la plus belle et la plus confortable de toute l'île. Elle était entourée d'admirables parcs plantés d'arbres vigoureux aux dégradés de verts et de routes bordées de jolis arbustes décoratifs. Le *Jardim pittoresco* était une véritable pépinière de plantes rares, avec des fougères arborescentes, peu connues en ce temps-là à São Miguel et qui se propagent aujourd'hui spontanément sur les bords des lacs. António Borges se faisait éloquent pour évoquer dans ses lettres, les beautés de Sete-Cidades, et le bonheur que ressent le véritable ami de la nature lorsqu'il y séjourne, ce qu'il avait coutume de faire pendant de longues périodes.

Qui n'a connu le Sete-Cidades d'il y a 60 ans, ne peut que difficilement évaluer la grandeur de l'œuvre d'António Borges dans cet immense cratère circulaire, ouvert en haut par de formidables explosions volcaniques, la dernière ayant eu lieu peu après la découverte de l'île<sup>11</sup>. Son hospitalité était proverbiale. Il recevait non seulement des amis dans sa belle maison mais aussi toutes les personnes de marque qui visitaient l'île. Dans son étude sur la géologie des Açores, publiée en 1860, G.Hartung célèbre l'hospitalité d'António Borges qui le reçut pendant son séjour à Sete-Cidades. Presque toute l'œuvre d'António Borges est aujourd'hui détruite ou très abîmée. À Sete-Cidades, ses anciens parcs et jardins ont été envahis par les eaux, ses bois coupés, laissant les pentes abruptes à la merci de l'érosion des pluies origine du comblement des lacs et de l'élévation progressive du niveau des eaux, entraînant des dévastations. Sa belle maison fut inondée, le parc de Furnas rasé par des éboulements de la falaise voisine et le jardin de Lombinha, que j'ai vu planter, n'évoque plus ce

<sup>7</sup> Comité Administratif du Port Artificiel .NdT.

<sup>8</sup> Majorat = bien inaliénable et indivisible attaché à la possession d'un titre de noblesse et transmis avec le titre au fils aîné. Dict. Robert. NdT.

<sup>9</sup> En français dans le texte. NdT.

<sup>10</sup> Voir les: *Cartas particulares do Sr. José do Canto ao Sr. José Jácome Corrêa*, etc ; 1935, éditées par le Marquis de Jácome Corrêa.

<sup>11</sup> Entre les premiers voyages de reconnaissance (avant 1439) et l'occupation de l'île (1444), il n'y eu pas de témoins. D'après Raquel S. de Brito citant G. Fructuoso. NdT.

qu'il fut au temps où les soins de l'artiste assuraient sa conservation.

L'occupation favorite d'António Borges, les plantations non productives, de simple luxe, lui était si nécessaire que lorsqu'il habitait à Coimbra, il s'occupe du jardin botanique de l'Université où encore aujourd'hui on peut voir l'Avenue des Tilleuls, son œuvre, l'un des principaux attraits de ce jardin. Dans un pavillon, un portrait à l'huile d'António Borges est conservé en mémoire de ses services. Pendant ces années, dès qu'il venait passer les vacances à Ponta Delgada, il continuait à s'occuper des jardins de Lombinha, de Sete-Cidades, et de Furnas, etc...

En 1861, la famille d'António Borges s'installa à Coimbra, où Caetano de Andrade poursuivait des études à l'Université. C'était alors mon père qui faisait exécuter les plans d'aménagement des jardins et des bois avec des essences importées du Portugal, de France, de Belgique, d'Angleterre, etc., presque toujours par l'intermédiaire de son agent à Lisbonne, un certain Bento António Alves. De telle sorte qu'avec la destruction de l'œuvre de l'artiste, la part qui revient à mon père, son mandataire, a aussi disparu.

Parmi les plantes importées, en 1863, dans des serres portables, il y avait quelques ananas de Cayenne, venant probablement des célèbres Kew Gardens, près de Londres. J'ai l'impression que ces plantes furent placées dans une serre chauffée artificiellement par des fourneaux qui existait dans le jardin de Lombinha. Elles produisirent de superbes fruits, grands, savoureux et d'un parfum très délicat. On connaissait déjà dans cette Ile des petits ananas que des amateurs faisaient pousser en plein air comme une curiosité, je pense que c'était des abacaxis<sup>12</sup> du Brésil. Je me souviens d'en avoir vu dans la propriété de mon grand père paternel aux Arrifes. Mon père envoya à António Borges, à Coimbra, quelques fruits de ces plantes nouvelles venues et expédia les autres à Londres, à un consignataire d'oranges de São Miguel. Par retour du courrier, il fut informé que ces fruits avaient atteint des prix très élevés sur le marché de Londres, où ils étaient inconnus, mis à part des botanistes de Kew, avec qui António Borges était en correspondance. J'ai, par la suite entendu dire qu'ils avaient été achetés pour la table de la reine Victoria à trois livres sterling chacun<sup>13</sup>. Avec l'accord d'António Borges, mon père se fit construire une petite serre, du côté de Rosto de Cão, pour produire des ananas destinés à l'exportation, en association avec le jardinier de Lombinha, un certain João Pereira Machado. Ce fut la première serre construite pour l'exploitation commerciale de ces fruits. Les autres cultivateurs, suivant son exemple, construisirent aussi des serres et envoyèrent des ananas vers l'Europe du Nord, transformant cette culture en source de richesse majeure pour l'économie de l'Ile<sup>14</sup>.

<sup>12</sup> Variété d'ananas. NdT.

<sup>13</sup> J'ai obtenu l'information sur le prix de vente auprès de M. Frazão Pacheco, le meilleur connaisseur de l'histoire de l'ananas à São Miguel.

<sup>14</sup> 927 fruits vendus en 1867, 10.893 en 1877, 1.000.000 en 1902, 1.712.000 en 1914. d'après Raquel Soeiro de Brito. NdT.

Je crois que ce fut dans une serre construite pour mon père que l'on découvrit par hasard, la méthode pour forcer ces plantes à fructifier toutes en même temps, en introduisant de la fumée lorsque les plantes atteignent la taille voulue. Cette technique permet de maîtriser la production des fruits en prévoyant avec précision la date de maturation.

En 1861, j'avais cinq ans lorsque la famille d'António Borges déménagea à Coimbra. Nous avons alors quitté la maison des grands-parents, pour emménager dans celle d'António Borges à Lombinha. C'était un édifice de construction ordinaire de la fin du XVIIIe ou du début du XIXe siècle, il existe toujours, bien que légèrement remanié. Au rez-de-chaussée, il y avait une petite pièce avec des fenêtres sur la rue où se trouvaient deux bureaux sur une estrade en bois. Mon père travaillait sur l'un et l'autre était destiné à un secrétaire. Au rez-de-chaussée aussi, du côté gauche de l'entrée principale, on trouvait la bibliothèque avec ses centaines de volumes, éclairée par une seule fenêtre. Teófilo Braga<sup>15</sup> déjà très studieux et livresque à cette époque, venait fréquemment demander l'autorisation de consulter des livres. Il s'attardait, à la lecture pendant de longues heures. Il cessa ses visites à Lombinha après avoir dévoré tous les volumes, du premier au dernier.

On accédait au premier étage par un escalier en pierre du côté droit de l'entrée principale qui était couverte. Les planchers du premier et du second étage étaient en pin de finition grossière et les murs étaient blanchis à la chaux. §1§ La simplicité de la maison contrastait avec le riche ameublement et le nombre excessif de peintures anciennes, luxueusement encadrées. C'était un curieux mélange de rusticité et de distinction. Le mobilier était constitué de pièces anciennes : de belles chaises aux dossiers en bois des îles de l'époque de Dom João V<sup>16</sup> avec des sièges en cuir ouvragé avec des ferrures dorées, des vieilles pendules, divers objets du Japon et de Chine, etc... Tout cet intérieur luxueux avait été acheté à Lisbonne par António Borges. D'après ce que j'ai entendu dire par mon père, le mobilier provenait d'enchères dans le palais de Bemposta et aurait appartenu auparavant à Dona Carlota Joaquina. Les tableaux avaient été achetés en Italie.

La famille de Borges était partie en laissant la maison en désordre. Mes parents commencèrent par rassembler les objets fragiles, porcelaines, ivoires chinois et *bibelots*<sup>17</sup> dans une pièce fermée, à l'abri des accidents. Je me souviens avoir découvert, en ouvrant le tiroir d'un *contador*<sup>18</sup> par curiosité enfantine, une poignée de pièces d'or provenant d'une collection numismatique et qui était restée à la portée des déménageurs. Ma mère disait qu'elle avait eu d'autres surprises semblables. Le deuxième étage était meublé plus simplement. La modestie de la maison de Lombinha rappelaient la vie

<sup>15</sup> T.B., déjà mentionné au chapitre IV, est devenu le premier président de la République portugaise. NdT.

<sup>16</sup> Première moitié du XVIIIe siècle. NdT.

<sup>17</sup> En français dans le texte. NdT.

<sup>18</sup> Meuble secrétaire surmonté de tiroirs, pouvant être transporté comme un coffre, de facture ibérique. NdT.

simple des ancêtres de Caetano de Andrade, petits propriétaires ruraux dont le luxe se limitait à peine plus que la possession de belles terres arables. Le mobilier et les objets d'art témoignaient du goût et de l'esthétique d'António Borges, né artiste, par hasard.

§1> Derrière de la maison, se trouvait une espèce de potager et verger à la fois, avec un bassin en pierre au centre. <1 § Attenantes à la maison du côté nord, il y avait une remise, une écurie établie et un manège spacieux pour dresser les chevaux dont António Borges était un grand amateur. Des équidés, on ne garda que la jument quelque temps, pour mon père qui allait parfois d'une chevauchée, inspecter les travaux à Sete-Cidades. On garda aussi une vache très appréciée d'António Borges, en raison de sa très grande production laitière. Elle s'appelait Rosa. Dans la remise, il y avait une berline<sup>19</sup> du XVIIIe siècle en état de marche avec une suspension à grosses courroies et dont les portes étaient ornées du blason de la famille.

Lors de notre installation à Lombinha, la domesticité fut réduite. A. Borges voulut conserver à son compte deux personnes : le maître charpentier Joaquim Bento qui, je pense, était très habile et un aveugle qui avait passé une bonne partie de sa vie à mendier et avait attiré l'attention d'A. Borges par son aisance à reproduire toutes les mélodies qu'il entendait sur un chalumeau<sup>20</sup> en roseau. A. Borges lui avait acheté une clarinette pour voir s'il apprendrait à en jouer aussi bien qu'avec les chalumeaux qu'il se confectionnait lui-même. L'aveugle n'y arriva pas, se contentant des sons nasillards de son instrument. Au bout d'un moment, il disparut de la maison et reprit sa vie de mendiant vagabond.

Le seul domestique que nous ayons conservé était un certain Francisco, qui se révéla plus tard un dangereux scélérat. Cet homme avait voulu se venger d'une jolie fille de Bretanha qui avait repoussé ses avances en le giflant, et il avait essayé de l'empoisonner. Mais elle ne fut pas la seule à avaler le poison, la cuisinière, un garçon qui me conduisait à l'école et moi-même, nous fûmes aussi empoisonnés. Un matin, Francisco avait commandé le poison qu'il disait destiné aux rats. Le pharmacien, José Teodoro, avait eu l'imprudence de lui donner une grosse quantité de farine d'arsenic que le misérable, qui s'occupait de la vache, jeta le lendemain matin dans notre lait. Tous se rétablirent après avoir été malades plus ou moins longtemps et soignés par le Dr. José Pereira Botelho. Cependant, lorsque la cuisinière mourut quelques années plus tard, on attribua nos décès aux conséquences de l'empoisonnement. Par bonheur, ni mes parents, ni mes frères ne prirent de ce lait. Pour mon père, surtout, l'empoisonnement aurait été très grave car à cette époque, il souffrait beaucoup du tube digestif. Le criminel fut condamné à la déportation à vie en Angola.

Les travaux d'aménagement du jardin avaient débuté peu avant notre arrivée à Lombinha. Je me souviens de la plantation des premiers arbres qui bordent l'allée de l'entrée et le creusement du bassin. C'est sans doute à

cette époque que mon père apprit à se servir de la planchette<sup>21</sup>, du niveau à bulles, des jalons et du mètre à ruban pour les travaux topographiques. Il passait des heures d'affilée occupé aux travaux préliminaires de tracé du jardin.

António Borges venait presque chaque année, passer l'été à São Miguel. Il logeait dans une maison de la Rua da Vitoria, un peu au-dessus du Canto da Fontinha, dont le terrain jouxtait le potager de Lombinha. On ouvrit une porte dans le mur limitrophe, et António Borges put avoir un accès facile au jardin où, toute la journée, il dirigeait les travaux en cours. Le dimanche, il venait déjeuner avec ma famille. Il mangeait beaucoup, tout en parlant, ce qui allongeait beaucoup les repas. De temps en temps, il nous faisait cadeau de mets délicats, peu connus dans l'île, comme du fromage de la Serra da Estrela, des conserves de lamproie du Minho, etc. Ma mère s'efforçait de composer des repas à la hauteur du formidable appétit et des exigences gastronomiques d'António Borges.

L'année 1864 fut marquée par un événement du meilleur augure : la naissance de ma sœur. Mon père, surtout, désirait beaucoup une fille et la réalisation de ce souhait fut fêtée par un banquet copieux réunissant les parents et les amis. Comme la salle à manger de Lombinha était petite, on l'installa au deuxième étage où l'on supprima pour l'occasion, la cloison entre deux chambres qui, réunies, formaient une salle spacieuse. Mes parents étaient indécis quant au nom qu'ils lui donneraient : soit Hélène, soit Esther, comme ma grand-mère paternelle. Ils inscrivirent les deux noms sur deux papiers distincts et la nouvelle-née trancha la question elle-même, en posant la main sur le papier portant son nom, Esther.

Cette même année 1864, mon père, sur les instances de ma mère, acheta à Cristiano José Arnaud notre maison actuelle dans l'ancienne rua de Santa Catarina (aujourd'hui rua de José Bensaude) pour 1:800\$000 reis. Ce fut un moment mémorable pour nous tous. La maison était entourée d'un jardin, ce qui donnerait à ma mère l'occasion de s'occuper de jardinage et de culture des fleurs, en plus de la joie d'avoir une maison à soi. Cette maison avait été construite sans doute en 1828, par un Anglais qui fabriquait de la bière dans le petit édifice à droite de l'entrée du jardin et qui la vendait à la pression aux équipages des bateaux anglais venant charger des oranges pour les marchés anglais. Ce fut la première propriété que possédèrent mes parents. Elle avait de graves défauts ; des réparations et des aménagements étaient nécessaires avant de pouvoir l'habiter. Il n'y avait que quatre divisions à chacun des deux étages ; il fallut construire une aile pour la cuisine et les annexes et élargir à l'arrière pour faire une salle de bains. On créa un sous-sol pour des magasins et une cave. Il fallut aussi relever le niveau du jardin qui était un demi mètre plus bas que la rue, pour qu'il ne soit plus inondé par les eaux de pluie en hiver. Ces terrassements furent réalisés avec de la terre retirée du dessus des carrières de Santa Clara exploitées pour la construction des docks (en ce temps-là, elles occupaient

<sup>19</sup> Traquitana = berline, ou patache, ou patraque. Type de voiture tirées par des chevaux. NdT.

<sup>20</sup> Flûte champêtre, simple tige percée de trous. NdT.

<sup>21</sup> Petite plate-forme montée sur un pied, munie d'une alidade ou d'une lunette. Dic. Robert. NdT.

tout l'actuel Campo Açores). Nous nous sommes installés en 1865, à la fin des travaux.

Mon frère Raúl est né l'année suivante : il fut accueilli avec moins d'enthousiasme que ma sœur. Mon père qui avait déjà prévu le plan ambitieux et coûteux de nous faire diplômés en Europe centrale<sup>22</sup>, disait que son quatrième enfant venait compliquer la réalisation de ce projet. Peut-être en réaction aux propos de mon père, Raúl fut le préféré de ma mère pendant toute sa vie. Moi, qui avait déjà 10 ans, j'éprouvais pour ce petit frère une tendresse quasi-paternelle. Bien qu'il fût une source de difficultés, mon père lui montra la même affection que pour tous les autres. Malgré l'effort croissant imposé par les charges qu'il prenait sur lui et qui augmentaient progressivement depuis 1861, mon père n'était pas un homme à accepter des engagements sans s'en acquitter parfaitement. Il prenait à cœur la gestion d'Antônio Borges : il lui était reconnaissant d'avoir eu confiance en lui alors qu'il n'était encore qu'un garçon sans expérience. La tâche de mon père n'était pas facile. Antônio Borges vivait avec largesse et ostentation au dessus des autres micaelenses de sa classe, plus riches que lui. Ses fréquents et coûteux voyages en Europe, son hospitalité de gentilhomme, l'achat d'objets d'art et surtout, ses aménagements de jardins, entraînaient des dépenses considérables qui provenaient principalement des revenus des affaires de son beau-fils, très mal gérées jusque-là. En premier lieu, mon père avait dû organiser une comptabilité simple et claire, puis étudier et mettre en ordre de nombreux documents du passé, comme les titres de propriété, vieux contrats, testaments et même des données relatives à la généalogie de Caetano de Andrade, dont j'ai retrouvé de nombreux brouillons parmi ses papiers, sans doute pour justifier la possession de biens qui seraient revendiqués par d'autres.

Un autre objectif essentiel était de mettre en valeur pour le mieux, les terres arables et les autres propriétés.

Mon père s'enorgueillissait d'avoir augmenté les revenus des affaires de Caetano de Andrade, entre 1838, date de son entrée et 1870, date de sa sortie. Le départ de mon père de cet emploi fut douloureux. Après que Caetano de Andrade eut terminé ses études à Coimbra, toute la famille d'Antônio Borges fit un long voyage à travers l'Europe avant de rentrer à São Miguel. À Coimbra, ils s'étaient liés avec le Dr. Carlos Maria Gomes Machado, originaire de São Miguel et professeur au lycée après des études de médecine, mais il n'avait jamais exercé. Il semble que Caetano Machado ait aidé Caetano de Andrade pendant ses études, comme répétiteur, et désirant retourner à São Miguel, - il aurait demandé ou bien on lui aurait proposé - le poste d'administrateur dans l'affaire. Ni Antônio Borges, ni Caetano de Andrade n'eurent le courage de prévenir mon père qu'ils n'avaient plus besoin de ses services. C'est à peine si le premier dit un jour ces mots qui ne furent pas compris tout de suite : "*Monsieur Bensaude vous n'en avez plus besoin*". Il faisait allusion au poste de gestionnaire. Mon père lui avait alors répondu : "*Je resterais ici tant que vous aurez*

*besoin de moi*". Ce n'est que peu à peu qu'il comprit leur désir de le remplacer et immédiatement, il remit sa démission. Le salaire de la gestion d'Antônio Borges ne lui manquait pas, il était même financièrement plus intéressant pour lui d'abandonner cette charge au profit de travaux plus rentables. En effet, il était secrétaire de la Junta da Doca<sup>23</sup>, administrait la Fábrica de Tabaco Micaelense, fondée en 1866, et d'autres entreprises. Pourtant, il était profondément blessé par la manière dont Antônio Borges, qui se disait son ami, s'était débarrassé de lui comme d'un citron pressé. Il est possible que cette attitude ait été imposée à Antônio Borges par la mesquinerie politique de cette époque<sup>24</sup>. Caetano de Andrade, majeur, était un adversaire en politique de José Jácome Corrêa à qui mon père était très dévoué.

Mon père présenta sa démission par une lettre du 25 Mai 1870, non sans promettre d'aider le Dr. Carlos Machado à lui succéder :

*"Le Dr. Carlos a déjà pris en compte tous les livres, documents et papiers, de tout ce dont je me suis occupé ; je lui ai donné des explications minutieuses et je continuerai à lui expliquer autant qu'il le faudra pour assurer qu'il n'y aura pas de problèmes de transfert "*

Antônio Borges se réfère sans doute à cette lettre lorsqu'il écrit :

*"Je vous remercie des désagréments que vous avez encore avec mes affaires, malgré vos nombreux travaux variés ; je m'y attendais car mon ami a rendu à mes affaires de si bons services, avec une telle intelligence et dévouement, que j'ai compté sur votre coopération pendant le temps qui vous reste disponible, pour éclairer notre ami le Dr. Carlos Machado dans cette tâche de gestion que mon ami, surchargé, a abandonnée."*

Le reçu de remise à Carlos Machado de tous les documents et valeurs à la charge de mon père est daté du 17 juin 1870. Il est vrai que mon père a abandonné cette gestion de sa propre initiative, mais seulement après avoir compris que tel était le désir d'Antônio Borges à qui, bien que froissé, il continua à être dévoué, comme il le rappelle dans une lettre de l'époque :

*"L'ami et serviteur de V.Excellence est toujours le même et vous le trouverez à vos côtés si un jour vous avez besoin de lui..."*

Il n'a pas fallu beaucoup de temps pour qu'Antônio Borges et Caetano de Andrade s'aperçoivent que le Dr. Carlos Machado était irascible et conflictuel bien qu'intelligent et cultivé. On disait de lui, qu'il s'occupait mieux de ses affaires que de celles de Caetano de Andrade, et il traitait avec moins de respect, le vieil Antônio Borges privé du mandat de gérance, car son beau-fils avait pris possession des biens hérités de son père. Antônio Borges est mort sans avoir eu besoin des services de mon père. Mais quelques années plus tard, celui-ci eut la surprise d'être appelé par la veuve qui lui demanda la faveur d'acheter pour elle le jardin de la Rua

<sup>23</sup> Société du port. NdT.

<sup>24</sup> Une autre explication possible : c'est justement parce qu'Antônio Borges avait confiance en José Bensaude que Caetano de Andrade, devenu majeur, aurait voulu se débarrasser de la tutelle de son beau-père en plaçant un homme à lui. NdT.

<sup>22</sup> L'Université de Coimbra nous était inaccessible car elle exigeait de ses étudiants une profession de foi catholique.

da Vitoria, qui est devant celui de Lombinha. Elle voulait l'offrir à son petit-fils, José Jacinto de Andrade, encore très jeune. Dona Maria das Mercês ne semble pas avoir eu à ce moment-là l'argent disponible pour cet achat. Mon père lui rendit service, en lui avançant la somme nécessaire, dont il fut remboursé par la suite.

La gestion des affaires de Caetano de Andrade fut l'école pratique de la vie de mon père. Il y était entré inexpérimenté et il y avait appris les besoins de notre

économie, il y avait acquis les connaissances agricoles et forestières qui lui furent utiles plus tard, il y expérimenta l'exportation des oranges, en ce temps-là la plus importante source de revenus de l'île. Il introduisit l'exportation des ananas qui devint une source de richesses à São Miguel, et il débuta sa carrière d'industriel. Il attira très tôt sur lui l'attention des individus les plus notables de cette île, avec lesquels il collabora toute sa vie.

## VIII

## LE PORT ARTIFICIEL DE PONTA DELGADA

Le 30 Septembre 1861 on inaugura le début des travaux du Port Artificiel de Ponta Delgada. L'administration en fut confiée à une assemblée nommée par le Gouvernement et constituée de six personnalités émérites de São Miguel, qui assumaient cette mission délicate par dévouement patriotique. La direction technique des travaux était assurée par l'ingénieur anglais, Sir John Rennie, résidant à Londres, mais représenté à São Miguel par un autre ingénieur de la même nationalité. Le Dr. Félix Borges de Medeiros, Préfet du district était le président du groupe. Mon père, alors âgé de 26 ans, fut nommé secrétaire<sup>1</sup>, sans doute à l'instigation de José Jacome Corrêa<sup>2</sup>, l'un des membres de l'assemblée. En tant que secrétaire, il devait s'entendre avec l'ingénieur résident. Dans ce but, il apprit l'anglais en quelques mois.

L'inauguration se déroula près du château de São Braz, là où devaient commencer les travaux. Le Préfet posa la première pierre, sous laquelle on enterra quelques pièces de l'époque. J'avais alors 5 ans et demi et j'ai assisté à la cérémonie depuis la maison de mes grands parents paternels. Par une fenêtre donnant sur la mer, j'ai vu un gros attroupement au pied des murailles du château et j'ai entendu les détonations bruyantes des fusées<sup>3</sup> tirées par les habitants de Ponta Delgada en signe de joie pour une entreprise tant désirée. La construction d'un port artificiel sur cette Ile était en effet une aspiration séculaire. Son manque se faisait de plus en plus manifeste, avec l'expansion du commerce micaelense et l'arrivée d'un grand nombre d'embarcations qui chaviraient fréquemment sur les rochers de la côte lors des tempêtes hivernales. Le besoin se faisait déjà sentir à la fin du XVe siècle, en pleine époque des Découvertes Portugaises. Au XVIe siècle, on imagina de profiter du profond cratère de l'îlot de Vila Franca, ouvert du côté de la terre pour y construire un port abrité. Ce projet paraît ridicule aujourd'hui en raison de l'exiguïté de la rade délimitée par l'îlot et de la taille des bateaux actuels. Il ne fut abandonné qu'en 1839 sous le règne de

Dona Maria II<sup>4</sup> au profit de projets également de petite taille mais situés à l'Est du château de São Braz<sup>5</sup>.

La présence d'un port dans ces parages de l'Océan était devenue une nécessité internationale<sup>6</sup> après la proclamation de l'indépendance des Etats Unis d'Amérique (1776) et la guerre anglo-américaine qui s'en est suivie, puis l'affrontement entre l'Angleterre et la France, sous la Révolution et sous l'Empire. Les Açores auraient constitué une base précieuse pour la marine anglaise, si elle y avait trouvé un abri sûr. C'est sans doute la raison pour laquelle en 1809, le Consul Général de Grande Bretagne, William Harding Read, ancien officier de la marine anglaise résidant à São Miguel, manifesta un grand intérêt pour la construction d'un port sur cette Ile. Ce fut probablement à son instigation que des citoyens anglais vinrent offrir leurs services au Gouvernement Portugais pour y réaliser ces travaux. La proposition fut refusée par le Gouvernement Central d'alors<sup>7</sup>.

En 1824, le Dr. Vicente José Ferreira Cardoso da Costa exposa dans un mémoire l'idée de la construction d'un port devant Ponta Delgada. Il y suggérait plusieurs moyens de lever les fonds nécessaires pour couvrir les frais des travaux. Ce mémoire fut soumis au Gouvernement, mais ne fut pas suivi d'effets. En 1837, Tomas Hickling, vice-consul des Etats Unis s'enthousiasma aussi pour la même idée, proposant plusieurs projets de construction d'un bassin portuaire devant la grève de São Francisco; pour finir, il conseilla de creuser, au nord du château São Braz, un canal qui déboucherait sur un bassin, lequel serait ouvert à l'intérieur de l'enceinte du couvent de São Francisco, aujourd'hui occupé par l'hôpital de Ponta Delgada. En 1838, Hickling suggéra l'idée, immédiatement acceptée, de consulter l'ingénieur anglais de Londres, Sir John Rennie. Ce dernier envoya à São Miguel, l'ingénieur John Scott Tucker, pour y recueillir des données et des observations qui permirent à Sir John Rennie de

<sup>4</sup> de 1826 à 1853. NdT.

<sup>5</sup> devant Ponta Delgada. NdT.

<sup>6</sup> un enjeu stratégique. NdT.

<sup>7</sup> Je m'abstendrai de mentionner le grand nombre de projets de port à Sao Miguel, rapportés par mon père dans un long manuscrit intitulé *Apontamentos sobre a doca*, (Notes sur le bassin portuaire) dont je me suis servi pour rédiger ces pages. Dans ces notes, mon père cite plusieurs écrits de José da Tôres sur les autres projets de port à Sao Miguel que je ne mentionne pas.

<sup>1</sup> Dans le volume 5 de *Portos Marítimos de Portugal, etc.*, par Adolfo Loureiro, le nom de José Bensaude a été transformé en J. Bernardo! Mon père a été secrétaire du groupe administratif durant les douze premières années des travaux du Port Artificiel.

<sup>2</sup> Qui sera plus tard son associé, voir chapitre ix. NdT.

<sup>3</sup> Il s'agit de fusées explosives (foguertes) selon la tradition portugaise. NdT.

rédigé un mémoire sur la possibilité réaliser la construction d'un port. Ce mémoire est accompagné d'un projet de bassin abrité par deux mûles, tous deux à l'est des Douanes de Ponta Delgada. Quinze ans plus tard, en 1853, le Gouvernement Portugais invite le même Tucker à retourner à São Miguel, pour y élaborer un nouveau plan. Les dépenses de la consultation et du voyage furent couvertes par une souscription publique à Ponta Delgada. Le projet de Tucker consistait dans la construction vers le Sud, de deux gros murs. L'un partait du château de São Braz et l'autre du fort de São Pedro, tous deux changeaient de direction au même niveau ; le premier en angle droit vers l'est, et le second allant à sa rencontre vers l'ouest. Entre les extrémités des deux mûles, il restait une ouverture servant d'entrée dans le bassin rectangulaire ainsi formé. Ayant pris connaissance du projet, les souscripteurs élirent entre eux une commission pour mener l'entreprise à bien. Duarte Borges da Camara Medeiros (Visconde da Praia) fit un voyage à Londres pour discuter avec l'ingénieur Rennie. Comme Tucker était alors occupé au Cap de Bonne Espérance, il invita Sir John Rennie à assumer non seulement la direction des travaux mais aussi à promouvoir la levée d'un emprunt à Londres pour faire face à leurs coûts. Au début, l'affaire paraissait bien engagée, mais peu après, Rennie déclara n'accepter que la direction technique, si l'Etat Portugais s'engageait à faire construire le port de Ponta Delgada à ses frais. Comme le Gouvernement Central n'acceptait pas ce compromis, les efforts de Duarte Borges, et des patriotes qu'il représentait, furent réduits à néant. En 1860 seulement, le Parlement Portugais vota la loi du 9 Août accordant les moyens financiers nécessaires à la construction ; ceux-ci seraient récupérés en recouvrant des droits de douane à São Miguel et à Santa Maria<sup>8</sup>

Le projet Tucker fut modifié par Sir John Rennie. Celui-ci réduisit considérablement le brise-lames de São Pedro (que l'on ne construisit jamais), maintenant l'autre devant la ville, mais orienté Est-Ouest, du côté mer du château de São Braz et en le dédoublant vers l'Est-Nord-Est, en son extrémité. Le 28 Octobre 1862, la construction démarra avec un budget estimé à 1:300 contos après des travaux préliminaires dans les carrières de Santa Clara, la pose d'une voie ferrée, etc.

L'histoire des travaux du bassin jusqu'à l'abandon de Sir John Rennie, le 2 Septembre 1866, montre qu'avant de commencer les travaux, les ingénieurs anglais méconnaissaient les conditions de notre mer, du milieu micaelense, ce qui accroissait les difficultés déjà considérables de la construction. A cette époque, les ingénieurs anglais n'avaient que des

<sup>8</sup> a) 1,5% ad valorem sur toute importation et exportation de ces deux îles;

b) 200 reis "faibles" sur chaque caisse d'oranges exportée;

c) 10% sur le montant des droits recouverts dans les douanes de ces deux îles;

d) un emprunt à lever de £ 133:000.

connaissances empiriques, et il en alla ainsi jusqu'il y a encore peu d'années. Il n'existait pas, en Angleterre, d'Ecole d'Ingénieur officielle. On appelait ingénieur n'importe quel individu possédant une connaissance pratique des méthodes de construction conseillées par l'expérience anglaise. Le titre d'ingénieur était attribué par une association suivant une procédure adoptée par les corporations d'artisans d'origine médiévale pour la concession de maître de n'importe quel métier mécanique. L'apprentissage des ingénieurs s'effectuait en Angleterre de la même manière que celui des maçons ou des tailleurs, etc... Ils connaissaient les aspects pratiques de la profession, mais il leur manquait la culture scientifique. Jusqu'à il y a peu, l'inverse caractérisait beaucoup de nos ingénieurs, parfois érudits dans les théories scientifiques mais sans la nécessaire expérience professionnelle, que nos écoles ne fournissaient pas<sup>9</sup>. En Angleterre, les sciences techniques étaient dans l'enfance; le savoir de l'ingénieur se limitait généralement à un certain nombre de recettes dictées par l'expérience et, lorsque celles-ci échouaient, les ressources de l'ingénierie s'achevaient aussi.

De tels ingénieurs pouvaient être utiles en Angleterre, et certains l'ont été en effet, mais ils étaient difficilement adaptables à un milieu aussi différent que celui de l'Ile de São Miguel. C'est ce que l'on constate en analysant l'histoire des travaux dirigés par Sir John Rennie. En Angleterre, il était alors l'usage d'employer de la pierre perdue dans des constructions semblables. On y exploitait généralement les carrières en forant des trous que l'on faisait éclater à la poudre. Ce fut le procédé qu'ils appliquèrent pour la jetée de Ponta Delgada en commençant de cette manière l'exploitation des carrières de basalte de Santa Clara. Les Anglais ignoraient que les laves basaltiques étaient morcelées par des fentes spontanées résultant de la contraction de la roche pendant son refroidissement<sup>10</sup>. Il suffisait de déchausser dans les coulées, les blocs volumineux qu'il était nécessaire d'employer pour construire la jetée. Les Anglais ignoraient que, dans le basalte, les tirs de mine produisent des fentes radiales autour du trou et réduisent la roche en petits fragments de petite dimensions, impropres à la construction d'une jetée dans notre mer dont la violence "déplace encore sensiblement des blocs de 2 à 3 tonnes à 20m sous la surface" (Deniz da Mota). Il fallait jeter la pierre du côté de la mer, de manière à créer dès le début, un talus de stabilisation pour que la jetée résiste à l'action des vagues. Sur ce point encore, il semble qu'ils n'aient pas fait ce qu'imposait la logique. En somme, la jetée

<sup>9</sup> Ayant publié en 1892 un projet de réforme de l'enseignement technique pour l'*Instituto Industrial e Commercial de Lisboa*, Alfredo Bensaude a été nommé en 1910, à l'avènement de la République, directeur de l'*Instituto Superior Tecnico*, qui fut créé l'année suivante, en 1911. Cet Institut est encore aujourd'hui, la première Grande Ecole d'Ingénieurs portugaise. NdT.

<sup>10</sup> Alfredo Bensaude était professeur de Minéralogie et de Géologie. NdT.

construite en reproduisant des procédés adaptés à l'Angleterre subit une série de dégâts catastrophiques. La construction réalisée l'été était presque toujours en partie démolie par les tempêtes hivernales et la rade du port envahie par les pierres de la partie détruite du brise lame. Certes, de meilleures précautions et de meilleurs procédés de construction, n'auraient pas évité de tels dommages étant donné la violence exceptionnelle de la mer des Açores. Mais on aurait certainement pu en réduire l'importance et la fréquence comme l'on a réussi plus tard dans l'avancement des travaux.

Le brise lame était loin de progresser aussi vite que l'espérait Sir John Rennie. Son devis était fantaisiste et le délai de 4 à 5 ans estimé pour l'achèvement des travaux était irréaliste. Les démolitions provoquées par les mauvais temps de l'hiver, devaient être réparées pendant l'été, ce qui retardait les travaux et accroissait les dépenses d'une manière imprévisible. Lorsque les ingénieurs anglais se rendirent compte du défaut de leurs procédés et de leurs prévisions, ils cherchèrent à l'attribuer à l'action de la Junta Administrativa. Dès les premiers dégâts, lors du premier hiver qui suivit le début des travaux, il s'établit une véritable lutte entre l'ingénieur résident et la Junta, à laquelle celui-ci prétendait imputer les effets plus ou moins ruineux des tempêtes. Mais cette lutte avait aussi une autre origine: l'ingénieur résident commandait des matériaux anglais coûteux et pas toujours nécessaires, exclusivement par l'intermédiaire de Sir John Rennie que l'on soupçonnait de lui verser des commissions. Et la Junta qui n'avait plus confiance dans les Anglais, n'acceptait les commandes qu'après avoir été convaincue de leur utilité réelle, ce qui provoquait des retards parfois préjudiciables. L'ingénieur résident engageait inutilement du personnel anglais beaucoup plus cher que le national bien qu'il ne fût pas toujours plus qualifié ainsi qu'il finit par reconnaître. Ces chicanes continues aggravaient les difficultés de la Junta, déjà énormes sans cela, et perturbaient l'avancement régulier des travaux.

La dépêche suivante adressée par la Junta à Sir John Rennie, datée du 14 Janvier 1865, donne un aperçu des problèmes inventés par l'ingénieur résident :

*"La Junta Administrativa m'a chargé ... de porter à la connaissance de V.Excel. que, depuis votre départ de cette île Mr. Plews (l'ingénieur résident), loin de devenir plus raisonnable et de se conformer à ses résolutions pour la bonne économie et le contrôle des travaux, comme la Junta l'espérait, a malheureusement augmenté les points de désaccord, empêchant par mille moyens son action administrative. Pour que cette Junta puisse étudier ce qui convient le mieux à toutes les branches du service et pour assurer un bon contrôle des travaux, elle a fait procéder à différentes observations et exigé diverses formalités, ce qui a été rendu difficile et contrarié par Mr. Plews... il en est arrivé à interdire aux ouvriers anglais qui reçoivent des employés des ordres généraux assurant la régularité et le contrôle des travaux.... ces faits et d'autres ont conduit à l'insubordination, ces ouvriers anglais*

*qui sentent le soutien aveugle de Mr. Plews... et ainsi ils rendent difficiles les démarches de la Junta pour informer les nationaux des services... ainsi que V.Excel. l'a conseillé.... l'économie et l'objectif auquel Mr. Plews prête de moins en moins d'attention.... la Junta n'a pas encore de bases solides pour déterminer le coût de certains travaux... dernièrement, la Junta a fait savoir à Mr. Plews les motifs de son mécontentement... en guise de réponse, celui-ci promet et proteste beaucoup ; mais même ainsi, elle ne se dispense pas de prévenir V. Excel. de ce que si les choses continuent ainsi, malgré les promesses répétées de Mr. Plews, cette Junta se verra contrainte de faire arrêter les travaux...*

*Que Dieu garde etc... Le Gouverneur Civil Président, Felix Borges de Medeiros."*<sup>11</sup>

Comme malgré les plaintes répétées, Mr. Plews n'avait pas changé d'attitude, la Junta a réclamé auprès de Rennie son remplacement par un autre ingénieur anglais, ce qui fut fait à l'automne 1865.

L'ingénieur en chef<sup>12</sup> a dû cependant lui-même se rendre compte que son maintien à la direction du Port Artificiel était insoutenable, étant donné l'échec de toutes ses prévisions: c'est sans doute pour cette raison qu'il abandonna les travaux de sa propre initiative, à l'automne 1866. Cependant, en prenant congé, Sir John Rennie rappela à la Junta qu'il avait introduit une modification du projet de Tucker, se traduisant, selon lui, par une économie future de 50.000 £ dans le prix des travaux, et pour cette raison, on lui devait 2.500 £ en sus des honoraires, c'est à dire 5% sur l'économie supposée! Comme il n'était pas possible de déterminer le devis des travaux, parce qu'il n'y avait pas moyen de prévoir les dépenses dues aux réparations des dégâts causés par le mauvais temps, il était clair que cette prétention n'était qu'un prétexte pour empocher 2.500 £ en plus de sa rétribution fixée par contrat.

Après l'abandon des travaux par les Anglais, la Junta fit appel à des ingénieurs portugais: successivement, Ricardo Julio Ferraz, Mariano A. Machado de Faria e Maia et Alvaro Köpke de Barbosa Ayala, qui ont aussi travaillé avec mon père car celui-ci n'abandonna le secrétariat de la Junta qu'au printemps 1872. Bien que ces ingénieurs aient poursuivi les travaux en suivant le plan général de Rennie, ils cherchèrent à y introduire plusieurs modifications pour en garantir la solidité et la Junta, en un sens, gagna au change en travaillant avec des gens sérieux.

Malgré les contretemps dus aux tempêtes et à l'attitude provocante des Anglais, pendant les 12 ans où mon père fut secrétaire de la Junta, le brise mer progressa plus que pendant les 12 années suivantes. Durant la présence des Anglais, le secrétaire général

<sup>11</sup> *Documentos relativos a gerencia da Junta Administrativa das Obras do Porto Artificial de Ponta Delgada, 1865, p.59, document 63.* Dans cet opuscule, on trouve la correspondance de la Junta avec l'ingénieur Plews ainsi que les réponses de ce dernier.

<sup>12</sup> Rennie NdT.

fut contraint de s'occuper aussi des questions techniques, un fait qui est occulté par l'ingénieur Espregueira dans son mémoire sur la surveillance des travaux de la rade<sup>13</sup>, bien qu'il se soit rendu compte du comportement incorrect des Anglais. Cependant, il n'a pas compris que leur manque de sérieux était la principale raison de l'intervention du secrétaire de la Junta dans des domaines étrangers à ses obligations.

Il est aujourd'hui impossible d'établir avec précision quels étaient les lieux d'intervention de mon père, parce que je n'ai pas trouvé dans ses papiers suffisamment d'indications à ce propos. Ceux qui concernent les travaux se résument presque toujours à des brouillons et de nombreuses notes, ou à des manuscrits extensifs traitant de divers sujets techniques tels que : différents calculs sur la (quantité de) pierre nécessaire à la construction de la jetée, des notes sur le profil du brise-lames avant et après un coup de mer, des observations marégraphiques, sur la vitesse du vent lors des tempêtes, des statistiques sur la consommation de combustible par les locomotives, etc., etc. Toutes ces notes indiquent qu'il s'intéressait à des questions relevant de la direction technique. En effet, je me souviens que dans son bureau du secrétariat de la Junta, il y avait un employé sous ses ordres qui s'occupait de relevés topographiques et d'autres travaux qui n'avaient rien à voir avec l'administration, tels que la réalisation de sondages de part et d'autre de la jetée par temps calme. Il était aussi chargé de la lecture du marégraphe.

Lorsqu'on lit la correspondance échangée entre la Junta et l'ingénieur résident, à propos des difficultés créées par celui-ci dans la bonne exécution des travaux, on remarque que l'intervention du secrétaire de la Junta se bornait à suggérer à l'ingénieur, sans les lui imposer, des méthodes de travail plus rationnelles que celles qu'il avait adoptées. Dans une première réaction, l'ingénieur déclarait inacceptables les solutions qui lui étaient proposées. Cependant, il finissait presque toujours par les admettre devant les arguments qui le forçaient à les reconnaître comme plus adaptées. Il était probablement humilié d'avoir à capituler devant le secrétaire de la Junta, qui n'était pas un professionnel, d'où son irritation croissante.

La Junta était chargée du contrôle financier de la construction, ce qui ne signifie pas que son rôle se limitait à vérifier que les sommes étaient intégralement dépensées pour les travaux. Leur bonne utilisation relevait aussi de ses compétences. Loin de mériter une censure, l'anxiété du secrétaire pour que tout l'argent fût dépensé avec un profit maximal était une nécessité étant donné l'attitude de l'ingénieur résident. La Junta estimait que le contrôle devait s'exercer comme pour des travaux de l'Etat ou de particuliers. La remarque<sup>14</sup> de l'ingénieur Espregueira semble relever d'une routine

<sup>13</sup> *Revista de Obras Publicas*, n°32 - Lisboa, 1872.

<sup>14</sup> Le rapport d'Espregueira (cf note précédente) a dû être critique? NdT.

bureaucratique opposée à ce qu'un fonctionnaire s'occupe d'une tâche dont il n'a pas été chargé; le bureaucrate, d'après nos traditions, fait son devoir et encore; le reste n'est pas son affaire. Ce n'était pas là, la manière de procéder de la Junta ou de son secrétaire. Là, était peut-être l'erreur supposée. Il contrôlait les travaux techniques parce que les Anglais ne méritaient pas la confiance et parce qu'il était très intéressé par l'avancement des travaux. On doit à son<sup>15</sup> action, dans une mesure difficile à évaluer aujourd'hui, mais sûrement significative, que malgré tous les contretemps, la jetée de Ponta Delgada soit déjà très utile à la navigation sept ans après le début des travaux comme le montre la lettre envoyée par mon père à Antonio Borges le 1er février 1869 à propos d'une grande tempête et de ses effets:

*"Après que ma correspondance eût été terminée, une grande tempête s'est levée dont je ne veux pas laisser Votre Excel. sans nouvelles. Son intensité fut immense et surtout de très longue durée. En particulier les nuits du 29 au 30 et du 30 au 1er Janvier la tempête fût extrêmement violente, se prolongeant par intermittences plus ou moins longues pendant la journée.*

*"Il y avait dans le bassin du port, 23 bateaux, 20 à voile et 3 à vapeur. Heureusement, les 20 voiliers et deux vapeurs ont été sauvés, on doit déplorer la perte du troisième par une négligence inqualifiable de tous. Il avait été abandonné depuis le 30 au matin ou peut-être pendant la nuit précédente, sans qu'il y ait eu danger de rester à l'intérieur, au point qu'ils y sont allés de temps en temps. Mais ni le capitaine, ni le consignataire, ni l'autorité maritime ne se sont dérangés et le vapeur, après avoir cassé ses amarres, est venu s'échouer sur les bas-fonds de Corpo Santo. Mes regrets sont d'autant plus grands que je suis certain de la possibilité de le sauver et de la négligence impardonnable qui l'a perdu.*

*"Quelle brillante victoire aurait résulté pour notre port si aucune embarcation n'eût été perdue pendant une telle catastrophe!! c'est ainsi que l'on attribuera à la défaillance du port, ce qui est une défaillance humaine. La principale cause de tout cela, c'est que la responsabilité n'est pas concentrée en une seule personne, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de surveillance des navires qui entrent dans la rade. On avait pourtant essayé de se prémunir. Avec de grandes difficultés, la Junta avait amené le capitaine du Port à discuter avec elle d'un règlement provisoire qu'elle avait soumis à l'approbation du Ministère de la Marine. Le projet est resté là-bas, sous une table, sans réponse. Par ce règlement, on créait un pilote principal du Port Artificiel et un second pilote, à qui il revenait de placer les navires, de les amarrer et de leur venir en aide s'ils étaient en danger. Pour faire avancer les choses, on avait ouvert ces places au concours, en même temps que l'on avait envoyé le règlement au Gouvernement, afin de pouvoir faire les*

<sup>15</sup> José B. NdT.

*nominations dès réception de l'approbation. Mais le Gouvernement fit interdire au Capitaine du Port, par l'Intendant de la Marine, d'examiner les candidatures, une formalité indispensable pour une nomination. Non seulement le Gouvernement n'a rien fait, mais il n'a rien laissé faire.*

*Le brise-lames a été considérablement endommagé, mais il s'agissait d'avoir de l'argent pour tout réparer. Il est difficile d'y croire à chaud, parce que l'état des esprits fait voir les choses en noir, mais je le répète, c'est une question d'argent. Pour moi, le vrai préjudice c'est la perte du vapeur, qui est resté tant d'heures dans des conditions où on aurait pu le sauver sans risque pour personne...*

*La plate-forme avait au début de cet hiver 81 tronçons, aujourd'hui, il n'y en a que 71. On en a perdu 6 dans une tempête de la mi-Décembre et maintenant 4 autres. Il s'est formé un nouveau bas-fond, mais il se trouve que les bas-fonds, à l'heure actuelle, nous posent moins de problèmes que les premiers. Il reste un grand espace pour la rade du port entre ce dernier et la terre. Que la génération future l'enlève si elle ne veut pas en profiter pour construire un quai : l'essentiel est d'avancer avec le brise-lames pour former une rade spacieuse et abritée.*

*Les plantes du jardin (de Lombinha) ont un peu souffert, mais jusqu'à maintenant nous n'avons à déplorer la perte d'aucune plante de valeur.*

*Plus de 40 % des oranges sont tombées."*

Par cette lettre écrite alors que cette redoutable tempête, dont je me souviens nettement, n'était pas complètement terminée, on constate qu'en 1869, la rade offrait déjà un abri sûr aux bateaux qui s'y trouvaient puisqu'on n'a perdu par négligence qu'un seul vapeur. Il est probable que 5 ou 6 ans auparavant, toutes les embarcations auraient été émietées sur les rocs de basalte qui bordaient la ville du côté de la mer. Les habitants de Ponta Delgada auraient assisté une nouvelle fois au spectacle tragique des navires, mais aussi des équipages dépecés à quelques mètres du rivage sans pouvoir leur porter secours. Avant que la rade n'existe, il y avait des gens à Ponta Delgada qui s'abstenaient de manger des sargues pêchés sur la côte, parce que, disaient-ils, ces poissons se nourrissaient des cadavres de matelots anglais qui flottaient régulièrement dans la baie de Ponta Delgada après les tempêtes!

Avec cette lettre, écrite à la hâte comme l'indique l'écriture, on se rend compte combien mon père s'intéressait à l'avancement des travaux et combien il était peiné de ce que la réputation du port ait à souffrir de la perte d'un navire, alors que ses attributions officielles se limitaient à la direction des affaires financières. L'austère José do Canto peu prodigue en éloges, mentionne la manière dont il se conduisait dans son administration dans une lettre écrite de Paris à mon père en 1864, après avoir examiné les comptes depuis le début des travaux jusqu'au 30 Juin 1863. En voici quelques phrases :

*"Vous n'imaginez pas le plaisir que vous m'avez fait avec vos petites notes précises et vos très intéressantes nouvelles de la rade..."*

*Que dirais-je de vos comptes de gestion de la Junta, si ce n'est qu'elles suffisent à honorer votre intelligence, persévérance et aptitude?"*

*Dès maintenant, je prie V.Excel. de me faire part d'un exemplaire des comptes que vous publierez dans le futur et que j'archiverai comme un document précieux."*

Pour le secrétaire de la Junta, tout ce qui pouvait contribuer à la progression du chantier était l'objet de sa constante sollicitude. La Junta était constituée d'hommes qui s'occupaient du Port Artificiel par dévotion civique ; c'était aussi le sentiment qui animait mon père. Je me souviens qu'assez fréquemment, il ne rentrait pas prendre ses repas à la maison, et qu'on les lui envoyait au secrétariat du port, où il n'était pas rare qu'il restât jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le dernier travail important de mon père comme secrétaire, fut publié par la Junta Administrativa dans un fascicule *in-folio* de 1871, intitulé : *Discussion sur le système suivi et à suivre dans la poursuite des travaux du Port Artificiel de Ponta Delgada*<sup>16</sup>.

Outre ce travail, le fascicule en question contient quelques rapports sur le même sujet et parmi eux, celui de l'ingénieur Miguel Henriques, alors Directeur des Travaux Publics aux Açores, ainsi que le rapport de la Junta Consultative des Travaux Publics du 7 Décembre 1870, dans lequel on recommandait au Gouvernement de faire procéder à des expériences avec de la pouzzolane des Açores, pour vérifier si elle pouvait être utilisée dans la construction du brise-lames, et d'interrompre les travaux entre temps, "*par manque d'observations permettant de déterminer la marche à suivre la plus adéquate pour la construction*".

Le 3 Janvier 1871, la Junta Administrativa commença à discuter le rapport de la Junta Consultativa, l'approbation de celui-ci par le Gouvernement entraînerait non seulement la paralysie des travaux mais aussi la destruction d'une partie importante du brise-lame non encore consolidée. Dans cette même séance, la Junta Administrativa chargea "*son secrétaire de recueillir les données et les observations*" qui pourraient éclaircir les problèmes soulevés dans le rapport de la Junta Consultativa. Onze jours plus tard, à la séance du 14 Janvier, mon père présenta les données demandées sur 12 grandes cartes, publiées dans le fascicule déjà mentionné et un certain nombre de croquis, qui ne furent malheureusement pas reproduits. Ces documents servirent à contrer le rapport de la Junta Consultative et à soutenir les propositions suivantes:

*"1) Que le moyen le plus sûr de réussir le renforcement de la tête de la jetée, l'expérience sur*

<sup>16</sup> *Discussão sobre o systema seguido e a seguir no prosseguimento das obras do Porto Artificial de Ponta Delgada.*

*la pouzzolane et d'accélérer simultanément l'agrandissement urgent de la superficie abritée, est de construire l'été suivant, dans le prolongement de la jetée existante, une extension approximativement égale à 4 ou 5 tronçons, dans laquelle on utiliserait des mortiers ou des murs de béton, en blocs artificiels ou comme on l'estimerait préférable;*

*2) Que le revêtement avec un ouvrage d'art parfait, peut ou même doit au moins être différé après des travaux plus urgents, car il ne semble être justifié ni par le risque de rupture de la jetée, ni par la nécessité d'éviter que des grandes masses d'eau franchissent la jetée et retombent dans le bassin...*

*3) Que pour que le quai sur le bas-fond (dont la construction est préconisée par le rapport) aie des dimensions apportant une augmentation significative de la tranquillité dans le bassin interne, il s'en suivrait des inconvénients bien supérieurs à cet avantage."*

Ces trois thèses étaient étayées par les centaines de données et d'observations réunies par mon père pendant les années précédentes, comme si c'était lui l'ingénieur responsable des travaux! Par exemple : sur la résistance des différentes parties de la jetée contre l'action de la mer en fonction de leur profil, le nombre de tempêtes à laquelle chacune d'elles avait résisté, à l'action des vagues sur diverses bandes horizontales de la jetée de sa limite supérieure jusqu'à 8 mètres sous le niveau de la mer, aux effets des mauvais temps suivant la direction du vent et bien d'autres observations.

Après délibération, la Junta Administrativa décida d'inviter à la séance suivante, l'ingénieur Miguel Henriques qui avait rédigé le rapport précité pour le compte du Gouvernement et conseillé de suspendre les travaux, afin qu'il prenne connaissance des données et des arguments présentés par le secrétaire de la Junta Administrativa. Miguel Henriques s'accommoda des trois thèses et promit d'envoyer un compte-rendu au Gouvernement pour les soutenir. C'est ainsi que grâce aux observations de mon père, on réussit à éviter la suspension des travaux du brise-lames.

Lorsqu'il abandonna le secrétariat de la Junta, mon père demanda une attestation de la manière dont il s'était acquitté de ses obligations. La Junta la rédigea en séance du 6 Avril 1872 en ces termes :

*"Nous attestons que le demandeur a servi le poste de secrétaire depuis le début des travaux de cet ouvrage avec la plus grande assiduité et aptitude, manifestant constamment un zèle exceptionnel, probité et beaucoup d'intelligence ; s'occupant très souvent de travaux étrangers à ses obligations, en fidèle exécution de toutes les délibérations de la Junta, organisant un système complet des plus minutieux d'écritures et de comptabilité, rédigeant tous les règlements internes et externes, aidant la Junta à résoudre les problèmes difficiles par sa profonde connaissance de toutes les questions d'administration. On doit en grande partie à ses soins constants l'économie et la régularité des*

*travaux du Port Artificiel de Ponta Delgada. Pendant les 12 ans où il a servi de secrétaire, il a mérité l'estime et la considération de tous ses supérieurs. Par ces motifs, on peut affirmer avec justice que ses services ont été d'une valeur incalculable, éclatants et très importants."*

Ce document est signé par le Gouverneur Civil d'alors, le Comte da Praia da Vitoria, et par les membres de la Junta : José Jacome Corrêa, Ernesto do Canto et Nicolau Antonio Borges de Bettencourt. A la fin de son rapport d'inspection des travaux de la rade de Ponta Delgada, l'ingénieur Espregueira annonçait qu'ils allaient être terminés sous la direction immédiate des ingénieurs du ministère des Travaux Publics. Cela fait déjà 60 ans et le Port Artificiel de Ponta Delgada s'est transformé en une espèce de chantier de Santa Engracia<sup>17</sup> dirigé par intermittence par des ingénieurs portugais compétents, alternant avec des périodes d'abandon complet. Parmi ces ingénieurs, nul ne fut meilleur que Alvaro Köpke et le micaelense Deniz Moreira da Mota qui contribuèrent à sa consolidation. Il manque des patriotes de la génération de mon père pour terminer. La prospérité économique manque à cette Ile qui décline à grands pas, pour sauver de la ruine cette œuvre ambitieuse attendue pendant des siècles par les habitants de São Miguel, et qui est en même temps, un formidable monument à la mémoire de cette illustre génération.

Mon père a abandonné le secrétariat de la Junta Administrativa des Travaux du Port de Ponta Delgada surtout parce que le moment était venu pour lui de consacrer toute son attention à l'éducation de ses enfants et, en même temps d'assurer par son travail, les moyens économiques pour réaliser cette aspiration suprême de sa vie.

Malgré des occupations très absorbantes, mon père a commencé à se préoccuper de ce problème très tôt alors qu'il ne possédait pas encore les notions précises de pédagogie qu'il a acquises ensuite par expérience, à travers ses lectures et de multiples voyages. Il a surtout commencé par s'occuper de notre éducation physique alors complètement négligée à São Miguel: nous nous couchions tôt, au contraire de ce que faisaient les enfants de notre temps, nous vivions beaucoup en plein air depuis que la famille avait emménagé dans la maison d'Antonio Borges, et nous prenions des bains d'eau froide, ce qui était aussi inhabituel à cette époque.

Lorsque nous sommes venus habiter à Santa Catarina, on a installé dans le petit magasin à droite de l'entrée du jardin, un trapèze pour nos exercices de gymnastique, qui faisaient trembler les visiteurs quand il y en avait, mais qui nous fortifiaient les muscles et la charpente pour la vie. Comme mon

<sup>17</sup> Jolie expression portugaise = Chantier qui traîne et ne se termine jamais. L'église de Santa Engracia, à Lisbonne, dans l'Alfama, est une espèce de panthéon dont la construction fut ordonnée par Dom João IV (1640). La coupole n'a été terminée qu'en 1940-50 sur ordre du Dr. Salazar. NdT.

père voulait aussi que nous acquérions une certaine habileté manuelle, on organisa dans un pavillon du jardin qui était alors à l'ombre du grand magnolia, un petit atelier de serrurier et de forgeron qui faisait mon bonheur. J'ai eu de sérieuses disputes avec mon frère Joaquim, parce qu'il n'avait pas toujours envie de faire marcher le soufflet lorsque j'essayais de forger un objet. Une fois ou l'autre, l'un des chefs des fonderies du port, un certain Machado, natif du Continent, venait diriger la construction d'un petit four pour fondre des objets en laiton et en bronze, et ensuite il nous apprit comment mouler et fondre des objets dans ces deux alliages. Pendant de nombreuses années, nous avons eu à la maison une clochette fondue sous nos yeux. Ces leçons pratiques, totalement dans l'esprit de la pédagogie la plus moderne, nous furent très utiles à Joaquim et à moi.

Dès l'âge de 9 ou 10 ans, mon père nous donnait aussi des leçons dans plusieurs matières: nous nous levions le matin au son de la cloche du port; c'était généralement mon père qui nous réveillait, toquant à la porte de la chambre où nous dormions. L'été et parfois l'hiver, il venait avec nous à la plage de Estranho, à quelques minutes de chez nous, où nous prenions un bain de mer tous les trois, et nous apprenions à nager, mon frère Joaquim et moi. De retour à la maison, nous avions des leçons d'arithmétique, de géométrie, etc., et, après le déjeuner, mon père allait au secrétariat du port. Parfois, il m'emmenait avec lui dans son bureau, où je décalquais des dessins techniques sous ses yeux; d'autres fois, je visitais les ateliers en compagnie de l'ingénieur Ricardo Julio Ferraz, directeur des travaux de 1866 à 1870. Je m'intéressais au travail des ouvriers et aux explications des contremaîtres anglais et je servais un peu d'interprète parce que Ferraz, bien que marié à une anglaise, maîtrisait mal l'anglais. Nous connaissions quelques contremaîtres parce qu'ils étaient nos voisins, surtout un qui avait deux enfants plus ou moins de notre âge. Mon père lui demanda un jour d'envoyer ses enfants de temps en temps jouer avec nous à la maison pour que nous pratiquions la langue anglaise. Il fit celui qui n'avait pas entendu. Cette proposition lui ayant été renouvelée, il le remercia de l'invitation, mais déclara avec embarras, qu'il ne pouvait l'accepter parce que nous étions d'un niveau social supérieur à celui de sa famille et ses enfants pourraient se sentir malheureux en vivant dans des conditions plus modestes. Mon père respecta ce chef de famille vertueux qui pensait avec tant de délicatesse au bonheur de ses enfants. Il appartenait peut-être à la secte des *quakers*.

Le projet de nous envoyer en Allemagne était déjà bien formé dans l'esprit de mon père. Il désirait que

moi, l'aîné, j'apprisse à parler allemand dans ce but. L'occasion se présenta après le début de la guerre franco-prussienne, en 1870, lorsqu'un Allemand qui disait s'appeler Pindar, apparut à São Miguel. C'était peut-être un nom de guerre, et l'on supposait même que c'était un espion prussien, ce qui semble improbable, parce que dans une guerre exclusivement terrestre, il n'y avait pas grand chose à espionner au milieu de l'Atlantique. C'était en tout cas, une personne instruite qui jouait bien aux échecs et parlait plusieurs langues correctement. Mon père l'engagea pour me donner quelques leçons d'allemand rapidement interrompues. L'homme disparut de São Miguel, dès que la guerre fut terminée en 1871, j'avais alors peu appris sa langue.

A la même époque, j'apprenais le français avec Mr. Marcelin Turpin, qui vécut de nombreuses années à São Miguel en donnant des leçons. Il semblait être un militaire à la retraite, mais ne parlait jamais de son passé. Il avait commencé sa vie sur cette Ile, associé à un autre français, comme photographe en utilisant le procédé Daguerre primitif et avait abandonné cette profession en 1855 au profit de celle de professeur de français. C'était un patriote exalté. La défaite de la France, lors de la guerre de 1870, l'avait beaucoup affecté, et lui avait fait perdre la tête. En ce temps-là, il y avait à São Miguel un Allemand, accordeur de pianos, qui eut l'infortune de rencontrer Mr. Marcelin après la nouvelle de la capitulation de Sedan. Marcelin, un homme violent et robuste, l'attrapa par le bras et lui donna une formidable rossée, déchargeant sur lui toute sa rage avec sa grosse canne à pommeau d'argent. Malgré ses fantaisies, Mr. Marcelin m'était très sympathique, non seulement il m'apprit rapidement à parler français, mais il me transmit le goût de la chasse, sujet favori de nos conversations en français.

Le 29 Mars 1872, je quittais São Miguel avec l'examen d'instruction primaire et un peu plus: j'avais un goût particulier pour l'histoire naturelle, je recueillis des insectes, des coquillages, des pierres, etc.. parlais passablement anglais, un peu de français et quelques mots d'allemand. J'étais accompagné par mon père pour mon premier voyage sur le Continent, il me plaça dans une école allemande. Mes trois frères et sœur suivirent plus tard; Joaquim le premier, puis Esther et Raúl, accompagnés par ma mère, qui a fait le sacrifice de se séparer de mon père pendant de longues années. Il venait nous rendre visite chaque année, juste pendant les deux mois d'été. En 1872, mon père avait 37 ans. Ses facultés allaient s'appliquer principalement à l'industrie, comme nous allons le voir dans les pages suivantes, ce qui lui a permis de faire face aux dépenses considérables de l'éducation des enfants.

## IX

## L'INDUSTRIE DU TABAC ET AUTRES ENTREPRISES

Le développement de la culture et de la transformation du tabac sur l'île de São Miguel à partir 1866, est l'un des grands services rendus par mon père à l'économie micaelense. Au fil des ans, (ces activités) sont devenues pour la première, l'une des plus grandes sources de revenus du petit paysan et pour la seconde, une source d'emploi permanent pour un personnel supérieur en nombre à celui de n'importe quelle autre industrie établie aux Açores

La culture (du tabac) avait été expérimentée antérieurement par le Dr. Vicente José Ferreira Cardoso da Costa. Celui-ci en avait préconisé l'introduction dans un mémoire intitulé: "*Considérations sur les bénéfices de la culture du tabac à São Miguel*" et dans lequel il décrit le résultat de plantations expérimentales réalisées en 1825, dans la ville de Nordeste et à Cabouco dans les environs de Ponta Delgada<sup>1</sup>. Le Dr. Vicente avait été officiellement chargé "*de l'examen et des recherches sur l'île de São Miguel, visant à élever cette île au degré de prospérité et à la grandeur qu'elle est susceptible d'atteindre*".

Impressionné par la vigueur de la végétation micaelense, il avait eu l'idée d'introduire des plantations de tabac à São Miguel, pour remplacer en partie celles de maïs, une denrée plus pauvre, dont la production excédait les besoins locaux. De ses expériences, il conclut que "*le climat de São Miguel est favorable à la production de la plus parfaite feuille de tabac, et que ses plantations seront aussi riches du fait de la qualité produite*". Le Dr. Vicente Cardoso envoya des échantillons aux détenteurs de monopole du Continent, ceux-ci les déclarèrent impropres (à l'élaboration) de cigares et de cigarettes, mais utilisables pour la fabrication de certaines qualités de tabac à priser. Malgré l'opinion peu favorable des techniciens du monopole au Portugal, le Dr. Vicente ne se découragea pas. Comme ils remarquaient que les échantillons évoquaient les tabacs de Virginie, il s'étendait, dans son mémoire, sur les avantages qui résulteraient de l'extension de cette culture à São Miguel. Son optimisme l'avait même conduit à considérer que cette île avait les moyens de produire non seulement tout le tabac consommé dans l'Archipel, mais aussi sur le Continent portugais, pouvant ainsi fournir des excédents capables d'alimenter un important commerce d'exportation hors du Portugal.

Malgré cette perspective séduisante, le Dr. Vicente ne réussit pas dans ses efforts. Les *Côrtes* votèrent une loi que 10 ans plus tard, en 1835, contresignée par le

ministre Agostinho José Freire, par laquelle "*le Gouvernement est autorisé, s'il le juge opportun, en s'entendant au préalable avec les actuels contractants de tabac, à permettre la culture de cette plante dans toutes les îles des Açores, ainsi que la liberté d'exportation de sa feuille et de sa fabrication*". Mais cette loi ne fut jamais appliquée.

En 1848, José do Canto, un autre célèbre patriote, relança le débat en faisant publier le mémoire du Dr. Cardoso par la *Sociedade Promotora de Agricultura Micaelense*, dont il était l'un des membres les plus éminents. Dans une note qui accompagnait l'impression du mémoire, José do Canto proposait que l'on étudiat de nouveau le problème soulevé par le Dr. Cardoso et, au cas où l'on confirmerait les avantages qu'il avait prévus, que l'on cherchât à introduire la culture du tabac à São Miguel afin de ramener à une proportion raisonnable les orangeries qui se multipliaient rapidement non seulement à São Miguel et dans les autres îles des Açores mais aussi au Portugal et dans divers pays au climat favorable. José do Canto craignait que le grand nombre de ces vergers ne conduise à une surproduction, d'où il résulterait une baisse des prix de vente, d'ailleurs déjà perceptible à São Miguel. Il ne semble pas que les efforts de José do Canto ou de la Société d'Agriculture aient eu des effets appréciables. Le problème restait entier parce que les détenteurs du monopole du Continent opposaient une résistance tenace<sup>2</sup>.

Il fallut encore attendre 16 ans, le 13 Mai 1864, avant que le Parlement ne vote une loi autorisant la culture et l'industrie du tabac dans les îles Adjacentes<sup>3</sup>, les dotant ainsi d'un régime du tabac indépendant du celui du Continent portugais. Une grande crise de l'orange commençait à affecter São Miguel résultant, non d'une production excessive, mais au contraire d'une baisse graduelle due à diverses maladies des orangers (gommeuse, cochenilles, etc.). José Jacome Corrêa, politicien très influent en son temps, s'était engagé en faveur du vote de cette loi, sans doute pour atténuer la crise qu'il prévoyait comme conséquence de la disparition progressive des orangeries micaelenses et José do Canto agissait dans le même sens. Cependant, la culture et la transformation du tabac n'ont pas empêché qu'une grande partie de la classe nombreuse des producteurs d'orange ait été réduite à la misère, par la destruction de ses vergers, durant les 18 ou 20 ans qui suivirent la promulgation de la loi de 1864.

Il était nécessaire de procéder à de nombreux essais et à de longues expériences, avant que les nouvelles cultures et que l'industrie ne commencent à exercer une influence sensible sur l'économie de São Miguel. Ces études

<sup>1</sup> Dans, *A Ilha de São Miguel. Estudo geografico*(1955), R.Soeiro de Brito citant F. Junior Lopes *A cultura do tabaco nos Açores* écrit que la culture du tabac aurait été initiée à Furnas en 1815, puis autorisée et garantie par les *Caixas Gerais do Contrato do Tabaco* à partir de 1824. Le 28-4-1868, on accorde un permis d'exploitation à la première manufacture de tabac, qui existe encore aujourd'hui dans les mains de la même famille... NdT.

<sup>2</sup> Voir l'opuscule de F.M. Supico : *Poucas linhas sobre o tabaco* (1865).

<sup>3</sup> Madère et les Açores. NdT.

allaient être initiées et poursuivies pendant de nombreuses années par mon père à qui revint la tâche de réaliser, dans les limites du possible, les espoirs du méritant Dr. Vicente Cardoso.

En 1866, José Bensaúde proposa à quelques amis de fonder une Société destinée à l'exploitation industrielle du tabac à São Miguel. C'est ainsi qu'est née la *Fabrica de Tabaco Micaelense*, la première fondée aux Açores. La Société s'est constituée par un simple contrat verbal et demeura ainsi pendant les premières années de son existence. Les associés étaient : José Jacome Corrêa, Abrahão Bensaúde<sup>4</sup>, Clemente Joaquim da Costa avec José Bensaúde<sup>5</sup>, gérant associé.

Les premières 5 années furent remplies de désillusions en tous genres. Mon père devait résoudre des problèmes que ni lui, ni personne ne maîtrisait : comment cultiver du tabac sur cette Ile, le préparer et le manipuler pour fournir des produits pouvant être commercialisés. Le problème, on s'en est vite aperçu, était de déterminer par des expériences sur grande échelle, quelles étaient les variétés étrangères, de valeur industrielle reconnue, s'adaptant le mieux au climat et au terrain de São Miguel. Ce problème était plein d'inconnues, parce que les mêmes variétés cultivées en des régions différentes du globe, fournissent généralement des produits différents. Il ne suffisait pas de cultiver une variété fameuse pour obtenir un produit acceptable.

Les expériences, il y en eut des centaines, se prolongèrent sur plusieurs années, avant de permettre le choix des types de tabac dégénéralant le moins sur cette Ile. Pour atteindre ce résultat, il fallut peu à peu organiser une culture, qui devint au fil des ans l'une des plus importantes de São Miguel. Les paysans refusaient de cultiver du tabac à leur compte, non seulement parce qu'il n'en connaissaient pas la culture, mais aussi parce qu'ils ne pouvaient prévoir la valeur économique de la récolte. Il fallut donc réaliser les expériences sous la direction de mon père, pour le compte de la fabrique, avec des paysans salariés sur des terrains qu'elle louait en diverses régions de l'Ile. Ces cultures durent se prolonger de nombreuses années, alors qu'elles se traduisaient presque toujours par un préjudice économique. Mais c'est ainsi que le peuple de São Miguel a appris à cultiver le tabac.

José Jacome Corrêa suivait ces expériences, avec l'intérêt qu'il portait à tout ce qui pouvait profiter à l'économie insulaire, et c'était lui qui, bien souvent, importait les semences de diverses régions du globe, par l'intermédiaire de José do Canto, pour les essais, comme le prouvent quelques unes des lettres qu'il lui adressa. Dans le même temps, il fallait valoriser la feuille produite, la transformer en produits commercialisables, sous peine de faillite. Or le séchage et la préparation du tabac vert sont des processus délicats dont dépendent la qualité et la valeur industrielle du produit sec, leur mise en œuvre est difficile et ces processus étaient souvent mal conduits. Pour obtenir des tabacs insulaires acceptables, il était nécessaire de maîtriser le traitement de la feuille

après la cueillette. Ce problème était encore plus difficile que la culture. Le tabac sec est sujet à deux altérations: il peut pourrir, et perdre toute valeur, ou devenir aromatique et devenir valable après une fermentation, provoquée par certaines bactéries qui détruisent les résidus albuminoïdes<sup>6</sup>, les restes de chlorophylle et d'autres substances contenues dans la feuille, lesquelles donnent un mauvais goût et une mauvaise odeur au tabac. C'est pourquoi, l'art du préparateur consiste à empêcher la fermentation putride et à favoriser celle qui développe l'arôme et le goût du produit.

On pourrait penser que le moyen le plus simple pour sortir de telles difficultés était de consulter des livres étrangers traitant de l'industrie du tabac. Telle fut, en effet, la démarche suivie par mon père pendant des années, mais elle le conduisit à bien des désillusions, parce que les conditions favorables à un bon séchage et à une bonne fermentation variaient d'un lieu à l'autre. De plus, de tels livres même écrits par des techniciens compétents, ne divulguent pas toutes les manipulations, qui constituent des secrets professionnels. Ces méthodes de séchage et de fermentation doivent être trouvées dans chaque région après une longue série d'essais.

Tant que les expériences n'avaient pas suffisamment renseigné mon père, il n'y avait qu'une manière de rendre fumable le tabac de mauvaise qualité produit à São Miguel: le mélanger avec des bons tabacs étrangers, masquer son mauvais goût et sa mauvaise odeur avec des produits aromatiques. On se mit à l'ouvrage de cette manière jusqu'à ce qu'une longue expérimentation indique comment préparer le produit local. Il faut dire que des tabacs bien cultivés et traités comme il faut ne nécessitent pas d'additifs aromatiques; ils sont tout au plus, bien arrosés avant la manipulation avec des solutions anodines destinées à augmenter leur combustibilité, mais guère plus. Des tabacs de São Miguel s'approchant de cette perfection ne furent obtenus qu'après des dizaines d'années d'expérimentation, sans jamais parvenir à égaler les bonnes qualités connues parce que les conditions locales n'y sont pas favorables.

Pour réussir à faire prospérer la Fabrica Micaelense, mon père a dû exercer des fonctions très diverses : il s'occupait de la culture, comme un agronome ; du séchage et de la fermentation comme préparateur de tabac en feuille ; il dirigeait la manipulation comme un technicien, et, en plus, il l'introduisait sur le marché pour la consommation publique comme un commerçant! Il occupait quatre emplois, normalement exercés par quatre individus distincts, chacun dans sa spécialité. Pendant 56 années, de la création de l'entreprise (1866) à sa mort (1922), il dirigea avec énergie et une admirable ténacité toutes les opérations de la culture à la vente du produit.

Les débuts de la Fabrica de Tabaco Micaelense furent des plus modestes. Les quatre associés apportèrent les fonds nécessaires au départ. Le 31 Décembre 1869, trois ans après la création, chaque associé avait apporté 4:700\$000 reis insulaires. A cette époque, le capital de l'entreprise était de 18:000\$000 reis, il atteindra 22:800\$000 reis en Septembre 1873. En Août 1874, Tomas Bernardino de

<sup>4</sup> Il s'agirait de son cousin. NdT.

<sup>5</sup> Il avait 31 ans. NdT.

<sup>6</sup> En 2000, on dirait "protéines". NdT.

Melo, originaire du Continent, se joignit comme associé industriel. Il vint enseigner la fabrication du tabac à priser (pour cet article, on pouvait utiliser du tabac de qualité médiocre), il se fit payer pour son travail avec une participation de 3:000\$000 reis insulaires. Ainsi le capital s'éleva jusqu'à 25:800\$000 reis. Peu après, José Bensaúde racheta cette participation à Tomas de Melo ce qui lui laissait une part du capital supérieure de 3:000\$000 reis à celles des autres associés. Il racheta aussi la part d'Abrahão Bensaúde, le chef de la maison Bensaúde & Cie qui désirait quitter la Société. En janvier 1876, la participation des trois associés se répartissait comme suit : José Jacome Corrêa, 5:700\$000; Clemente Joaquim da Costa, 5:700\$000; José Bensaúde, 14:400\$000.

Abrahão Bensaúde a vendu sa quote-part parce qu'il doutait de l'avenir de la Société, qui avait peu rapporté ou perdait de l'argent. José Jacome Corrêa est mort durant l'été 1886. Sa mère, déjà très âgée, en fut l'unique héritière, mais comme elle mourut peu après, l'héritage de José Jacome Corrêa revint à son frère Pedro, devenu Comte de Jacome Corrêa, et à qui mon père racheta la part de José Jacome ainsi qu'une dette de 18:000\$000 pour un prêt que celui-ci avait consenti à la Société.

L'usine s'installa au début dans un petit magasin derrière l'ermitage da Trindade, où si je me souviens bien, travaillaient 4 ou 5 personnes parmi lesquelles un Espagnol ou un Cubain dont l'unique compétence consistait à fabriquer des cigares invendables, car ils utilisaient de la feuille du tabac local encore très ordinaire<sup>7</sup>. Le reste du personnel hachait le tabac dans une machine à bras et roulait manuellement des cigarettes de vente limitée, qui étaient presque toutes distribuées gratuitement pour la publicité. Cette fabrique rudimentaire fut démenagée, si je me souviens bien, dans un magasin de la Rua do Lameiro.

L'entreprise ne se mit à prospérer sensiblement qu'à partir de 1876. §1§ Les petits bénéfices étaient distribués pour partie aux associés et le reste commença à amortir les outils et les machines qu'on achetait de même que l'édifice de la fabrique, désormais installée rua de Santa Catarina dans un immeuble mitoyen du jardin de la maison de mes parents. Dès lors, la fabrique se mit à progresser régulièrement.

En 1887, un journal du parti au pouvoir lança une campagne de presse pour recommander l'expropriation de la (Fabrica de Tabacos) Micaelense par l'Etat selon des conditions ruineuses pour les associés. Cette menace était sans doute inspirée par les mêmes individus qui ruinèrent la *Companhia dos Caminhos de Ferro de Norte e Leste*<sup>8</sup>, en s'imaginant peut-être que la Fabrica Micaelense était une entreprise aussi rentable que les fabriques de tabac du Continent. L'idée était que l'Etat ne paye aux propriétaires que la valeur intrinsèque de chacun des objets qui la constituaient, sans tenir compte de l'absence de bénéfices, des sacrifices financiers nécessaires

aux débuts et à l'apprentissage, et sans tenir compte de la limitation des dividendes pour amortir rapidement les outils et les machines ; d'où il résultait que ces objets figuraient dans les comptes à des prix inférieurs à leur prix d'achat.

A cause de ce risque qui semblait imminent, les intéressés décidèrent en 1888 de former entre eux une Société en commandite<sup>9</sup> par actions, constituée des deux associés fondateurs, Clemente Joaquim da Costa et José Bensaúde, avec quelques autres amis, pour acheter la Fabrica Micaelense à sa valeur réelle. Il n'y avait que deux des associés fondateurs dans cette nouvelle Société parce que la quote-part rachetée par mon père aux héritiers de José Jacome n'avait pas encore été formellement transférée à Bensaúde & Cie. L'entreprise Bensaúde & Cie dont le chef était Abrahão Bensaúde voulut être partie prenante de la fabrique dès lors qu'elle prospérait. Les statuts de la Société en commandite furent élaborés par mon père: le nouvel inventaire de la fabrique y figurait, et le prix attribué à chaque objet était justifié par des explications et des tableaux scrupuleusement reproduits des livres de comptes de l'ancienne Société.

D'après cet inventaire, la valeur de la fabrique fut évaluée à 147:756\$747 reis insulaires. Le passif, dû à des emprunts, s'élevait à 44:556\$747, d'où il résultait que le capital social<sup>10</sup> s'élevait à 103:200\$000 reis insulaires, soit le quadruple de ce qui figurait sur les livres de comptes de l'ancienne Société. Les gains réalisés par la suite prouvèrent que le nouveau capital avait été calculé honnêtement et prudemment. Les actions, qui figuraient dans les livres antérieurs (à 1888) au nom d'autres personnes, en plus des associés fondateurs furent inscrites dans les nouveaux comptes (en 1892) au titre d'une vente au profit de José Bensaúde et de deux de ses fils. La participation de 57:600\$000 reis qui figure comme appartenant à mon père, à mon frère Joaquim et à moi-même était en réalité la propriété du seul José Bensaúde. Il nous avait inclus dans les écritures comme actionnaires au cas où il aurait eu besoin de nos votes en raison d'une mésentente avec ses associés. Cela ne s'est jamais produit. Si cette participation n'avait figuré qu'au nom de mon père, il semble que, comme gérant, il n'aurait pas pu avoir la majorité dans une délibération entre associés. Il était injuste et risqué que, possédant la majorité du capital, il fût soumis à des votes pouvant être contraires à ses intérêts.

Les associés ont toujours accepté qu'une bonne partie des dividendes serve à constituer des réserves pour acheter des machines, des outils et divers ustensiles, l'édifice de la fabrique et des études destinées à améliorer le traitement. Ce qui contribuait à l'augmentation du volume des ventes. L'économie incessante sur les dividendes représentait, en dernier ressort, une augmentation annuelle du capital de la Société, sans laquelle il eût été impossible de la développer, étant donné la faiblesse du capital initial. En procédant de cette

<sup>7</sup> Dans son roman "Os Maias", écrit en 1888, Eça de Queiroz évoque le personnage de "Silva, fondé de pouvoir de la Maison Taveira, qui était allé à la Havane étudier la culture du tabac que les Taveiras voulait implanter dans les îles (des Açores)...". NdT

<sup>8</sup> Compagnie des Chemins de Fer du Nord et de l'Est. NdT.

<sup>9</sup> Société formée de deux sortes d'associés, les uns solidairement tenus des dettes sociales (*commandités* ou *gérants*), les autres tenus dans les limites de leur apport (*commanditaires*). Petit Robert.

<sup>10</sup> Montant des richesses apportées à une société. Petit Robert.

manière, on sacrifiait les intérêts du présent aux avantages d'un avenir plus ou moins éloigné. Ce processus permit aussi de consolider progressivement l'entreprise, en générant un fonds de réserve à dépenser en cas de besoin, avant d'entamer le capital social. De plus, au fur et à mesure du développement des opérations, il devenait nécessaire de disposer de ressources propres suffisantes.

L'organisation de la Société subit encore une transformation pour se conformer au Code du Commerce. José Bensaúde, Clemente Joaquim da Costa et Bensaúde & Cie étaient les seuls associés résidant à São Miguel, siège de la Société. Or la loi exigeait qu'elle eut un nombre d'actionnaires suffisant pour constituer une assemblée générale et une commission d'examen des comptes. Deux associés en plus du gérant n'y suffisaient pas. C'est pourquoi, par un acte du 31 Janvier 1892, l'entreprise s'est transformée en Société en commandite simple, ce qu'elle est encore aujourd'hui<sup>11</sup>.

Plusieurs entreprises semblables, concurrentes de la Micaelense, furent créées au fil des ans, à São Miguel. La culture du tabac s'était généralisée grâce aux efforts de mon père, et les concurrents pouvaient utiliser du personnel qu'il avait formé. Il y eut jusqu'à six fabriques à São Miguel, aujourd'hui, il n'y en a plus que cinq dans tout l'Archipel des Açores. Les autres ont disparu.

C'est ainsi que mon père a réussi, grâce à une gestion méticuleuse et à un effort persistant, à vaincre toutes les difficultés pour développer la culture et le traitement du tabac à São Miguel, dont vivent aujourd'hui des centaines de familles, et à créer une fabrique importante pour l'économie de l'île. Il y eut jusqu'à 600 ouvrières, un nombre qui a diminué ensuite du fait de la mécanisation. Celle-ci a néanmoins rendu possible une augmentation de la production et du nombre de paysans vendant à la fabrique du tabac cultivé sur leurs terres.

D'après le contrat et les actes suivants, José Bensaúde a toujours reçu une rémunération de 2,5 % des recettes annuelles en sus de ses dividendes d'associé au capital. Pour cette part, il était un associé industriel. Si cette rémunération avait été considérée comme une commission, en cas d'expropriation, on aurait pu ne pas l'indemniser en alléguant que, son travail terminé, sa rémunération cessait. Pour écarter ce sophisme, la rémunération de José Bensaúde était inscrite dans les comptes de fin d'année, comme part de *benefices* appartenant à l'*associé industriel*<sup>12</sup>. La Société était réellement constituée d'un associé industriel et d'associés capitalistes, dont José Bensaúde faisait aussi partie. Cette organisation subsiste aujourd'hui, bien que les associés fondateurs soient tous décédés et représentés par leurs héritiers.

Dès les débuts de la fabrique, mon père avait porté la plus grande attention à l'instruction de la main d'œuvre, presque complètement féminine. Au Portugal, on était encore loin de se préoccuper du bien-être du personnel

ouvrier lorsqu'il a conçu le projet de faire de la Micaelense, une entreprise où l'intérêt de l'industrie serait associé au bien-être des ouvriers. Dès que les circonstances le permirent, l'édifice fut agrandi pour que les grands ateliers fussent bien ventilés, bien éclairés et les travaux exécutés dans les meilleures conditions d'hygiène. On imposa aux ouvrières des règles de propreté<sup>13</sup>. Par exemple, on leur interdit le traditionnel mouchoir noué sur la tête, d'usage courant et qui servait juste à cacher une chevelure mal entretenue. Chaque ouvrière devait se présenter bien coiffée et proprement<sup>14</sup> vêtue aussi pauvre que fût sa garde-robe. Très tôt, on embaucha un médecin pour le personnel qui avait besoin de soins, la fabrique lui fournissant les médicaments. L'eau pour la consommation du personnel était toujours soigneusement filtrée. Les ouvrières étaient surtout recrutées aux Arrifes, à 20 minutes de Ponta Delgada. Les premières filles des Arrifes qui furent engagées étaient auparavant employées aux travaux des champs. Comme aujourd'hui encore, on n'embauchait que des célibataires, parce que mon père pensait que les mariées avaient des obligations supérieures, comme s'occuper des enfants, du mari et du confort du foyer familial.

A cette époque, les filles des Arrifes étaient presque sans exception illettrées et généralement de culture frustrée. Mon père recrutait des filles jeunes, mais susceptibles d'être éduquées pendant leur apprentissage. Dans ce but, on créa une école primaire que les apprenties de 12 à 15 ans fréquentaient par équipes. On sélectionna parmi ces jeunes filles celles qui réussissaient le mieux, les plus actives et consciencieuses auxquelles mon père enseigna les notions nécessaires pour tenir les écritures de l'usine, ce qui est encore réalisé aujourd'hui par des ouvrières. La sélection effectuée à l'école et poursuivie dans les ateliers permit de réunir un personnel remarquable. La tradition s'est établie, et on éduque de la même manière, les petites filles et arrière petites filles des premières ouvrières ayant travaillé à la Fabrica Micaelense.

On créa très tôt une caisse d'épargne, où chaque jeune fille pouvait déposer une partie de son salaire chaque semaine. Cette caisse avait surtout pour but de leur développer des habitudes de prévision et d'économie et l'on payait un intérêt de 5 % l'an à ces petites économies. On n'admettait jamais, et on n'admet toujours pas, des filles de moralité douteuse, et ainsi dans cet environnement sain, on développe chez les ouvrières des qualités et des aptitudes qui les valorisent dans le travail de l'usine et qui leur sont précieuses dans leur vie ultérieure. Grâce à mon père, le village des Arrifes compta en quelques années, plus de femmes aux habitudes d'ordre et de travail, qui savaient lire, écrire et compter, que n'importe quel autre village de l'île. Les chefs de famille de ce village remarquèrent rapidement le soin avec lequel mon père excluait les rares filles peu sérieuses ou mal notées, l'empressement avec lequel il s'occupait du bien-être physique et moral des ouvrières. Et ils cherchaient à faire embaucher leurs filles à l'usine, à l'abri de la démoralisation<sup>15</sup> habituelle des cigarières de

<sup>11</sup> En 1936. Elle a été nationalisée en 1976? NdT.

<sup>12</sup> Extrait d'un manuscrit de mon père intitulé : *Historia da Fabrica de Tabaco Micaelense*, que l'on trouve dans ses papiers et qui m'a servi pour la rédaction de ce paragraphe.

<sup>13</sup> aceio? NdT.

<sup>14</sup> aceadamente? NdT.

<sup>15</sup> Dépravation? NdT.

la plupart des fabriques de tabac du Continent. Le nombre de jeunes filles désirant entrer à l'usine augmentait plus vite que le nombre de places vacantes. Malheureusement aujourd'hui, dans la situation de pénurie de travail qui prévaut à São Miguel, le nombre de candidates excède de beaucoup nos besoins. Le fait de dispenser du service les femmes qui se marient, ce qui se produit de nombreuses fois dans l'année, présente de graves inconvénients pour la marche régulière du travail. Il en résulte une perte de temps due à l'apprentissage de l'ouvrière qui remplace celle qui quitte l'usine. Pour atténuer cette difficulté, on place à côté de chaque ouvrière qui prévoit de partir, une jeune fille qui lui sert d'aide, et qui prend la place de la première lorsque celle-ci abandonne son service. L'ouvrière qui s'en va reçoit le montant du dépôt qu'elle a accumulé dans la Caisse d'épargne, augmenté d'un don de l'usine, plus ou moins élevé suivant la qualité des services rendus. Cette donation est généralement supérieure au dépôt dans la Caisse et représente sa petite dot.

Cependant toutes les ouvrières ne se marient pas. Certaines sont restées employées jusqu'à la fin de leur vie. Lorsqu'elles sont vieilles et fatiguées, elles sont chargées de travaux plus légers, quoique qu'il n'y ait pas de travaux lourds à proprement parler. Lorsqu'elles deviennent totalement improductives, on leur paye leur salaire même si elles ne peuvent plus venir à l'usine. Il y a peu d'années, la dernière des ouvrières recrutées à la fondation de l'usine, en 1866, est morte dans cette situation. Dernièrement, depuis que le manque de travail a atteint des proportions alarmantes, l'ouvrière est parfois le seul soutien de toute une famille de 4 ou 5 personnes sans emploi. Dans ce cas, c'est le salaire de la jeune fille qui subvient aux besoins de sa famille généralement constituée du père, de la mère et parfois de frères et sœurs. Dans ces conditions, le revenu qui échoit à l'ouvrière est insuffisant pour la maintenir en bonne santé. Fragilisée, car mangeant peu, celle-ci produit peu et mal. Face à cette situation, il n'y avait que deux remèdes : soit augmenter les salaires des 200 ouvrières, pour leur permettre de soutenir 200 familles, ce qui excédait les possibilités de l'entreprise, soit leur fournir un complément d'alimentation à l'usine, sacrifie auquel l'usine pouvait consentir plus facilement. Ce système fut adopté, il y a 5 ans. Pour le mettre à exécution, on a aménagé un grand réfectoire où l'on sert tous les matins à chaque ouvrière un quart de litre de lait pur et un pain de 250 grammes. C'est ainsi que l'on est venu en aide aux ouvrières dans l'esprit du fondateur, avec de meilleurs résultats et pour l'industrie, et pour elles. Le travail est redevenu normal et la condition physique des filles s'est manifestement rapidement améliorée. Il faut remarquer qu'à l'usine, il n'existe pas de travail au forfait ou à la tâche, ce qui conduit souvent les ouvrières à travailler au dessus de leurs forces.

Voilà retracé à grands traits, l'itinéraire qui a permis de faire de la Fabrica de Tabaco Micaelense non seulement une entreprise modèle dans son genre, mais aussi un établissement où l'intérêt économique et le bien-être du personnel sont également garantis. Mon père avait pour devise: "*accroître les ressources des ouvrières par l'éducation et l'influence morale de l'ambiance sans accroître leurs besoins, telle est la meilleure défense de*

*leur vertu et de leur bonheur*". La meilleure preuve du succès de ses efforts est le souvenir reconnaissant que gardent de lui tant de centaines d'anciennes ouvrières, dont beaucoup sont aujourd'hui mères ou grand-mères.

La solution trouvée au problème du prolétariat est l'aspect le plus intéressant de la Fabrica Micaelense, et celui où son fondateur s'est le mieux accompli comme moraliste. Ce fut aussi un succès d'un point de vue proprement industriel. Créer une fabrique de tabac sur le Continent est un problème simple: on achète la matière première sur les marchés internationaux et on trouve un prolétariat formé partout où l'industrie existe déjà. A São Miguel, il a fallu créer la matière première, dans des conditions peu propices à sa production, étudier tous les problèmes inhérents à une industrie complexe, trouver des solutions adaptées au milieu, vaincre, en somme, mille difficultés, en disposant d'un capital initial insignifiant. Ensuite, comme l'Ile avait peu de ressources, il fut nécessaire de créer à l'intérieur de la propre usine une série d'ateliers auxiliaires, comme une serrurerie, une typographie et une menuiserie. Ces ateliers ont parfois été la source de perturbations. Le personnel en question, heureusement peu nombreux, était constitué d'ouvriers venus du dehors, avec des habitudes enracinées, contraires à l'esprit et à la discipline qui régnaient dans l'usine. Ces perturbations cessèrent dès que les ateliers en question fonctionnèrent avec du personnel ayant effectué son apprentissage dans l'usine même. En ce qui concerne les ouvrières, aucune n'a jamais montré la moindre manifestation d'indiscipline - le sentiment qui les anime est semblable à celui qu'on éprouve pour une accueillante maison paternelle. Jusqu'à peu de mois avant son décès, mon père a gardé la direction de l'usine qu'il avait créée.

Pendant des années, il s'est aussi occupé du commerce d'équipements pour la marine à voile, ce à quoi il avait sans doute été amené après avoir fait l'acquisition d'un bateau en association avec Jacinto Fernandes Gil, Antonio José Machado, Clemente Joquim da Costa, Abrahão Bensaúde et Isaac Buzaglo. C'était une barque anglaise qui avait abordé à Ponta Delgada et avait été vendue aux enchères publiques en 1869. Ce navire après avoir été réparé et remis à flots, reçut le nom de Concordia. Il ne fut pas chanceux: il fit quelques voyages lucratifs, mais fut perdu en mer vers 1871 ou 1872, sans dommage pour les propriétaires. Cependant, José Bensaúde continua à vendre des chaînes, des ancres, des cordages et d'autres équipements pour la marine à voile. En 1901, il cessa ce commerce qui n'avait jamais été important, sans doute à cause de la forte baisse de la navigation à voile vers São Miguel.

En 1872, la *Sociedade Exportadora Micaelense* fut créée et sa gestion était à la charge de mon père, conjointement avec Joao George Adam, sujet anglais. L'Exportadora avait été constituée par 21 parmi les plus importants producteurs d'oranges, tels que : José do Canto, Ernesto do Canto, José Jacome Corrêa, José Maria Raposo do Amaral, Nicolau Antonio Borges, etc. Pendant deux ans, José Jacome fut le président de l'Assemblée Générale. Le principal objectif de cette Société était de "cueillir, conditionner et exporter des oranges pour le compte d'autrui". Le siège social était le bureau de mon père.

Elle s'est arrêtée en 1887 parce que la maladie des orangers avait beaucoup réduit la production. Entre 1879 et 1881, mon père envoya plusieurs fois en Allemagne des branches d'orangers et des fruits malades pour qu'ils soient examinés par le Comte de Solms-Laubach, un célèbre professeur de botanique de l'Université de Göttingen que je fréquentait à l'époque. Ces consultations n'ont rien donné parce que la pathologie végétale était alors peu connue.

De 1889 à 1901, José Bensaúde a administré les propriétés que le Comte de Ribeira Grande possédait à São Miguel. Les firmes Lima Mayer<sup>16</sup> & fils et Bensaúde & Cie de Lisbonne avaient pris ces propriétés en bail et payaient dans cette ville, une mensualité à leur propriétaire. Mon père les sous-louait, touchait les rentes et était payé d'un tiers sur l'excédent de la sous-location relatif à la pension versée à Lisbonne, en plus de 5% sur le total de cet excédent. Cette administration cessa en 1901, lorsque le comte de Ribeira Grande a décidé de vendre ces propriétés, qui furent en partie acquises par la famille de Jacome Corrêa.

De 1873 à 1890, il a aussi administré les biens de Dona Maria Carlota da Camara Borges, veuve d'Antonio Borges de Sousa Medeiros e Canto. Cette dame était originaire de São Miguel, mais vivait à Lisbonne, l'administration cessa à son décès. La rétribution de l'administrateur était de 5% du rendement liquide, après déduction des impôts.

De 1873 à 1912, il s'occupa de la *Sociedade de Cultura de Ananases*, qui construisit à Pranchinha 14 des plus grandes serres qui existaient alors à São Miguel. Parmi les 16 associés fondateurs, on retrouve encore José Jacome Corrêa et Ernesto do Canto. Son siège social était aussi le bureau de mon père et il en était le trésorier. En 1905, les serres furent louées, parce que le prix de vente des ananas exportés avait considérablement baissé. La production avait augmenté plus vite que la demande sur les marchés d'Europe du Nord. La dernière réunion des associés eut lieu en Février 1912. Les serres furent ensuite vendues à Augusto Machado da Silveira et à Manuel Augusto Machado. Pendant les premières 30 années, la société rapporta de bons profits et fut liquidée sans pertes.

Avec ses gains, mon père put acquérir plusieurs propriétés. Alors qu'il était encore l'administrateur d'Antonio Borges, il acheta à très bas prix une large bande de terrain nommée "*o Valagão*"<sup>17</sup>, située entre *Fajã de Cima* et le *Pico da Pedra*. Ce terrain était constitué essentiellement de biscuit, c'est-à-dire d'une roche scoriacée<sup>18</sup>. Mon père sut faire de cette roccaille aride une pinède, bien que les experts aient prédit que ses efforts seraient vains. La méthode consista à remplir les

creux dans la roche avec de la terre transportée à la main, en quantité juste suffisante pour y planter des petits pins, dont les racines se faufileurent ensuite à travers les fentes de la lave irrégulièrement accumulée en monticules. Une forêt touffue s'y développa au fil des ans. Il acheta aussi deux petits bois déjà plantés, l'un à Batalha et l'autre à Malaca. Les bois qu'ils produisaient étaient utilisés pour l'exploitation du four à chaux de Pranchinha.

Il acquit aussi des terres de labour près des Arrifes, la plus importante entre le lieu-dit des Confrarias et la Lagoa do Conde. Cet achat fut réalisé lorsque mon père était un peu moins accablé par les frais de notre éducation. Mon frère Joaquim a créé une fabrique Rua de Santa Catarina pour exploiter une plantation de thé qui se trouve à la pointe extrême Nord de ce groupe de terres. Cette plantation est proche de la *Lagoa do Conde*, et elle est fréquemment admirée par les touristes étrangers qui empruntent le chemin de Sete-Cidades. Ma mère a fait entourer les bords de route avec d'innombrables plantes ornementales, azalées, camélias, et autres<sup>19</sup> et la plantation de thé est divisée par des haies de cryptomères mêlés d'arbres fruitiers; c'est un endroit charmant lorsque les haies d'azalées et d'hortensias sont en fleurs. On trouve dans cette propriété divers plants de *grape-fruit*<sup>20</sup>, introduits à São Miguel par mon frère Joaquim. *Flôr da Rosa*, dans la *Serra d'Agua de Pau*, fut la dernière propriété achetée par mon père et défrichée par lui. Elle fut surtout plantée de bosquets de cryptomères et d'acacias, le reste étant constitué de plantations de thé et de pâturages. C'est la plus grande propriété qu'il nous a léguée.

Il a aussi contribué au développement de la culture du *Phormium-tenax*, connu à São Miguel sous le nom d'*espadana*<sup>21</sup>. Il essaya pendant des années de valoriser cette plante industriellement. Je me souviens qu'il m'avait montré un papier très résistant qu'il avait fait faire à Porto; il était marron en raison d'un défaut de fabrication, les feuilles avaient dû être traitées dans un autoclave en fer avant d'être décortiquées pour réduire la pulpe, ce qui aurait provoqué la formation de tannates, par la réaction du fer avec l'acide tannique de l'extérieur de la feuille. Propre, la fibre fournit un excellent papier blanc, d'après les informations données par la papeterie Tojal.

Il a rapporté de l'un de ses voyages, je pense en Allemagne, une machine à défibrer les plantes filamenteuses, qui fut installée dans la propriété de Ribeirinha qui appartenait à José Jacome Corrêa à qui mon père l'avait cédée. Je l'y ai vue, je crois en 1884, défibrer de l'*espadana* à l'occasion d'une visite en

<sup>16</sup> Dans les années 1970, Jacques Bensaúde a travaillé avec Adolfo Lima Mayer qui fut son "dauphin" spirituel dans la gestion de la *Companhia de Fiação de Tecidos de Torres Novas*. Adolfo était le neveu d'Antonio Medeiros de Almeida devenu, à la suite d'une manœuvre peu claire dans les années 1940, propriétaire de cette usine appartenant auparavant à Bensaúde & Cie. NdT.

<sup>17</sup> de "vala" = fossé, "valagão" = très grand fossé. NdT.

<sup>18</sup> sans doute de la pouzzolane. NdT.

<sup>19</sup> Esther B. précise aussi "des hortensias arborescents bleus". NdT.

<sup>20</sup> en anglais dans le texte, pamplemousse. NdT.

<sup>21</sup> New Zealand flax, "Lin" de Nouvelle Zélande, plante fibreuse de la famille des agavacées. On Captain Cook's second expedition to the South Pacific in 1773 *Phormium tenax* was first described, but it was the early traders who came to New Zealand who noted the similarity between its fibre and that of the true flax. These traders observed the usage of *Phormium* by the Maori, the Polynesian people who had settled in New Zealand. From these plants the Maori used the leaves for weaving baskets, mats, head-bands, and other items. They used the fibres of the leaves for making clothing, fishing nets, and ropes. NdT.

compagnie de mon père. La quantité d'eau courante nécessaire était cependant si importante que son emploi ne s'est pas généralisé à São Miguel où les rivières sont rares. A la demande de Mr. Gustavo de Medeiros, mon père a ensuite importé de Nouvelle Zélande, une machine servant au même emploi et que cet industriel installa dans sa plantation d'*espadana* au Nord de Vila da Povoação. Cette machine a servi de modèle à beaucoup d'autres construites à São Miguel et utilisées avantageusement en beaucoup d'endroits de l'Ile.

On commença à vendre de grandes quantités de fibre d'*espadana* en Europe du Nord et son commerce constitua une importante source de revenus pour l'agriculture et l'industrie micaelense. Mon père n'est jamais arrivé à exploiter cette nouvelle industrie bien qu'il possédât d'importantes plantations d'*espadana* dans la Serra de Agua de Pau. Lorsque cette industrie se mit à prospérer, il était déjà trop âgé et affaibli pour se charger d'une entreprise de plus. Peu après son décès, cette fibre cessa d'être recherchée sur les marchés internationaux parce qu'elle ne pouvait pas concurrencer le sisal, fibre d'origine africaine qui a soudainement envahi les marchés mondiaux. Les plantations d'*espadana* qui s'étaient développées, ont perdu beaucoup de leur valeur, avec un grand dommage pour l'agriculture micaelense.

Les bois et les terrains susmentionnés, quelques actions de la Empresa Insulana de Navegação, de la Fabrica de Acucar de Santa Clara, divers titres d'Emprunts Publics nationaux et étrangers, sa participation dans la Fabrica de Tabaco Micaelense, la Fabrica de Cha, les fours à chaux de Pranchinha, la maison et le jardin de Ponta Delgada constituent le petit patrimoine légué par mon père.

Malgré d'autres occupations absorbantes, comme la gestion de la maison de Caetano de Andrade, le secrétariat du Pôrto Artificial, la gestion de la Fabrica Micaelense, il a toujours eu à sa charge des entreprises diverses qui auraient chacune absorbé l'énergie d'un homme actif. Cet effort lui était imposé par la nécessité de payer l'éducation des enfants et même de quelques petits-enfants avec le produit journalier de son travail.

Il n'a jamais été tenté par des affaires de spéculation financière, qui parfois enrichissent d'un moment à l'autre. Comme il n'avait rien hérité de ses parents, sa petite fortune a été conquise à force d'un travail intense et il est rare que l'on s'enrichisse de cette manière. Il aurait pourtant laissé des biens plus importants s'il avait plus pensé à lui et moins à ses enfants.

Comme nous allions probablement nous établir hors de São Miguel, une fois les études terminées, mon père a cherché très tôt et plusieurs fois, à former quelqu'un de la famille qui pût lui succéder dans la gestion de la Maison. Dans ce but, il a éduqué un neveu, fils de sa sœur Helena, qui fut pendant des années son meilleur

assistant. Mais celui-ci mourut dans la fleur de l'âge, laissant sa veuve avec un fils et une fille mineurs. Mon père s'est chargé de l'éducation du garçon qui fit une école de commerce en Belgique. Il chercha à remplacer le défunt par un frère de ma mère, qui alla tenter sa chance dans le commerce à Lisbonne. Mon frère Joaquim l'aida à construire l'édifice de l'usine et à d'autres travaux pendant les périodes où il put résider dans l'Ile, mais il dut aussi abandonner son père pour suivre sa carrière. José Oulman, fils de ma sœur, est mort dans des conditions tragiques à 22 ans dans notre maison, comme on l'a vu. Après la fin de la Grande Guerre, à laquelle il avait participé comme officier français, son frère Albert est venu à São Miguel, pour remplacer le défunt, mais il a aussi abandonné son grand-père parce que sa femme ne se plaisait guère dans l'Ile. Et puis la longue crise économique provoquée par la guerre survint et mon père ne voyant personne de la famille lui succéder à São Miguel, se sentant vieux et fatigué, songea à vendre l'usine, mais la crise rendit cette opération impraticable ou ruineuse.

Il conserva jusqu'à la fin la même énergie indomptable, pourtant il perdit la sérénité, devint parfois irritable, il se sentait malheureux dans son isolement. La mort le surprit dans cet état d'esprit.

C'est ainsi qu'il finit, triste et préoccupé, sa vie d'abnégation et de sacrifice, animée par l'idéal de voir réalisées chez ses enfants les ambitions de sa jeunesse. Ses forces déclinerent rapidement les derniers mois, et son grand cœur cessa de battre dans la soirée du 20 Octobre 1922. Il est mort sans la moindre souffrance à 87 ans. Ma mère et moi nous étions les seules personnes de la famille en sa présence. Ma sœur et mon frère Raul étaient rentrés en France quelques semaines auparavant. J'avais pu rester ici comme son infirmier. Peu de temps après, ma mère est partie à Lisbonne puis à Paris chez ma sœur. Elle lui survécut 14 ans après avoir été sa fidèle compagne pendant 65 ans. Elle est morte à 98 ans entourée de la tendresse de ma sœur, de mes frères et de quelques petits-enfants et arrière-petits-enfants.

J'avais terminé ma carrière de professeur et directeur de l'Instituto Superior Técnico peu avant le décès de mon père. C'est à moi que échet la mission de lui succéder dans l'administration de notre petit patrimoine. J'ai accepté cette mission contre mon gré parce que je m'estimais incompetent pour la remplir. Mais j'ai accepté pour complaire aux instances de mes frères. C'est à ce titre que je suis resté à São Miguel, entouré de chers souvenirs.

Le sentiment d'avoir contribué efficacement à conserver et même à accroître un peu le patrimoine familial créé avec tant d'efforts est la plus grande satisfaction du dernier quart de ma vie.

## X

## LA PERSONALITE DE MON PERE

Les portraits de mon père reproduits ici le représentent à diverses époques de la vie. Sur le plus ancien, il est encore à l'âge ingrat, imberbe, entre garçon et homme, ses traits sont encore peu marqués. Le portrait à l'huile par G.Marini, artiste italien qui vécut quelque temps à Ponta Delgada, le représente à 29 ou 30 ans<sup>1</sup>. C'est ma plus ancienne réminiscence de sa physionomie. La photo qui est sur le frontispice a été prise à 57 ans<sup>2</sup> et la dernière à 85 ans, deux ans avant sa mort. Dans les trois derniers portraits, on peut voir que mon père manifestait la dignité et la noblesse morale qui l'ont caractérisé toute sa vie.

C'était un bel homme, au corps bien proportionné, le teint pâle, les yeux marron, très expressifs, presque couleur de miel, la chevelure noire, abondante, ondulée, et la barbe brun foncé, avec de très légers reflets roux, avant de grisonner. Son crâne, légèrement dolichocéphale<sup>3</sup>, mesurait 60 cm de circonférence. Sa taille était de 1m77. Je l'ai toujours connu avec une ride perpendiculaire entre les yeux, provenant de l'habitude de se contracter la tête dans sa pose méditative habituelle. Il parlait peu. Ma mère disait que son silence habituel avait fait croire à une bonne de chez nous qu'il était muet ; l'ayant entendu prononcer quelques mots, celle-ci était venue, affolée, dire à ma mère : "Madame! Monsieur a parlé!" Tant que nous étions petits, c'était presque toujours ma mère qui s'occupait de nous ; nous avions beaucoup d'admiration et amitié pour notre père, mais il nous intimidait un peu. Ma mère était souvent l'intermédiaire entre père et nous. Telle était généralement l'attitude à São Miguel de la mère et des enfants vis-à-vis du chef de famille. Le père était d'habitude le *papão*<sup>4</sup> avec lequel on menaçait les enfants, ce qui diminuait beaucoup son influence sur eux. Les anniversaires de mon père étaient des grands jours de fête pour nous et pour les quelques amis qui venaient dîner à la maison - chacun de nous lui offrait un petit cadeau, généralement de petits dessins faits par nous que père recevait avec une parole aimable, et archivait précieusement. Plus tard, alors qu'il était seul à São Miguel, les années où notre mère était avec nous en Allemagne, il fêtait chacun de nos anniversaires avec deux ou trois amis qui venaient dîner avec lui ce jour-là. Dans mon enfance surtout, mon père était si absorbé par son travail qu'il ne lui restait pas beaucoup d'occasions de s'occuper de ses enfants. De rares fois, quand il était de bonne humeur et en compagnie de gens qui l'intéressaient, il devenait un charmant causeur; alors sa

physionomie s'éclairait d'un sourire d'amabilité et de gaieté. En famille, entouré de jeunes, après une journée de travail, il se contentait généralement de sourire à l'une ou l'autre histoire drôle qu'il écoutait pensif et accoudé dans une bergère, tordant l'extrémité de sa barbe entre les doigts.

Il était parfois plus gai, par exemple lorsqu'il écrivait les vers badins que j'ai transcrits plus haut<sup>5</sup>. A ce propos, je me souviens, je devais avoir 6 ou 7 ans, qu'étant au lit avec une quelconque maladie infantile, mon père était venu me rendre visite et pour me distraire, il avait dessiné des caricatures sur une ardoise, accompagnant d'histoires drôles les personnages qu'il ébauchait. De telles manifestations étaient rares et si appréciées qu'encore aujourd'hui, je m'en souviens. Ce que l'on aurait pu prendre pour de l'indifférence pendant l'enfance de ses enfants, dont il a toujours été très ami, provenait de ce qu'à l'époque on croyait que l'attention paternelle n'était nécessaire que dès lors que l'enfant atteignait l'âge scolaire. Mais il n'avait plus ces idées lorsque plus tard, il s'est occupé de ses petits-enfants et essayait de deviner les goûts de chacun. Il se mêlait alors à leurs jeux et aimait les avoir autour de lui, même lorsqu'il travaillait, bien qu'ils l'interrompissent constamment.

Un jour, après avoir joué avec mon père, une petite de cinq ans est venue me raconter, très excitée, que grand-père était extrêmement amusant. Il était beaucoup plus familier avec ses petits-enfants qu'il ne l'avait été avec nous pendant notre enfance, parce qu'il avait entre-temps pris conscience du fait que le caractère de l'enfant se forme très tôt et qu'entre 6 et 7 ans, lorsqu'il commence à s'affirmer, il est plus malléable. Lorsque nous avons commencé à devenir des hommes, il nous conseillait d'être joviaux et sociables et de ne pas l'imiter dans sa tendance à la mélancolie, qui résultait, disait-il, des difficultés de sa vie. Cependant, sa nature était au fond, plus méditative que triste. Un jour qu'il était soucieux, une personne de la famille, gaie et expansive lui fit observer qu'il n'avait pas de raison d'être si *pessimiste*. Il répondit : "*Tu attends si peu de la vie que tu es joyeuse parce que cela pourrait être pire. Moi, au contraire, je la considère si élevée et belle que je la trouve précieuse même lorsqu'elle n'est pas gaie. Je suis optimiste et toi, malgré ta gaieté, tu es pessimiste*".

Pour mieux comprendre la personnalité de mon père, il est nécessaire de rappeler les conditions de sa naissance et de son enfance<sup>6</sup>. L'ambiance, quasi-médiévale de São Miguel lors du débarquement de mon grand-père, avait profondément évolué lorsque le caractère de mon père s'est formé. Les idées libérales s'étaient répandues dans toute l'Europe. Les efforts de la Sainte Alliance pour

<sup>1</sup> En 2000, ce tableau était à Paris, chez Claude Bensaude. NdT.

<sup>2</sup> il est précisé 54 ans sous la photo. NdT.

<sup>3</sup> allongé. Dic Robert. NdT.

<sup>4</sup> "*papão*" = croque-mitaine vient de *papa*. Le suffixe "*ão*" exprime l'énormité. Par ailleurs, *papar* = manger (familier employé pour les bébés). NdT.

<sup>5</sup> au chapitre IV. NdT.

<sup>6</sup> Les pages suivantes reprennent des thèmes déjà abordés au chapitre IV. NdT.

restaurer partout un régime absolutiste, après la chute de Napoléon, avaient échoué et suscité au contraire une réaction puissante en faveur du libéralisme. Au Portugal, les abus de pouvoir des partisans de Dom Miguel finirent par aliéner de nombreux adeptes de l'ancien régime. La visite de Dom Pedro IV à São Miguel<sup>7</sup>, avant de partir pour la débarquement de Mindelo en 1832<sup>8</sup>, fut sans doute l'une des causes les plus efficaces de la conversion des micaelenses au libéralisme. Le majorat José Caetano Dias do Canto, le Dr. Vicente José Ferreira Cardoso da Costa et beaucoup d'autres personnalités influentes à São Miguel, comme Duarte Borges da Camâra Medeiros (Visconde da Praia), Manuel de Medeiros da Costa e Albuquerque (Visconde das Laranjeiras), José Inacio Machado de Faria e Maia, Jacinto da Silveira (Barão de Fonte Bela) et bien d'autres, entraînaient avec eux dans le camp libéral les parents et amis, et ainsi São Miguel s'est transformé en une terre adhérant aux nouvelles idées politico-sociales. Beaucoup des hommes de ce temps éprouvèrent un enthousiasme plein d'espérance pour l'ère qui naissait et une nouvelle foi dans l'avenir de la Patrie, comme cela arrive presque toujours après un grand soubresaut politique. Ensuite Castilho, un libéral enthousiaste, est arrivé en 1847 et fut l'inspirateur des aspirations généreuses de la jeunesse de cette époque<sup>9</sup>. Il lui inculqua l'amour de la culture, le respect du travail, le désir d'éduquer l'homme du peuple, qui était à peine plus qu'un serf de la glèbe, de développer l'agriculture, principal élément de la prospérité insulaire, et l'amour du sol natal. Pour cette raison sans excès démagogique, les fils de l'aristocratie locale fournirent une pléiade de patriotes convertis aux idées généreuses du libéralisme. Ils firent de l'Ile de São Miguel ce qu'elle est. Bien que mon père ne fut pas un disciple direct de Castilho, il n'a pas manqué de respirer l'atmosphère d'idéalisme qui agitait la jeunesse vers 1846, non seulement à São Miguel mais aussi dans toute l'Europe. Ici, elle était représentée par des hommes comme José do Canto, José Jacóme Corrêa, Antonio Borges, le Dr. José Pereira Botelho, Ernesto do Canto et bien d'autres, appartenant également à de vieilles familles micaelenses. Cette pléiade d'hommes d'exception constitue *la grande génération* comme on les a désignés dans cette Ile. Chacun contribua à sa manière, au développement de São Miguel. José Bensaúde était l'un des plus jeunes parmi eux. Beaucoup de ses contemporains, avides de culture, étaient partis à l'Université de Coïmbra. Lui, né pauvre, avait dû s'affirmer par son seul effort, en même temps qu'il procurait par son travail, la subsistance de sa famille. Antero de Quental et Teófilo Braga, derniers rejetons de la pépinière bénie de Castilho, ont provoqué une transformation de la littérature nationale aussi

<sup>7</sup> Le 22 Février 1832. NdT.

<sup>8</sup> Le 29 Mai 1832, après avoir recruté à Ponta Delgada une petite armée de 7.500 hommes, il (Dom Pedro) tenta l'aventure... et débarqua à Mindelo, le 8 Juillet 1832. La première guerre civile portugaise commençait. J.F. Labourdette in Histoire du Portugal. Fayard. NdT.

<sup>9</sup> Voir chapitre IV pour d'autres détails. NdT.

radicale que celle qui affecta São Miguel à l'avènement du libéralisme, dans le domaine politico-social<sup>10</sup>.

José Bensaúde a été amené à embrasser avec enthousiasme les idées de sa génération par une circonstance particulière : il appartenait à une race persécutée et le nouveau régime était l'aube d'une époque de tolérance et de fraternité, qui venait éteindre les préjugés qui avaient alimenté la persécution de ses ancêtres pendant des siècles. Mon père a toujours eu l'ambition de contribuer à détruire ces préjugés par l'exemple de sa propre vie.

Son idéalisme humanitaire, l'espoir d'un futur meilleur pour les humbles et les persécutés, sa bonté innée, son intelligence avide de savoir et la volonté énergique de s'élever à partir de rien ainsi que ses enfants, ont été les caractéristiques de sa personnalité, qui s'est ensuite développée et mûrie au contact de la vie réelle.

Mon père s'est efforcé très tôt d'acquérir non seulement les connaissances nécessaires à l'accomplissement des fonctions qui lui garantissaient sa subsistance, mais aussi de compléter son instruction et satisfaire la curiosité de son esprit.

Dans mes plus anciens souvenirs, je le revois presque toujours absorbé dans la lecture, aux heures où d'autres se seraient reposés. Il ne lisait pas seulement pour passer le temps, mais avec l'intention de s'instruire.

Tant que nous habitions à Lombinha, je pense qu'il étudiait des livres de la bibliothèque d'Antonio Borges. Lorsque nous avons déménagé dans la Rua de Santa Catarina, il a commencé à faire sa propre bibliothèque, dont il a éliminé plus tard les livres de littérature superficielle, de peu de valeur instructive, et les a remplacés par des ouvrages sur presque tous les domaines du Savoir. Sa bibliothèque n'était pas seulement destinée à son étude, mais aussi à ses enfants et ensuite à ses petits-enfants pour qu'ils prennent connaissance des livres qu'il jugeait recommandables pour la formation de l'esprit et du caractère. C'est pourquoi elle contient un grand nombre de livres pour la jeunesse<sup>11</sup>.

Généralement le soir, je voyais mon père absorbé dans ses lectures jusqu'à 11H00. Il était assis dans un fauteuil confortable, les livres ou les revues reçues par le dernier courrier de Portugal, d'Angleterre, de France ou des Etats Unis d'Amérique étaient disposés près de lui, sur une petite table. Parfois, il résumait au crayon, dans des grands cahiers *in folio* et en style télégraphique, ce qu'il venait de lire ou les idées suggérées par ce qu'il avait lu. D'autres fois, il se bornait à écrire quelques mots critiques ou bien des notes bibliographiques. A 11 heures, il mettait ses livres en ordre et se retirait dans sa chambre.

Il profitait de ses heures de repos pour s'instruire. Ainsi, malgré ses occupations absorbantes, il a réussi à se tenir au courant des mouvements intellectuels de son temps jusqu'à la fin de ses jours.

<sup>10</sup> La "génération de 70" voir chapitre IV et plus loin. NdT.

<sup>11</sup> La bibliothèque de J.B. aurait contenu près de 1.200 ouvrages et a été cédée à la bibliothèque de Ponta Delgada. NdT.

Les notes qu'il a rédigées révèlent parfois de façon flagrante les traits fondamentaux de son caractère, de ses conceptions et de ses intérêts.

En voici quelques exemples:

*"Froissart parle de l'horreur des cavaliers français et anglais qui accompagnaient le Prince Noir en Espagne, à la vue des bonnes relations qu'entretenaient les espagnols avec les juifs et les maures."*

ou encore:

*"Dans sa lettre du 6 Juillet 1848, Renan écrit à sa sœur Henriette : Tu es peut-être, avec mon seul ami, mon fidèle et pénétrant Berthelot, la seule personne à qui je dise ma pensée; avec les autres je suis de leur opinion."*<sup>12</sup>

Mon père commente ainsi cette phrase:

*"Manque de courage dans ses opinions. Un Anglais à la place de Renan place au-dessus tout la sincérité, et le respect pour sa personne. Voir par exemple la réponse de Spencer à Lord Salisbury, sur la théorie de l'Evolution et la supériorité de la raison sur l'autorité, publiée dans les derniers numéros de la Rev des Revues"*<sup>13</sup>.

Voici quelques unes de ses notes bibliographiques:

*"Bhagavad-gîtâ, traduit du sanscrit par E.Burnouf (Librairie de l'Art Indépendant)."*

Voici encore les extraits de deux notes de 1895 :

*"Le génie judaïque ou l'esprit biblique, (la) cause ou (l')effet de ce génie, était essentiellement démocratique: Egalité humaine, amour du prochain, protection du faible, de la veuve, de l'orphelin, de l'étranger, respect du père et de la mère, des vieux, des sages, prévention du paupérisme, respect de la femme, suprématie de la vertu et du savoir. Dieu était le roi, c'est pourquoi absence de luttes entre les hommes pour la dignité (pouvoir) royale. Les lois d'origine divine supposée, respiraient la justice et la bonté que l'on attribue à Dieu. Toutes ces idées sont diamétralement opposées à la prédominance de la force brute dans les nations contemporaines de Judée. Certes, c'était des utopies pour la majorité des hommes de ces époques lointaines où le sentiment de solidarité humaine était rudimentaire ou n'existait pas : mais utopies ou non, ces idées s'enracinaient dans les fibres les plus nobles du cœur humain; conjointement avec la vitalité de la race, elles expliquent la persévérance acharnée avec laquelle une poignée de héros, si souvent écrasés et si souvent ressuscités, ont défendu son indépendance contre le puissant empire de Rome. Alors qu'ils paraissaient totalement écrasés, les voilà qui se soulèvent à nouveau, avec l'espoir trompeur de se libérer du joug romain; après avoir été vaincus, disséminés et complètement empêchés de réagir par la force, ils se sont retranchés dans leurs principes, son héritage moral, avec une ténacité que n'ont pas pu vaincre dix-huit siècles de martyr, d'oppression, de misère et de mépris des peuples, parmi lesquels ils vivaient en infime minorité. La terre de Canaan appartenait à Dieu, cadeau divin au peuple d'Israël, et non à un quelconque roi qui aurait pu la vendre au peuple ou la distribuer à ses favoris. La*

*vente perpétuelle de la terre était interdite, pour éviter sa concentration en peu de mains. L'esclavage était lui aussi temporaire: l'esclave était libéré passé un certain délai, ou avant s'il avait été blessé par son maître..."*

D'une autre note:

*"La solution de ce problème humain est la réalisation des rêves de Jérusalem. Les prophètes enseignent l'optimisme et l'espoir dans l'avenir. Le prophète est le pamphlétaire qui fouette les abus des puissants c'est la morale rigide face à la force, la complaisance et l'égoïsme: Dieu est la justice, si quelqu'un veut le servir qu'il soit juste. Dieu est l'amour, si quelqu'un veut lui plaire, qu'il aime son prochain. Pour le prophète, les cérémonies sacerdotales du culte ont peu de valeur:*

*"Loin de moi, la rumeur de vos cantiques, que le droit jaillisse comme l'eau de la source, et la justice comme le fleuve.*

*Voilà ce qu'exige le prophète au nom du Dieu d'Israël (Amos. V 23-24).*

*Isaïe est le Démosthène de la Judée, Jérémie le moralisateur du peuple, il l'exhorte à aimer la vertu. Ezéquier l'optimiste qui console dans l'exil et alimente sa foi dans l'avenir. La justice existe, elle doit exister: voilà le cri de l'âme du peuple d'Israël; plus elle est violée, plus le prophète croit en elle; voilà la raison pour laquelle l'humanité a trouvé dans la Bible un refuge contre la souffrance, et un guide pour la vie.*

*Job est la synthèse du génie d'Israël : le mal existe; mais comme Dieu est juste, le mal est un incident passager.*

*Pour un juif, le premier devoir est de vivre: c'est pourquoi, vingt fois au bord du gouffre, vingt fois, il réagit et vit; son histoire n'a pas d'équivalent.*

*Le juif est monogéniste<sup>14</sup>: tous les hommes sont issus d'un couple unique, ils sont tous frères.*

*Les femmes bibliques sont des modèles de douceur et de force morale, comme Ruth, Esther et Déborah, la femme idéale des Proverbes.*

*Rébecca, avant de prendre Isaac pour époux, est consultée ; elle est ainsi libre et non une esclave passive comme les femmes des autres peuples contemporains.*

*L'épisode de José<sup>15</sup> d'Egypte est la plus belle page d'histoire ancienne, a dit Voltaire.*

*De Moïse, on sait peu de choses. Un homme de génie élevé au milieu des prêtres égyptiens. Il a transformé une poignée d'esclaves en un peuple indestructible. Il a laissé dans l'Histoire un trait de lumière inextinguible; une œuvre religieuse, morale et sociale sans équivalent. Il est le premier inspirateur du Christianisme et de l'Islam, qui ont contribué à vulgariser sa pensée parmi les nations. Le chant de la Mer Rouge est une des belles productions de l'Antiquité. Le Décalogue, un code sublime; le jour où ses préceptes se réaliseraient sincèrement, l'ère messianique adviendrait..."*

Ces notes, écrites en courant, contiennent la synthèse des doctrines de la morale biblique qui furent les idées et l'orientation de mon père pendant toute sa vie. Ses

<sup>12</sup> La citation de Renan est en français dans le texte. NdT.

<sup>13</sup> Rev. des Revues, en français dans le texte. NdT.

<sup>14</sup> Monogénisme : Doctrine de l'unité d'origine de l'homme, selon laquelle toutes les races humaines dérivent d'un type primitif commun. Dictionnaire Robert. NdT.

<sup>15</sup> Joseph.NdT.

enfants et petits-enfants l'ont souvent entendu les exposer avec une éloquence et un enthousiasme communicatifs. Enclin par nature au bien, son noble caractère s'est façonné au contact de la Bible.

Il ne cherchait pas à savoir si l'esprit biblique avait fécondé le génie juif ou si le génie d'Israël avait créé l'esprit biblique. La beauté sublime des enseignements moraux de la Bible est la même, quelle que soit la solution de ce dilemme. Pour lui, la récompense de l'homme vertueux était implicitement contenue dans l'exercice de la vertu, ce qui était la forme la plus élevée de la morale. Être vertueux c'est la manière d'être heureux et de se respecter soi-même.

Il étudia d'autres codes religieux, comme le montrent les notes de ses cahiers, où l'on trouve des dissertations et des remarques sur les religions d'Égypte, le Bouddhisme, les cultes de la Grèce; sur les sectes judaïsantes de Russie au XVe siècle, les croyances religieuses des albigeois et des cathares, des sabbathiens<sup>16</sup>, etc.; sur la philosophie et la théologie chrétienne d'après le cardinal Newman<sup>17</sup>, l'influence de la philosophie de Maïmonide sur Saint Thomas d'Aquin, etc. Ses lectures sur l'histoire des religions ont certainement modifié les croyances de sa jeunesse. C'était un spiritualiste pur, pour qui la religion s'est transformée au fil des ans, en un phénomène social et éthique dépendant du caractère et de la culture du peuple qui l'a créée. C'était un spiritualiste par sentiment, mais il compensait cette disposition d'esprit par l'attitude critique du naturaliste.

L'influence de la culture grecque sur la civilisation européenne était un sujet dont mon père parlait parfois; sur ce point ses idées ne cadraient pas avec l'opinion dominante. Elles évoquaient celles de certains penseurs juifs contemporains de la Grèce antique, pour qui la culture grecque malgré son éclat, était comme un arbre très fleuri qui ne donnait pas de fruits. Et ils notaient que la fructification qui manquait, était un critère éthique comparable à celui de la Bible. Mon père considérait la civilisation grecque très inférieure à celle de la Palestine d'un point de vue moral, et il déplorait qu'elle ait influencé si profondément la culture européenne. Pour le Grec, tout ce qui est beau est bon; pour le juif, tout ce qui est bon est beau. Ce sont deux conceptions diamétralement opposées. Il en résulte que beaucoup de choses considérées comme belles en Grèce, peuvent sembler ignobles et horribles à l'esprit palestinien. Avec plus de justification, il étendait ce qu'il pensait de la culture grecque à la civilisation plus brutale et débauchée de la Rome impériale, dont le plus grand divertissement était la lutte du cirque, dans lequel on sacrifiait des milliers de vies humaines pour le plaisir du public; une monstruosité inconcevable pour l'esprit biblique. Mon père étudiait l'histoire de l'humanité et évaluait la

civilisation des divers peuples essentiellement d'un point de vue éthique. Un point de vue subjectif, mais qui révèle par la même, son idéalisme animé d'une foi optimiste dans la perfectibilité humaine. C'était aussi un lecteur assidu d'œuvres sur la sociologie générale et sur la morale, considérée comme une doctrine indépendante de la religion, dont il existe plusieurs volumes dans sa bibliothèque. Il suivait avec intérêt toutes les tentatives pour améliorer les conditions d'existence des peuples opprimés. Il suivit avec beaucoup de sympathie la mission de Sir Moses Montefiore en Orient, pour le compte de l'Angleterre, pour tenter de mettre un terme aux persécutions des Turcs contre les chrétiens arméniens; et le mouvement déclenché plus tard par Théodore Herzl dans le but de créer en Palestine, un refuge pour les juifs opprimés en Russie, et dans d'autres pays. Il se procura les portraits de ces deux bienfaiteurs et avait accroché celui de Herzl devant son bureau.

Après s'être enthousiasmé dans sa jeunesse pour les belles lettres, mon père avait acquis au fil des ans un plus grand intérêt pour l'histoire et pour tout ce que l'on pourrait appeler la philosophie scientifique, en particulier pour les livres qui pouvaient lui fournir des notions précises sur divers domaines du savoir, de l'*information*, dans le sens que les Anglais donnent à ce mot. Les livres de littérature sont relativement rares dans sa bibliothèque, et toujours choisis, comme, par exemple, les œuvres de Camões<sup>18</sup>, Dante, Pétrarque<sup>19</sup>, Shakespeare, Byron, Goethe, Lamartine, Heine, Victor Hugo, Herculano<sup>20</sup>, Garrett<sup>21</sup>, João de Deus<sup>22</sup>, Antero de Quental et quelques autres.

Il était un simple amateur d'arts plastiques sans culture particulière. L'ambiance insulaire dans laquelle il a été élevé, était comme aujourd'hui, très pauvre en manifestations artistiques et l'éducation du goût ne s'acquiert que par contact avec des œuvres d'art; cependant, il visitait des musées pour voir les œuvres des grands maîtres. A son époque, on ne cultivait à São Miguel que l'art du jardin, plantation et arrangement de jardins, supérieurement pratiqué par José do Canto, Antonio Borges et José Jacóme, et mon père y était sensible.

Bien que sans éducation musicale, il appréciait beaucoup la bonne musique. Il disait qu'il lui manquait d'entendre dans l'isolement où il vivait à São Miguel; pour satisfaire ce désir, ma mère acheta un piano mécanique qui pouvait être utilisé par n'importe qui, et qui était

<sup>16</sup> Secte chrétienne fondée au XIVe siècle par Sabbathius, et qui célébrait la Pâque le même jour que les juifs. Dic. Robert. NdT.

<sup>17</sup> Il s'agit sans doute de John Newman (1801-1890), homme d'église et écrivain anglais. Anglican, il fut le centre du mouvement d'Oxford, qui tendait à un christianisme plus pur, moins étatisé, et aboutit à sa conversion retentissante au catholicisme... Il est l'auteur de nombreux écrits où, contre Gladstone, il démontre la compatibilité du catholicisme romain et du civisme.

<sup>18</sup> Luis de Camões, le plus célèbre écrivain portugais, mort en 1580, a publié en 1572 les *Lusiades*, grand poème épique à la gloire des Grandes Découvertes et de l'histoire du Portugal. Il était inspiré, entre autres, par Pétrarque. NdT.

<sup>19</sup> Poète et humaniste italien (1304-1374). NdT.

<sup>20</sup> Alexandre Herculano (1810-1877) grand historien et écrivain portugais de la période romantique. NdT.

<sup>21</sup> João Baptista de Almeida Garrett (1799-1854) Célèbre poète et auteur de pièces de théâtre dramatique. Initiateur du romantisme portugais, défenseur des idées libérales, il était animé d'une volonté d'arracher à la léthargie un pays dont il était devenu "le maître à vivre". NdT.

<sup>22</sup> João de Deus est un pédagogue dont les méthodes ont été appliquées dans les écoles João de Deus créés dans tout le pays, sous la première République (1910- ) jusqu'à Salazar. NdT.

parfois joué par une bonne. Son amour de la musique le conduisit à insister pour que chacun de ses enfants apprît à jouer d'un instrument. Il nous écoutait avec plaisir lorsque ma sœur, mon frère Joaquim et moi, nous jouions des trios de Haydn et d'autres morceaux à notre niveau, cela nous arrivait rarement parce que nous n'étions pas souvent tous réunis.

Mon père a aussi réussi à suivre les progrès généraux des sciences de la nature, dont le développement au XIXe siècle entraîna, non seulement les énormes progrès matériels de notre temps, mais aussi de nouveaux concepts scientifiques et philosophiques. Ce rapide progrès intellectuel a pris une grande importance après la venue du libéralisme, qui a émancipé l'esprit de la tutelle des anciennes opinions préconçues et stimulé l'amour des sciences. Le XIXe siècle a été l'héritier de l'esprit de quelques personnalités des XVIe et XVIIe siècles<sup>23</sup>, comme Torricelli, Galilée, Lord Bacon, Newton et autres, et de la vulgarisation de leurs méthodes d'étude de la nature.

L'énorme développement des sciences de la nature ne pouvait échapper à l'esprit curieux de mon père. Il s'intéressait aux phénomènes physico-chimiques, mais il lui manquait l'apprentissage expérimental que presque personne ne possédait au Portugal, et encore moins aux Açores et qui ne s'acquiert pas par la lecture, son unique recours. Cependant, il aimait observer ces phénomènes et s'intéressait aux appareils qui permettait de les observer. J'avais cinq ans, lorsque j'ai vu pour la première fois dans ses mains l'appareil constitué d'un ballon en verre dans lequel on peut produire de l'hydrogène en tournant une petite manette pour introduire un copeau de zinc dans de l'acide sulfurique dilué. L'hydrogène ainsi produit sort par un petit orifice sur une éponge de platine qui devient incandescente au contact de l'hydrogène et allume un bec alimenté par le même hydrogène. Cet appareil a pour objet de montrer que ce gaz brûle facilement en présence de l'oxygène de l'air et que la combinaison des deux gaz forme de l'eau que l'on peut facilement condenser en approchant de la flamme, un objet en porcelaine. Dans mon enfance, mon père avait fait installer dans le jardin de Santa Catarina un pluviomètre et un thermomètre, dont les lectures journalières étaient notées dans un cahier avec la hauteur du baromètre. Les premiers instruments de météorologie qui existèrent à São Miguel furent importés d'Allemagne par mon père : ils avaient été inventés par le Pr. Klinkerfuss, de l'Université de Goettingen. Dans le petit laboratoire de la Fabrica Micaelense, installé dans un coin du jardin de notre maison de Santa Catarina, on trouvait une balance de précision, de la verrerie pour des expériences de chimie, des étuves pour sécher des précipités et divers autres instruments, pas tous nécessaires aux préparations destinées au tabac; entre autres un polarimètre acquis manifestement pour satisfaire sa curiosité et qui sert, comme on sait, à déterminer la quantité de saccharose dans une solution aqueuse par la rotation du plan de polarisation de la lumière. C'est dans

les mains de mon père que j'ai vu pour la première fois un "scintilloscope" de Crookes<sup>24</sup>, pour rendre perceptible l'incidence des particules solides<sup>25</sup> émises par le radium sur un écran imprégné d'une substance fluorescente. Il avait importé cet appareil d'Angleterre peu après la découverte du radium par (les) Curie<sup>26</sup>. Ces exemples illustrent l'intérêt de mon père pour l'observation des phénomènes naturels. Sa curiosité et ses lectures<sup>27,28</sup> n'en ont pas fait un chimiste, ni même un physicien, mais au moins lui ont-elles formé un esprit scientifique avec une connaissance des lois les plus générales de la physique et de la chimie, comme la conservation de la matière, la conservation de l'énergie, les principales lois de l'optique, de l'hydrostatique, de la mécanique, etc... Surtout en lui donnant la notion claire et fondamentale de ce que la nature obéit à des lois inaltérables, ce qui est indispensable pour posséder une perception scientifique de l'Univers.

Dans mon enfance, ses leçons étaient très stimulantes pour moi, précisément parce qu'il m'expliquait le *pourquoi* des phénomènes naturels. Il me semble que son approche des sciences de la vie a été directement influencée par une santé fragile jusqu'à assez tard dans sa vie. Cette circonstance l'aurait conduit à étudier des livres d'hygiène, dans le but de se fortifier. Plusieurs fois, un excès de travail a provoqué chez lui des symptômes nerveux qui l'ont inquiété; il éprouvait quelque chose<sup>29</sup> dans la colonne vertébrale qui l'obligeait à interrompre son travail, et à prendre un relatif repos pour se rétablir. Malheureusement, il n'a pas laissé suffisamment de notes qui puissent me renseigner sur ses lectures dans ces domaines et c'est pourquoi je ne peux qu'énumérer très imparfaitement ses connaissances en sciences de la vie. Toutefois, les livres de sa bibliothèque nous donnent au moins une indication des sujets qui l'intéressaient.

Des lectures sur l'hygiène<sup>30</sup>, il serait passé à celles de physiologie, dont sa bibliothèque contient de nombreux

<sup>24</sup> "espintariscopio" - Il s'agit très probablement d'un tube de verre scellé sous vide recouvert d'une substance fluorescente, sans doute du sulfate de zinc, comme le tube de Crookes, et contenant quelques mg de radium et/ou de radon. Ce tube devait scintiller dans l'obscurité. Le choc d'une particule alpha, émise par le radium ou le radon provoque l'apparition fugace d'un petit point lumineux sur l'écran. NdT.

<sup>25</sup> particules alpha NdT.

<sup>26</sup> Le radium a été découvert en 1898. NdT.

<sup>27</sup> *Novum Organum* by Lord Bacon. *First Principles* by H.Spencer. *Fragments of Science* by John Tyndall. *Principles of Chemistry* by D.Mendeléeef. *Text-book of Geology* by A.Geike et autres livres fondamentaux.

<sup>28</sup> Le *Novum Organum* a été publié en 1620 par Lord Francis Bacon (1561-1626). *First Principles* publié en 1862 par Herbert Spencer, philosophe Anglais (1820-1903) qui voulut donner une explication globale de l'évolution des êtres à partir des lois de la mécanique. *Fragments of Science* by John Tyndall (1823-1893) physicien Irlandais. *Principles of Chemistry* by Dimitri Mendeléeiev, chimiste Russe (1834-1907) inventeur de la classification périodique des éléments. NdT.

<sup>29</sup> "sentia certa impressão" ? Un mal de dos? NdT.

<sup>30</sup> Son livre le plus ancien sur l'hygiène est le gros traité de Malcolm Morris, en collaboration avec beaucoup de spécialistes, intitulé: *The book of Health*, London, 1884.

<sup>23</sup> La négation du XVIIIe siècle, des "Lumières", est surprenante. NdT.

ouvrages<sup>31</sup>, sur les nerfs et les muscles, sur la physiologie des exercices physiques; et aussi sur la zoologie et la botanique, sur l'hérédité et des œuvres fondamentales de biologie générale, de Darwin<sup>32</sup>, de Wallace<sup>33</sup>, de Huxley<sup>34</sup>, de Heckel<sup>35</sup>, de Romanes<sup>36</sup>, etc., des livres qui dépassaient de beaucoup, en nombre et en qualité, ce que l'on attendrait de la bibliothèque d'un amateur.

Je sais qu'il s'intéressait particulièrement au problème de l'hérédité, car je l'ai entendu résumer la théorie de Weisman<sup>37</sup> (*Essais sur l'hérédité*, etc. 1892, Paris) sur la continuité du plasma germinatif, une théorie qui a laissé des vestiges dans les conceptions actuelles de ce problème, et qui a éclairé les recherches de Mendel sur la descendance provenant du croisement de variétés à caractères différents, et aussi par les études récentes sur les noyaux cellulaires.

Bien que mon père ne fût plus tout jeune lorsqu'il a étudié *l'Origine des Espèces* de Darwin<sup>38</sup> et il a accepté sans restrictions la théorie de l'Evolution, avancée la plus marquante des sciences de la vie au XIXe siècle. Jusqu'à très tard, il a gardé l'ouverture d'esprit nécessaire pour accepter ce qu'une critique objective lui présentait comme raisonnable et ce, quelles que fussent les idées plus anciennes qu'il devait sacrifier. Je l'ai entendu faire une critique qui révèle son humanisme, à propos de la *lutte pour la vie*, à laquelle Darwin accorde une importance excessive dans la formation de nouvelles espèces. Il remarquait, à ce sujet, qu'un tel moyen de sélection serait peut-être acceptable pour les êtres dénués de raison bien que "*les conditions qui tuent le fort affaiblissent le fort*". Les évolutionnistes, successeurs de Darwin ont justifié ses doutes : la formation des nouvelles espèces n'est pas due à la lutte pour la vie entre les individus d'espèces préexistantes, comme le supposait Darwin, mais à des mutations spontanées, comme l'ont démontré les expériences de De Vries<sup>39</sup>. Il répugnait surtout à accepter la sélection par la lutte dans l'espèce humaine. Il pensait que la coopération entre les hommes pour leur

défense collective, la sympathie qui les amène à s'aider mutuellement, le sentiment du droit et de la justice, la diminution progressive de ses tendances agressives, rendaient impossible *la sélection naturelle* dans l'espèce humaine. Cette même idée avait déjà été formulée bien avant par Wallace, et plus tard développée par Kropotkine<sup>40</sup> dans le livre intitulé *L'entraide* que mon père avait lu avec beaucoup de plaisir parce que la lutte au sein de l'humanité, comme une loi naturelle, heurtait ses principes moraux.

Sa bibliothèque était aussi riche en ouvrages de science appliquée aux industries, et surtout de pédagogie, un de ses sujets favoris.

On peut résumer la richesse intellectuelle acquise par mon père par ses propres moyens de la manière suivante: Il possédait une culture mathématique bien supérieure à ce qu'exigeait l'excellent comptable et administrateur qu'il fut ; il avait des connaissances suffisantes en géométrie pour exécuter des travaux de topographie, et des notions suffisantes en technologie pour intervenir de façon décisive dans des problèmes complexes comme la construction du port de Ponta Delgada. Il connaissait l'agronomie qu'il avait étudiée et pratiquée non seulement comme administrateur d'Antonio Borges, mais aussi sur une plus grande échelle comme associé gérant de la Fabrica Micaelense. Il avait des notions de chimie et de physique, et possédait des connaissances générales en biologie, suffisantes pour comprendre les ouvrages sur l'évolution et leur portée scientifique et philosophique. Il était érudit en histoire des religions; il connaissait les principaux ouvrages classiques en langues modernes et il est devenu un pédagogue extrêmement compétent pendant l'éducation de ses enfants. Il avait acquis une partie de son savoir pour une application pratique immédiate, mais en même temps, ses connaissances lui ont servi à échafauder ses propres conceptions générales. C'était au fond, un esprit philosophe et généralisateur qu'un sentiment élevé du devoir avait écarté des domaines de la pensée pure, mais qui possédait cependant, assez de sens pratique pour devenir un industriel renommé.

J'ai déjà décrit plus haut sa morale. Mon père l'a résumée dans cette formule d'une lettre de 1879: "*sacrifier le plaisir au devoir c'est la pratique de la vertu qu'il faut acquérir comme habitude dès l'enfance*". C'est la synthèse de l'histoire de sa vie.

Mon père a toujours cherché à rendre service à tous ceux qui lui demandaient de l'aide, non pas par amabilité banale, mais par cohérence avec ses idéaux. C'est une caractéristique de sa personnalité. Dès 1860, il a pris en main l'administration des modestes biens de ses parents, qu'il a eu à sa charge jusqu'à ce qu'il meurent tous les deux. Il les aidait économiquement lorsque nécessaire, parfois sans qu'eux-mêmes ne le sachent. Bien qu'il fût remboursé de ces avances, après la mort des grands-parents, il ne possédait pas à ce moment-là de moyens suffisants pour pouvoir sans sacrifice, leur faciliter la vie de cette manière. Il fut toujours le conseiller, et parfois la

<sup>31</sup> *Physiology of Common Life* by G.H.Lewes; *Physiologie des Exercices du Corps* par F.Lagrange; *Lessons in Elementary Physiology* by T.H. Huxley; etc., etc.

<sup>32</sup> Charles Darwin, naturaliste anglais, 1809-1882, auteur en 1859 de: *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*. NdT.

<sup>33</sup> Alfred Russel Wallace, naturaliste anglais, 1823-1913, rival de Darwin, par ses contributions à la théorie de l'Evolution des Espèces. NdT.

<sup>34</sup> Thomas Henry Huxley, naturaliste anglais, 1825-1895, défenseur des théories de Darwin, s'intéressa principalement à l'origine de l'espèce humaine. C'était le grand-père du romancier Aldous Huxley. NdT.

<sup>35</sup> Ernst Haeckel, naturaliste allemand, 1834-1919, partisan des idées évolutionnistes de Darwin. Cherchant à les appliquer à l'origine de l'homme, il émit l'hypothèse d'une forme intermédiaire qu'il nomma pithécantrophe. NdT.

<sup>36</sup> Georg John Romanes, naturaliste anglais, 1848-1894, défenseur des théories de Darwin. NdT.

<sup>37</sup> Charles Weisman, biologiste allemand, 1834-1914, Travailla sur l'évolution et sur l'hérédité. NdT.

<sup>38</sup> Son édition date de 1902, J.B. avait 67 ans.

<sup>39</sup> Hugo de Vries, botaniste hollandais, 1848-1935, inventeur du concept de mutation, redécouvrit les lois de Mendel. NdT.

<sup>40</sup> Prince Piotr Alexeïevitch Kropotkine, révolutionnaire et anarchiste russe, 1842-1921, exilé à partir de 1876, installé en Angleterre de 1886 à 1917. *L'entraide* fut publié en 1906. NdT.

providence, de ses frères et de ses neveux, il essaya par tous les moyens d'en faire des hommes utiles. Il se conduisit de la même façon avec la famille de ma mère. Sa sollicitude pour le bien-être d'autrui s'étendait également à des personnes de toutes classes sociales étrangères à la famille. Les hommes et les femmes du peuple qui l'ont servi, ont utilisé son bureau comme une caisse d'épargne; ils lui remettaient leurs modestes économies au taux d'intérêt courant, ce qui compliquait sa comptabilité sans aucun bénéfice pour lui. Certains de ces épargnants réussirent à accumuler au fil des ans des pécules d'une certaine importance.

Parmi les employés du port, ses subordonnés, il avait suscité des profonds dévouements, comme celui d'un modeste maître-charpentier qu'il avait défendu d'une accusation injuste devant la Junta Administrativa. Mettant en péril sa propre position, il avait empêché le licenciement de cet homme, bien qu'un membre de la Junta ait déclaré qu'il présenterait sa démission si le charpentier n'était pas sanctionné. Le conseiller en question quitta la Junta, mais l'homme continua son service. Une autre fois, il fut chargé par un ancien employé du port, de recouvrer un petit héritage difficile à liquider parce que les co-héritiers créaient des difficultés. Des cas semblables se répétèrent toute sa vie. Ces faveurs lui firent des amis, mais lui créèrent aussi des désagréments.

Mon père gardait une amitié presque fraternelle pour ses amis d'enfance qui le trouvaient toujours lorsqu'ils en avaient besoin. Ceux que j'ai le mieux connus étaient: Luiz de Morais Perreira, Francisco Maria Supico, Pedro Paulo dos Santos, Eugénio do Canto et Antero de Quental. Pour ce dernier, l'amitié se mêlait d'une grande admiration. Les visites d'Antero à São Miguel étaient une source de joie pour mon père. Antero venait souvent le chercher<sup>41</sup> à la maison, et les deux amis passaient de longues heures à parler ensemble.

Mon père était optimiste tandis qu'Antero était un admirateur de Hegel<sup>42</sup> et de divers métaphysiciens allemands. Antero de Quental, fondateur de l'*Internationale* au Portugal était socialiste<sup>43</sup>, comme l'avaient déjà été d'autres disciples directs ou indirects de Hegel, parmi lesquels on trouve Henri Heine<sup>44</sup>, un autre grand poète. Mon père au contraire était de l'école des

économistes classiques, Adam Smith<sup>45</sup>, David Ricardo<sup>46</sup>, Mc.Culloch, etc... Il pensait que les inconvénients sociaux du capitalisme qui avaient suscité le socialisme, disparaîtraient graduellement avec l'accroissement de la richesse, conduisant à sa meilleure distribution car le développement lui-même la déprécierait. Pour justifier cette idée, il s'appuyait sur la baisse des taux d'intérêt de la Banque d'Angleterre pendant la deuxième moitié du XIXe siècle, preuve, disait-il, que le capital devenait meilleur marché et de plus en plus facilement accessible. Ils n'étaient pas toujours d'accord, mais tous deux avaient le culte de la bonté, et ceci suffisait à expliquer l'amitié de mon père pour l'excellent Antero, avec qui il aimait discuter de tous les sujets. Lorsque de son côté, Antero se référait à mon père en son absence, devant d'autres amis, il avait l'habitude de le désigner comme le *Bom-Tobias*, d'après ce que m'a raconté Antonio de Azevedo Castelo Branco, grand ami d'Antero que mon père n'a jamais rencontré. Une lettre de mon père à Oliveira Martins<sup>47</sup> annonçant le suicide d'Antero de Quental<sup>48</sup>, alors qu'il était hébergé chez nous, est connue de tous les admirateurs du grand poète. Mon père en fut tellement attristé que sa santé s'en trouva affectée.

Il fut également ami d'Ernesto do Canto et de José Jacóme Corrêa, deux personnalités marquantes de la société micaelense de son temps, qui appartenaient à la génération précédente. Ernesto do Canto lui était particulièrement sympathique, en raison du dévouement avec lequel il avait réuni pendant de nombreuses années, et édité dans l'*Arquivo dos Açores*, tous les documents sur l'archipel açorien qu'il avait découverts dans de patientes recherches. Ainsi avait-il utilisé sa fortune de façon intelligente et patriotique afin de créer un précieux fonds d'archives sur l'histoire de ces Iles à travers les âges. Mon père tenait aussi en haute estime son noble caractère. Ernesto do Canto était allé à Paris peu avant de mourir, pour se faire hospitaliser dans une clinique. Mon père demanda alors à mon frère Raul, qui était déjà médecin, de faire tout ce qu'il pouvait pour son infortuné ami, mais celui-ci décéda peu après son retour à São Miguel d'une terrible maladie incurable. Je pense que l'amitié avec Ernesto do Canto s'est nouée lorsque mon père était secrétaire de la Junta da Docca et que le premier en était conseiller. L'amitié avec Eugénio do Canto, frère plus jeune d'Ernesto, datait de l'enfance car je pense qu'ils avaient été condisciples à l'Ecole de Pedro Alcantara Leite, et ils se tutoyaient.

José Jacóme Corrêa était nettement plus âgé que mon père. Il fut en son temps, l'homme le plus influent à São Miguel, non seulement par sa fortune, son importance politique et son intelligence mais aussi par son allure de parfait *gentleman*. Il était respecté de tous. Il fréquentait

<sup>41</sup> Esther B. traduit/écrit "demeurer à la maison" qui semble plus conforme. NdT.

<sup>42</sup> Georg Wilhelm Friedrich Hegel, important philosophe allemand (1770-1831). NdT.

<sup>43</sup> Antero de Quental fut avec Eça de Queiros l'animateur des *Conferências do Casino*, De jeunes intellectuels groupés autour d'eux, la "génération de 70" signèrent un manifeste, le "Programme des conférences démocratiques". Le programme fut particulièrement bien exposé par Antero en deux communications. Dans la première, il dénonçait l'éloignement du Portugal par rapport à l'évolution idéologique européenne. Dans la seconde, il analysait les maux historiques dont souffraient les deux nations ibériques: l'expansion, cause première de la décadence agricole, l'absolutisme protecteur de l'aristocratie, et le catholicisme intolérant. Eça de Queiros traitait de sujets plus littéraires. Antero était influencé par Proudhon. NdT.

<sup>44</sup> Heinrich Heine, poète allemand (1797-1856). NdT.

<sup>45</sup> Adam Smith, philosophe et économiste écossais (1723-1790) optimiste et partisan du libre-échange, croyait en la convergence des intérêts individuels vers l'intérêt général. NdT.

<sup>46</sup> David Ricardo, financier et économiste anglais (1772-1823) favorable au libre-échange. NdT.

<sup>47</sup> Oliveira Martins (1845-1894) célèbre historien, était l'un des membres éminents de la "génération de 70". NdT.

<sup>48</sup> En 1891. NdT.

régulièrement le Club Micaelense dont José Bensaúde était également membre depuis sa jeunesse. Tous les deux aimaient jouer aux échecs, et étaient devenus peu à peu partenaires pour une partie journalière. Avec le temps, José Jacóme, qui s'y connaissait en hommes, s'était intéressé au jeune José Bensaúde. Il fut ensuite l'associé de mon père dans diverses entreprises comme la Fabrique de Tabac dès lors qu'elles servaient l'économie locale.

§1§ Je crois que c'est après que (mon père) a quitté le secrétariat de la Junta do Pôrto Artificial, que José Jacóme s'est mis à passer le soir au bureau presque toutes les après-midi, où ils discutaient ensemble pendant de longues heures. Mon père lui était reconnaissant de l'estime et de l'amitié qu'il lui manifestait depuis qu'il était entré dans la vie. Il éprouvait pour lui une affection sincère et cherchait à lui rendre service dès qu'il le pouvait, et José Jacóme faisait de même. A la fin de sa vie, José Jacóme disait de lui, qu'il était l'une des rares personnes qu'il avait fréquentées de près et qui ne lui avait jamais emprunté de l'argent. Parmi les papiers de mon père, on trouve des lettres de José Jacóme. Je transcris les deux suivantes pour illustrer le genre de relation qui existait entre eux:

*"Je vous attends ici avec plaisir, mais venez coucher pour que l'ennui soit moins pénible. Je suis toujours par ici (à Ribeirinha), mais je dois aller dimanche à un anniversaire à Caldeiras. J'ai aussi une autre invitation le dimanche suivant, mais je peux ne pas y aller, si mon ami ne peut venir un autre jour sans dérangement.*

*Votre ami affectueux et obligé  
José Jacóme."*

Et, sans doute en 1865 :

*"J'ai vu hier, un peu au-dessus du Charco das Moças, une broussaille qui a une excellente exposition, peu ravinée et presque plate. Il me semble que l'on doit pouvoir en faire un bon pâturage, après une préparation adaptée. Je me souviens de ce que mon ami m'a dit et il m'a semblé qu'il vous conviendrait. La majeure partie appartient à un paysan des Arrifes dénommé Antonio Gil?..."*

*Le nom du terrain est Achadas... Si vous pouviez l'arranger, je pense que vous feriez une bonne affaire..."*

*Votre ami obligé  
J.Jacóme."*

Peu avant sa mort, José Jacóme avait discuté avec mon père, le projet (je pense déjà complètement rédigé) de prévoir dans son testament, d'utiliser sa grande propriété de Ribeirinha pour y fonder une école d'agriculture. J'ai entendu mon père dire qu'il avait eu l'intention de faire venir des professeurs d'Amérique du Nord pour réformer l'agriculture insulaire, en formant concrètement nos paysans. Ce magnifique projet, dont je crois plus personne n'a eu connaissance, ne s'est pas réalisé parce que José Jacóme, contre toute attente, est mort avant sa mère qui fut son héritière universelle.

§1>Mon père a aussi eu des relations d'amitié avec son cousin Abrahão (Bensaúde), avec Clemente Joaquim da Costa, Jacinto Fernandes Gil (Visconde de Porto Formoso) et avec beaucoup d'autres personnes estimées de São Miguel.<1§

En plus des amis susmentionnés, mon père avait gagné la sympathie de beaucoup de gens de toutes conditions qui avaient été en contact avec lui. Ainsi à son enterrement, il y eut un long cortège où étaient présents des gens de toutes les classes sociales dont beaucoup de gens humbles dont il avait été le bienfaiteur ou l'ami.

# XI

## L'EDUCATION DES ENFANTS

Eduquer ses enfants dans les grands centres de la culture européenne était, comme je l'ai noté plus haut, un projet que mon père avait conçu très tôt, et la principale aspiration qui a stimulé sa grande activité. Par sa correspondance avec de nombreuses personnes, il a cherché à collecter les données et les informations sur cette question sérieuse, mais il me paraît indubitable qu'Antero de Quental est celui qui a le plus contribué au choix des écoles allemandes. Dans la correspondance d'Antero de Quental, publiée par Eugénio do Canto en 1915, on trouve à la page 210, dans une lettre adressée à mon père en 1871, un an avant mon départ pour l'Allemagne :

*"Pour le moment, ce que je peux dire c'est qu'il y a une telle différence entre l'éducation comme les Allemands la comprennent et la pratiquent et celle qui est dispensée dans les collèges français anglais ou américains, que l'on ne doit pas hésiter pour choisir. Les méthodes allemandes sont d'une autre profondeur et l'Allemagne est le pays de la pédagogie par excellence. De plus, ils sont supérieurs en tout, tant en sciences qu'en moralité et ils associent l'instruction théorique avec la pratique de la façon la plus judicieuse. Je sais, moi, que c'est comme cela..."*

La solution conseillée par Antero de Quental posait de très grandes difficultés pratiques : les communications insulaires avec l'Allemagne étaient rares à cette époque, et mes parents ne connaissaient personne qui put s'occuper de nous dans ce pays, pour nous entourer de mille précautions tant que nous y serions. Ils craignaient que le climat plus froid de l'Allemagne ne nuise à notre santé. A São Miguel, on savait très peu de choses sur l'Allemagne et comment on y vivait.

Ce qui impressionnait le plus ma mère, c'était que tout son entourage considérait le projet de mon père comme une expérience très risquée, presque une folie. Malgré toutes les appréhensions, il m'inscrivit en 1872 dans une école privée allemande, j'avais 16 ans. L'information d'Antero de Quental était très sûre pour ce qui était des écoles publiques allemandes, mais elle ne disait rien des écoles privées, les seules où je pouvais être admis. Dans un pays où l'instruction publique était admirablement bien organisée, comme en Allemagne à cette époque, il y avait naturellement peu d'écoles privées. La jeunesse allemande ne manquait nulle part de bonnes écoles d'Etat où l'enseignement était meilleur et le coût très inférieur à celui des écoles privées qui étaient en général des entreprises commerciales. La meilleure marche à suivre aurait été de me faire entrer dans une école publique et de me faire héberger dans une famille respectable. Mais cette voie m'était fermée, et elle le fut ensuite aussi à mon frère Joaquim, parce que nous ne connaissions pas la langue du pays et que nous n'avions pas reçu une formation équivalente à celle des

garçons allemands du même âge. Il aurait fallu qu'une école publique m'accepte dans une classe fréquentée par des élèves plus jeunes, ce qui était contraire aux règlements. Mon père a donc dû se contenter de mon inscription dans une école privée dont la pédagogie ne valait pas grand-chose. Destinée à l'éducation gratuite des enfants de familles israélites modestes et peu exigeantes, elle acceptait des élèves payants lorsqu'ils se présentaient. Je n'y ai pas appris grand-chose de plus que l'allemand. Mon frère Raúl est allé plus jeune en Allemagne, accompagné par ma mère. Il est arrivé au bon âge pour pouvoir étudier dans une excellente école publique, de la première à la dernière classe, alors que pour Joaquim et moi, le problème fut résolu moins parfaitement. A cette époque, après la guerre de 1870, l'Allemagne s'employait à développer son industrie; dans ce but, elle facilitait l'accès de la jeunesse aux écoles techniques supérieures<sup>1</sup>. Pour permettre à un grand nombre d'élèves de les fréquenter, l'Etat avait créé des classes préparatoires destinées à ceux dont l'instruction était insuffisante pour être immédiatement admis dans les cours techniques supérieurs.

Pour moi et pour mon frère Joaquim, nous avons suivi la classe préparatoire de l'Ecole Technique Supérieure de Hanovre, c'est elle qui nous a ouvert les portes des écoles supérieures allemandes. J'ai terminé mes études à l'Université de Göttingen en 1881, après avoir été à l'Ecole des Mines de Clausthal. Mon frère Joaquim a obtenu un diplôme d'ingénieur civil à l'Ecole Supérieure Technique de Hanovre. Seul mon frère Raúl a pu suivre des études normales, sans aucune difficulté. Après l'école secondaire à Hanovre, il est allé à l'Université de Strasbourg<sup>2</sup> et ensuite à celle de Paris où il a fait des études de médecine. Il est le seul dont les études se sont déroulées normalement, parce qu'il est arrivé en Allemagne plus jeune que nous. Ma sœur a fréquenté un lycée privé de Hanovre pour les filles<sup>3</sup>. L'histoire détaillée de nos études n'a pas sa place ici où je prétends juste tracer les principaux faits de la vie de mon père et non ceux de ses enfants. Cependant, dans les lettres que j'ai transcrites plus loin, on trouve quelques références à notre éducation.

Père a réalisé jusqu'au bout son programme, malgré les difficultés prévues et imprévues. Il ne s'est épargné aucun sacrifice, ni en temps, ni en travail, ni en argent. Mes parents se sont séparés pendant quelques-unes de leurs meilleures années pour que notre mère

<sup>1</sup> Escolas tecnicas superiores = Technische Hochschule. NdT.

<sup>2</sup> Strasbourg était alors une ville allemande. Il n'y a passé qu'une année avant de partir faire ses études à Paris et rejoindre sa sœur qui venait de s'y marier. NdT.

<sup>3</sup> la Höhere Töchter Schule. E.B. - NdT.

nous accompagne en Allemagne, tandis que lui travaillait à São Miguel "à tout ce qui se présentait" pour réunir les moyens nécessaires à l'éducation des enfants à subvenir toute la famille en Allemagne, dans les meilleures conditions de confort. Il vivait alors à São Miguel avec une rigoureuse économie, pour que nous ne manquions de rien et ainsi, il a réalisé la grande aspiration de sa vie.

Parmi ses enfants, c'est moi, l'aîné, qui lui ai causé les plus grands soucis pendant les premières années en Allemagne. Si je me réfère aux difficultés que je lui ai occasionnées c'est parce qu'écrivant l'histoire de sa vie, je ne peux m'empêcher de les mentionner, bien que je doive parler de moi. Ces difficultés provenaient de mon caractère et du système éducatif traditionnel à São Miguel, auquel j'ai été soumis dès l'âge de 4 ans. A 9 ans, on m'a obligé à apprendre par cœur tout l'épisode d'Inês de Castro des *Lusiades*<sup>4</sup>, et des choses mal traduites du français qui, n'avaient pas de sens en portugais. Une manière si absurde d'enseigner avait provoqué en moi une aversion telle à tout ce que je ne pouvais pas comprendre, que je n'ai pas réussi à discipliner mon esprit et que je n'étudiais que ce qui m'intéressait. Parmi les diverses écoles que j'ai fréquentées, il y avait celle du père Amorim célèbre pour maltraiter cruellement les élèves.

En ce temps-là, on admettait implicitement que l'enfant était comme une masse amorphe que le maître avait pour mission de façonner pour le transformer en un être instruit et vertueux. L'instruction consistait avant tout, à apprendre par cœur un certain nombre de formules verbeuses et à assaisonner cette espèce d'enseignement avec quelques sermons de morale; ou bien, on avait recours à la férule<sup>5</sup>, alors d'usage courant, comme stimulant éducatif par la terreur. Comprendre la nature propre à l'élève n'était pas au programme. Toute la pédagogie de cette époque lointaine se réduisait, surtout dans les pays latins, à une conception de l'enfant et à un système d'enseignement, hérité de l'école médiévale.

Mon père acceptait le système jusqu'à un certain point. L'utilisation des châtiments corporels lui répugnait. Il avait une juste notion du respect pour l'amour-propre de l'enfant, ce qui était déjà un grand pas. Mais il exagérait en estimant que l'enfant sent et pense comme un adulte, et non comme un être en train de se former, non seulement physiquement, mais aussi intellectuellement et moralement. Il oubliait que l'enfant ne vit qu'au présent et n'est pas prévoyant comme un adulte. Ce n'est pas assez stimulant de lui conseiller d'être studieux en vue d'avantages futur. Pendant les premières années de mon séjour en Allemagne, ses lettres pleines de sollicitude pour mon avenir m'émouvaient, mais ne vainquaient pas ma répugnance pour l'apprentissage de certaines matières qui m'ennuyaient profondément. L'école micaelense

avait été pour moi une source de démoralisation en tout genre, il a fallu que mes souvenirs s'atténuent avec le temps et ma rééducation, pour que je m'engage dans le bon chemin.

Mon père n'avait pas encore assez de pratique pédagogique lorsqu'il eut à s'occuper plus particulièrement de mon éducation. En tant qu'autodidacte, mon père se mettait à étudier différentes questions à partir du moment où elles se présentaient à lui. Les soucis pour assurer la subsistance de la famille étaient trop absorbants à cette époque pour qu'il puisse se consacrer à ce sujet par avance. Il était bien conscient des déficiences du système éducatif couramment pratiqué chez nous à cette époque. Mais c'était celui qu'il avait suivi pour sa propre éducation et que tout le monde acceptait sans protester à São Miguel. Il le tolérait, faute de mieux, et il essayait d'intervenir pour en atténuer les défauts. Il manquait de temps pour étudier mon cas à fond parce que pendant mon enfance surtout, le secrétariat de la Junta do Pôrto de Ponta Delgada l'absorbait presque totalement.

Le système éducatif auquel j'ai été soumis, ne produisait pas des résultats visiblement désastreux avec des enfants dociles ou réduits à des masses amorphes par la férule. Il échouait lorsque l'élève opposait un caractère irréductible, en réaction au système et, dans ce cas, il provoquait sa démoralisation. C'est ce qui m'est arrivé. J'estime cependant, que j'aurais été un étudiant normal, si j'étais tombé entre les mains d'un pédagogue intelligent, comme mon père, après les premières années de son apprentissage: mon enfance aurait été plus heureuse.

Un enfant normal est loin d'être la masse amorphe que le système présuppose. Pour le diriger, il est nécessaire de développer *son intérêt* et sa curiosité pour les sujets qu'on lui enseigne, ce qu'on ne peut certainement pas réussir en lui bourrant le crâne de brouillards verbeux, auxquels il ne peut attribuer de signification précise. Plus il est intelligent, plus grande sera la résistance passive qu'il pourra opposer à un tel système. *L'intérêt* est le meilleur stimulant qui suscite chez l'enfant la *volonté* d'apprendre mais pour cela, il est nécessaire que l'élève comprenne ce qu'il doit retenir. Malheureusement, la plupart des maîtres qui m'ont enseigné, en cours particulier ou dans les écoles que j'ai fréquentées à São Miguel, n'ont pas su éveiller en moi un tel sentiment, en m'obligeant à apprendre par cœur des règles et des définitions que je comprenais mal et que personne ne se donnait la peine de m'expliquer.

L'enseignement présuppose une autorité de la part de celui qui enseigne; cette autorité est l'ennemi de l'enfant parce qu'elle impose une renonciation à ses propres instincts. Il n'en va pas ainsi si cette renonciation est compensée par l'intérêt suscité par la matière enseignée. Si j'avais été plus docile, j'aurais vaincu ma répugnance par un travail martyrisant, qui encourageait une attitude passive. Certains de mes professeurs de São Miguel ont été amenés à me croire incapable de jamais acquérir une quelconque instruction. Un de mes anciens maîtres m'a fait part de

<sup>4</sup> Cet épisode relatant les amours tragiques de Pierre le Cruel et d'Inês, couvre les strophes 118 à 143 du chant III; il équivaut à 6/7 pages de livre. NdT.

<sup>5</sup> Petite palette de bois ou de cuir avec laquelle, on frappait la main des écoliers en faute. Robert. NdT.

cette conviction après que j'eus terminé mes études avec un certain succès. Cet homme, qui était par ailleurs, une personne estimable, m'a avoué avec la plus grande sincérité, son étonnement de me voir diplômé d'une école renommée, car il n'avait jamais cru que je sois capable d'apprendre quoi que ce soit. Même à São Miguel, j'avais retenu avec facilité ce que l'on m'avait enseigné intelligemment. Très tôt, mon père m'a donné des leçons de géométrie qui m'intéressaient beaucoup; à partir de 12 ou 13 ans, j'ai collectionné des insectes de ma propre initiative et encore aujourd'hui je les connais raisonnablement, quoique je ne me sois jamais plus occupé de ce sujet; je m'intéressais à tout ce qui touchait l'histoire naturelle, en compagnie d'un de mes amis d'enfance préférés, Francisco de Arruda Furtado, qui était un naturaliste né. Tout ceci constitue un début de preuve de ce que mon manque d'intérêt pour ce que l'on m'enseignait, provenait des méthodes absurdes de mes professeurs et non de mon incapacité.

Un pédagogue compétent et normalement instruit aurait profité de l'intérêt que je portais à l'histoire naturelle, comme d'un moyen pour éveiller en moi le désir de connaître d'autres sujets. Malheureusement, l'école privée allemande, dans laquelle mon père m'avait inscrit, faute de mieux, ne valait guère mieux que celles de São Miguel. Le chemin qu'un bon pédagogue aurait tout de suite trouvé pour me guider, je l'ai découvert par un heureux hasard pendant que j'étais en classe préparatoire à Hanovre. On m'y enseignait des rudiments de minéralogie entre autres sujets. Les premières leçons étaient consacrées à la géométrie des cristaux et ce sont elles qui ont réveillé en moi l'intérêt que je portais, enfant, aux leçons de géométrie de mon père. Le plaisir que j'éprouvais en

comprenant la déduction des formes cristallines à partir de principes très simples de géométrie, éveilla non seulement mon *intérêt* mais aussi la *volonté* d'étudier les minéraux sous leurs divers aspects, les roches, les fossiles; en somme la totalité des sciences géologiques. C'est ainsi que je me suis consacré passionnément à l'étude de ces sciences de la nature, et que j'en suis devenu professeur par la suite.

Il est un autre type d'élèves plus faciles à diriger, pour qui il n'est pas essentiel d'être animé par un intérêt pour les matières qu'on leur enseigne; chez eux, la *volonté* d'apprendre est stimulée par un sentiment du devoir et l'intérêt se développe au fur et à mesure de l'enseignement. Mes frères, Joaquim et Raul, appartiennent à cette catégorie, leurs études se sont déroulées avec beaucoup de régularité.

Ces longues explications n'ont pas pour but de me disculper moi-même d'avoir causé de graves soucis à mon père pendant ma jeunesse, mais elles montrent que ces difficultés ont été dues en partie à l'incapacité des premiers maîtres. Cela ne m'empêche pas d'éprouver le remords de l'avoir tourmenté, en relisant les lettres de mon père, pleines d'affection, de bienveillance et de bons conseils. Cependant, ce remords a aussi été un stimulant bénéfique qui m'a conduit à m'efforcer de devenir, je ne dis pas ce que mon père méritait que je fusse, mais à chercher à satisfaire ses ambitions à mon égard, autant que mes facultés le permettaient.

Mon père, nous a accompagnés pas à pas avec ses conseils pendant le déroulement de nos carrières, et nos succès étaient son unique grand orgueil.

Pendant ma longue activité comme pédagogue professionnel, je me suis souvent inspiré de ses idées car, en pédagogie, je n'ai jamais eu d'autre maître.

## EPILOGUE

Une fois terminée l'éducation des enfants, et ceux-ci engagés dans la vie, une fois ma sœur mariée à Paris en 1887, il semblait que mes parents allaient, enfin se reposer de tant de sacrifices et de préoccupations, avec la conscience d'avoir accompli leurs devoirs envers leurs enfants, avec un dévouement inégalable. Pourtant, mon père ne mit pas fin à sa mission d'éducateur. Après le mariage de chacun d'entre nous, il s'est mis à étudier des livres de puériculture avec un enthousiasme juvénile et à les distribuer à ses enfants et belles-filles pour que nous soyons informés sur l'hygiène infantile et que nous sachions élever des enfants robustes. Une fois ses petits-enfants en âge scolaire, le voici de nouveau étudiant et visitant les meilleures écoles d'Europe centrale pour les éduquer, payant lui-même l'éducation de cinq de ses dix petits-enfants (les enfants de ma sœur et les miens), se préoccupant ensuite de l'éducation des arrière petits-enfants, petits-enfants de ma sœur!

Il s'est transformé en patriarche s'efforçant d'orienter trois générations de ses descendants - l'"avozinho"<sup>6</sup> chéri des petits. L'enfance et l'éducation de ses petits-

enfants s'est terminée vers 1914 et ce fut l'époque la plus heureuse de sa vie et elle fut suivie par une phase cruelle et douloureuse qui s'est achevée par sa mort. Les chagrins les plus poignants et les soucis dominèrent sa vieillesse avec le décès de son petit-enfant préféré<sup>7</sup>, fils de ma sœur et destiné à lui succéder à São Miguel, le veuvage précoce de ma sœur et les craintes pour son avenir, l'angoisse pour la vie de l'autre fils<sup>8</sup> de ma sœur qui participa à la Grande Guerre, l'absence d'un successeur capable de gérer ses affaires à São Miguel. Tout cela priva mon père d'une vieillesse sereine.

A la fin de sa vie, il manifesta une forte tendance à l'ascétisme, pour simplifier son mode de vie. Il disait avec raison que l'homme civilisé se complique de plus en plus l'existence, en ajoutant des besoins imaginaires à ses besoins réels. Pour garder la santé, ce qu'il considérait comme essentiel, il suffisait, disait-il, d'une bonne hygiène et d'alimentation rationnelle. Cette attitude le conduisit à dormir

<sup>6</sup> Bon-papa. NdT.

<sup>7</sup> José Oulman, voir chapitre IV. NdT.

<sup>8</sup> Albert Oulman. NdT.

directement sur un sommier métallique avec seulement une couverture et un drap. Il brossait lui-même son costume et se privait autant que possible du service d'autres, dans le dessein d'être plus indépendant. En fait, cela compliquait sa vie au lieu de la simplifier parce qu'il prétendait se passer des auxiliaires, prétextant qu'ils le servaient mal, ce qui n'était pas toujours dénué de fondement. Il refusait même la main qu'on lui tendait pour l'aider à monter une marche incommode. Il s'épuisait à faire tout par lui-même, sans aide de personne, mais s'irritait parce que les forces lui manquaient pour y arriver, et ce conflit intime le privait de son ancienne sérénité.

Cette attitude était une réaction de sa forte volonté contre la décadence de ses forces. Il essayait de la combattre en travaillant fébrilement, mais sans réussir. Cette lutte fut l'une des causes de son mal-être des dernières années, déjà assez remplies de contrariétés qui le tourmentaient. La volonté fut le trait de sa personnalité qu'il garda jusqu'à la fin. L'unique satisfaction de ses dernières années fut peut-être la conscience d'avoir consommé sa vie en s'efforçant de nous donner une éducation attentionnée et de nous avoir vus bien engagés dans la vie. Il voulait *faire des hommes à sa place*<sup>9</sup> comme il avait dit un jour modestement en se référant à ses enfants, mais il oubliait qu'il était lui-même un homme cultivé, doté de qualités rares et précieuses, que la culture seule, ne confère à personne. La pédagogie développe des qualités latentes, mais ne les crée pas. Par sa vertu et son intelligence, mon père fut une figure unique dans ma famille et rare en tous points. Sa mémoire et son exemple sont dignes d'admiration et de respect, non seulement de nous, ses enfants, mais aussi de nos descendants. Il a lutté toute sa vie avec un sacrifice absolu de soi, pour servir de tremplin à notre réussite. Ma mère ne doit pas être oubliée, au moment de dire adieu à mes chers parents, à la fin de ce voyage à travers sa vie vertueuse. Elle s'est séparée de son mari par amour pour lui, pour qu'il puisse réaliser sa grande ambition. Ils ont été dignes l'un de l'autre. Ma mère est enterrée au cimetière du Père-Lachaise à Paris, où elle est morte le 29 Janvier 1934, et mon père repose dans le cimetière israélite de Ponta Delgada. Sur sa tombe, on a gravé ces mots:

Ci-gît

José BENSAUDE

il fut un citoyen méritant  
et un chef de famille exemplaire

Il est né le 4 Mars 1835  
et décédé le 20 Octobre 1922.

---

<sup>9</sup> "dar homens por si". NdT.

## ANNEXE

## NOUVEAUX CHRÉTIENS AUX AÇORES

De nombreux Nouveaux Chrétiens s'étaient établis dans cette Ile à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, bien avant que les premiers Juifs déclarés n'y débarquent, au début du XIX<sup>e</sup> siècle. A l'inverse de leurs frères du Continent, les Nouveaux chrétiens n'auraient pas été persécutés par l'Inquisition, et auraient rapidement perdu leurs traditions juives, que la persécution conserve au lieu de détruire. Toutefois, leur origine hétérodoxe n'a jamais été totalement oubliée<sup>1</sup>. Les noms de Nouveaux Chrétiens domiciliés à São Miguel et possédant des biens au début du XVII<sup>e</sup> siècle, figurent sur une liste découverte par le Dr. Ernesto do Canto et transcrite en 1875 dans son livre intitulé "*Documentos antigos*"<sup>2</sup> et appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque de Ponta Delgada. Il y a quelques années, j'ai retrouvé une copie de ces notes offerte à mon père par Mr. Rodrigo Rodrigues, généalogiste érudit des Açores. Le Dr. Ernesto do Canto transcrit aussi les précisions qui accompagnent cette liste:

"Le 13 Novembre 1606<sup>3</sup>, Francisco Serrão, notaire à Ponta Delgada, a délivré une attestation dans laquelle il déclare qu'il a en sa possession deux commissions rogatoires<sup>4</sup> du conseiller des cours de justice, Francisco Botelho, corregidor de ce district<sup>5</sup>, remises au Juge<sup>6</sup> Gonçalo Peres Minhoto, devant être appliquées aux personnes de la nation de cette Ile de São Miguel, qu'il ferait payer chacun, conformément à la répartition établie du million sept cent mille cruzados, dont les personnes de la nation descendants en ligne directe de nouveaux chrétiens de la nation hébraïque<sup>7</sup>, natifs de ces royaumes et seigneuries de Portugal, ont servi le dit Seigneur (Fillipe II de Portugal<sup>8</sup>), et dans un cahier signé et recensant les chefs de famille, par le dit Licencié Gonçalo Peres Minhoto, Juge<sup>9</sup>, les comptes faits et cosignés par le trésorier Manuel Jorge da Cunha et par son secrétaire, Antonio Jorge da Cunha Marecos, il est admis que le dit trésorier a reçu des personnes de la nation de cette Ile, en argent comptant, ce qui suit, qui fut mit au coffre à trois

clés, étaient présents moi notaire, le dit Antonio Jorge da Cunha Marecos et le dit trésorier. :

De Gaspar Dias	700.000
de Manuel de Medeiros, son fils	15.000
de Gaspar, son petit-fils	60.000
de Simão Lopes	40.000
de Marcos Lopes Henriques	35.000
de Garcia d'Andrade	40.000
de Duarte Dias, marchand	25.000
de Francisco Mendes Perreira	90.000
de Antonio Mendes, son neveu	10.000
de Luiz Mendes, de Ribeira Grande	15.000
de Manuel Jorge da Cunha	100.000
de Francisco de Morais, fils de Duarte Dias, susnommé	2.000
de Pedro de Carvalhães	1.250
de Manuel Alvares, apothiquaire	10.000
de Francisco Mendes, le jeune	4.000
de Manuel de Medeiros, pour son fils	30.000
de Jorge Mendes et son frère Manuel Mendes	200
du licencié Henriques Soares	10.000
Somme -- Reis	1.187.450

Mr Rodrigo Rodrigues ajoute à cette liste<sup>10</sup> les notes généalogiques suivantes:

"Simão Lopes est un ascendant des Andrades Albuquerque de cette Ile; Duarte Dias et Francisco de Morais sont des ascendants des Rebelos. Un généalogiste micaelense dit que Duarte Dias a été condamné au bûcher<sup>11</sup> à Coimbra. Les Pereira Ataidés sont des descendants de Francisco Mendes Pereira. Luiz Mendes est un ascendant du majorat Diogo da Ribeira Grande (*Cantos*), et les Leites Pacheco, connus comme les Leites dos Pinheiros, descendent du Licencié Henriques Soares." En ce qui concerne Gaspar Dias, une note du notaire Serrão au dessus de la liste, précise que : "Gaspar Dias a été évalué à Lisbonne à 1.400.000 reis parce que sa femme est nouvelle chrétienne, il en a payé 700.000 reis". Gaspar Dias était le plus riche des Nouveaux Chrétiens et la famille Dias da Câmara Medeiros (*Praia e Monforte*) descend de lui en droite ligne.

Les descendants des Nouveaux Chrétiens, troncs de

<sup>1</sup> En 2000, j'ai rencontré des familles portugaises du Continent, ayant conservé le souvenir d'un origine juive de leurs ancêtres. NdT.

<sup>2</sup> Documents anciens fls 92-93. NdT.

<sup>3</sup> Cette date ne coïncide pas avec la mention faite plus loin à Philippe II. NdT.

<sup>4</sup> commission rogatoire = délégation faite par un tribunal à un autre pour accomplir un acte de procédure ou d'instruction. NdT.

<sup>5</sup> comarca. NdT.

<sup>6</sup> Juiz de fora. NdT.

<sup>7</sup> Cette liste ne mentionne pas les descendants collatéraux, qui devaient avoir été à peu près aussi nombreux que les descendants en ligne directe.

<sup>8</sup> Philippe II roi de Portugal de 1598 à 1621 = Philippe III d'Espagne (fils de Philippe II d'Espagne). NdT

<sup>9</sup> Juiz de fora. NdT.

<sup>10</sup> Cette liste a été publiée pour la première fois en 1925, par Mr. Antonio Ferreira de Serpa, dans son opuscule *Suum Cuique*; Marcos Lopes Henriques n'y figure pas, mais se trouve dans la liste du Dr. Ernesto do Canto. NdT.

<sup>11</sup> *sambenitados*. de san-benito = casaque jaune que devaient revêtir ceux qui étaient condamnés par l'Inquisition. NdT.

plusieurs familles de majorats de São Miguel, se sont croisés par des mariages presque exclusivement entre eux, comme cela s'est passé entre les nouveaux chrétiens du Continent, tout en cherchant, comme au Portugal, à faire oublier autant que possible, leur ascendance, pour échapper aux humiliations, aux interdictions et confiscations résultant de ladite *impureté du sang*. La famille de Gaspar Dias, ses fils et petits-enfants, ont fait de grands efforts pour se défaire de cette prétendue infamie, obtenant finalement du Saint Office des certificats de pureté du sang, renouvelés jusqu'au règne de Dom Pedro II<sup>12</sup>. Par leur testament daté du 24 Juin 1623<sup>13</sup>, Gaspar Dias et sa femme Ana de Medeiros, en arrivèrent à déshériter leur petit-fils Gaspar de Medeiros, fils de Miguel Lopes et de Francisca de Oliveira, parce que celui-ci avait traité son grand-père de *juif* et dit "qu'il n'est pas fier d'être le petit-fils de tels testateurs"<sup>14</sup>.

Dans son Histoire du Portugal<sup>15</sup>, Oliveira Martins, nous donne l'origine de cette énorme contribution imposée aux nouveaux chrétiens du Portugal : "Au milieu de la pénurie universelle, l'ancienne mine des Juifs n'était pas encore tarie: c'était un pis qui ne s'asséchait pas; et les monarques espagnols ont suivi fidèlement les traditions portugaises de spéculation malhonnête.

*Les lois de Dom João III<sup>16</sup> ne laissaient pas les Juifs sortir du royaume sans caution. Elles avaient été abolies par Dom Sebastião<sup>17</sup> pour avoir l'argent avec lequel il est allé mourir en Afrique. Ces lois avaient été revalidées en 1580 par le cardinal-roi<sup>18</sup> et par Filipe I<sup>er</sup><sup>19</sup>. Au temps du second Filipe... les Juifs, espérant beaucoup en la politique plus libérale, lui offrirent cent soixante mille cruzados pour la révocation des lois. Bien écoutés, leurs espérances augmentèrent. Décuplant l'offre, ils demandèrent une absolution générale, et qu'on les déclarât aptes, comme tous les citoyens, à tout emploi, charges et honneurs. Lorsque le Portugal bigot apprit que Lerma<sup>20</sup> prêtait l'oreille aux tentations des*

*juifs, la vieille garde catholique rugit; et pendant un moment, on craignit une répétition des scènes antiques... A Madrid, Lerma indiqua aux émissaires portugais<sup>21</sup> que, si le royaume protestait contre la réhabilitation des Juifs, il serait nécessaire qu'il fournisse au Trésor les sommes que ce refus empêchait de recevoir des prétendants.... Pendant ce temps à Madrid, Lerma n'abandonnait pas... Le Portugais entre la haine et la pénurie se creusait la tête et, comme il ne se décidait pas, Lerma signa le contrat. Fut-il respecté? Non. Le roi ne les rendit pas égaux aux nationaux<sup>22</sup>,... et au final, les Juifs ne payèrent pas en alléguant la non-exécution du traité... Cependant en 1605, on mit en recouvrement avec impudence. Par cruauté...(les Juifs vendant leurs biens et fuyant), on interdit leur départ et on décréta une confiscation pour payer la somme due<sup>23</sup>. En 1610, après avoir touché la somme, comme il n'y avait plus rien à piller, les lois protectrices furent révoquées: avec un peu de casuistique, on démontrait clairement la possibilité de garder l'argent en refusant le pardon, innocemment, sans péché."*

La confiscation exécutée à São Miguel en 1606, appelée don gracieux à Filipe II, était une fourberie comme beaucoup d'autres dont furent victimes les Nouveaux Chrétiens; le gouvernement espagnol leur extorquait une grosse somme, arrachée avec de fausses promesses de protection contre les persécutions inquisitoriales.

Il faut remarquer que l'Inquisition ayant continué à persécuter les Nouveaux Chrétiens du Continent pendant encore presque deux siècles, elle ne se préoccupait pas de ce qu'ils aient été accueillis à São Miguel, bien qu'il soit avéré que quelques uns y vivaient et constituaient l'élite de la population micaelense

Gaspar Dias et Simão Lopes, inclus dans la liste ci-dessus, furent des fondateurs de couvents; c'est peut-être pour cela qu'eux et d'autres ont été épargnés, grâce à ces preuves d'orthodoxie catholique.

Herculano mentionne un débarquement de Nouveaux Chrétiens aux Açores (à Terceira), peu après la conversion forcée du règne de Dom Manuel I<sup>er</sup><sup>24</sup>. En 1497, par une provision on institua d'importantes dispositions en faveur des convertis forcés, mais qui restèrent sans effet. La première terreur passée, les

<sup>12</sup> 1670-1706.NdT.

<sup>13</sup> D'après Mr. Rodrigo Rodrigues, une copie authentique de ce testament se trouve à l'Administração do Concelho de Ponta Delgada.

<sup>14</sup> auteurs de testaments. NdT.

<sup>15</sup> *Historia de Portugal*, volume II, 6.<sup>a</sup> edição, Lisboa, 1901, pag. 112 et suivantes.

<sup>16</sup> roi de 1521 à 1557. NdT.

<sup>17</sup> roi à partir de 1557, il est mort à 24 ans, en 1578 dans la bataille d'Alcacer Quibir. Son corps semble avoir disparu, ce qui est à l'origine d'une sorte de messianisme portugais : le sébastianisme. Le roi Sébastien va revenir un jour restaurer la grandeur du pays... En 1572, pour financer sa croisade contre les musulmans du Maroc, il obtint un subside de 200.000 cruzados des Nouveaux chrétiens, en échange de la suspension pour dix ans de l'application des peines de confiscation de biens de ceux qui avaient été condamnés par le Saint Office NdT

<sup>18</sup> Dom Henrique, qui succéda à Dom Sebastião de 1578 à 1580, était cardinal. NdT.

<sup>19</sup> Philippe II d'Espagne fut roi de Portugal en tant que Philippe I<sup>er</sup>, de 1581 à 1598. NdT.

<sup>20</sup> Le duc de Lerma fut le *valido* (délégué) pour le Portugal, de Philippe II de Portugal (III d'Espagne). Philippe II accepta la transaction en 1599. NdT.

<sup>21</sup> En particulier, Dom Cristovão Moura vice-roi de Portugal. NdT.

<sup>22</sup> En fait, en 1601, deux lois révoquèrent l'interdiction qui était faite aux nouveaux chrétiens de sortir du royaume en vendant leurs biens. Sous peine d'amende et d'emprisonnements, y compris pour les fidalgos (gentilhommes), les qualificatifs de "*Nouveaux Chrétiens, de Pénitent, ou de Juif, ou de quelque autre nom infamant*", appliqués aux membres des familles de nouveaux convertis, furent sévèrement prohibés. Pour protester contre cette politique, Cristovão Moura démissionna en 1603. Par le bref *Postulat a nobis* du 23 Août 1604, le roi encouragea le pape à accorder le pardon général aux Nouveaux Chrétiens du Portugal. Ce qui fut proclamé en janvier 1605 dans les trois villes où il y avait un tribunal d'Inquisition : Lisbonne, Coïmbre et Evora. Les prisons furent ouvertes, mais les populations attendent les prisonniers à leur sortie et se livrèrent sur eux à des violences. NdT.

<sup>23</sup> Philippe II promulgua, le 5 Juin 1605, une *alvara* (charte) qui prohibait aux juifs, la sortie du royaume.

<sup>24</sup> Alexandre Herculano est un célèbre historien portugais du XIX<sup>e</sup> siècle.. En 1496, Dom Manuel I<sup>er</sup>, décida l'expulsion des juifs refusant de se convertir; en 1497, il décréta la conversion automatique de tous les juifs portugais pour éviter leur exode. NdT.

Nouveaux Chrétiens les plus opulents commencèrent à faire très attention et à mettre leurs vies et leurs fortunes en sécurité, en quittant le Portugal. Deux chartes, datées des 20 et 21 Avril 1499, interdisaient aux autochtones et aux étrangers toute transaction avec les Nouveaux Chrétiens qui permettraient à ces derniers de transformer leurs avoirs en argent; interdisait qu'on leur achète des propriétés foncières sans autorisation royale ou qu'on les laisse sortir du royaume avec leur famille. Les Nouveaux Chrétiens ont néanmoins naturellement cherché à quitter le Portugal clandestinement. Une caravelle chargée de Nouveaux Chrétiens, qui avait quitté le Portugal vers l'Afrique, a accosté aux Açores et les passagers furent emprisonnés, condamnés à l'esclavage et donnés cadeau par le roi à Vasqueanes Côte Real<sup>25</sup>.

D'après une charte du 9 Mai 1625 dont j'ai trouvé la copie parmi les papiers de mon père, il y eut des conflits à Terceira entre Vieux et Nouveaux Chrétiens, au contraire de ce qui semble s'être passé à São Miguel<sup>26</sup>. Ce document établit que les personnes de sang maure ou juif ne pouvaient être nommées aux charges de juge ordinaire, de conseiller municipal, de fondé de pouvoir<sup>27</sup>, de greffier, etc...; dans d'autres papiers joints à ces documents, on signale des luttes et des contestations entre Vieux et Nouveaux Chrétiens qui se sont produites à Terceira. Je ne connais pas d'exemples semblables à São Miguel, peut-être parce que les élites de cette Ile avaient toutes, plus ou moins de sang juif dans leurs veines, alors qu'à Terceira, les Vieux Chrétiens, en position dominante, se servaient des préjugés raciaux pour éliminer des concurrents.

Il est naturel que les Açores aient reçu un contingent de Nouveaux Chrétiens plus élevé que les autres possessions portugaises plus distantes de la mère-Patrie. Ils développèrent la culture de la canne à sucre et la fabrication du sucre à Madère puis, au Brésil. Cette culture et cette industrie se sont répandues à travers l'Amérique du Sud après l'expulsion des Hollandais du Brésil, suivie de la dispersion des Nouveaux Chrétiens à travers l'Amérique méridionale<sup>28</sup>. São Miguel leur doit en grande partie son défrichage, le développement de l'agriculture et du commerce.

Au temps de Filipe III<sup>29</sup>, lorsqu'on discuta de l'expulsion massive des Nouveaux Chrétiens portugais, le père Diogo de Aredo, un conseiller jésuite, soutenait que ce projet était impossible à mettre en œuvre parce qu'ils étaient mêlés aux Vieux Chrétiens à un tel point "qu'il n'y a aucune famille de renom qui ne compte pas dans ses rangs beaucoup d'hommes et de femmes de sang hébreu"<sup>30</sup>. La même remarque valait sans doute aussi pour São Miguel à la même époque.

---

<sup>25</sup> *Historia da Origem e Estabelecimento da Inquisicao em Portugal*, 4eme édition, T. I, pp. 136-142.

<sup>26</sup> Extrait du L.3° du *Registo da Câmara de Angra*.

<sup>27</sup> *procurador da mesa da Misericórdia, escrivador da mesma....?*  
NdT.

<sup>28</sup> *Historia dos Cristãos novos de Portugal*, par Lucio de Azevedo, Lisboa, 1922, pp. 431-435.

<sup>29</sup> Il doit s'agir en fait de Philippe II de Portugal. NdT.

<sup>30</sup> *Ibid.* p 214 (note).

## ANNEXE II

### LE GRAND SANHEDRIN DE PARIS EN 1807

Il me paraît intéressant de transcrire<sup>1</sup> ici quelques unes des phrases dictées par Napoléon lui-même et les principaux paragraphes des délibérations du Grand Sanhédrin de Paris. - Ce document est à l'origine de l'affranchissement des Juifs, du moins dans les pays de culture éthique. Il est reproduit dans le livre *Les Juifs en France, en Italie et en Espagne* par J. Bédarride, Paris, 1867, pp 591 et suivantes.

...

Voici quelques passages de ces instructions, dictées par l'Empereur Lui-même, recueillies par M. Baude, conseiller d'Etat:

" Depuis la prise de Jérusalem par Titus, un aussi grand nombre d'hommes éclairés, appartenant à la religion de Moïse, n'avait pu se réunir. On avait exigé des Juifs dispersés et persécutés, soit des rétributions, soit des abjurations, soit enfin des engagements ou des concessions également contraires à leurs intérêts et à leur foi. Les circonstances actuelles ne ressemblent à aucune des époques qui ont précédé. On n'exige des Juifs ni l'abandon de leur religion, ni aucune modification qui répugne à sa lettre ou à son esprit. Lorsqu'ils étaient persécutés ou cachés, pour se soustraire à la persécution, diverses sortes de doctrines et d'usages se sont introduits; les rabbins se sont arrogés le droit d'expliquer les principes de la foi, toutes les fois qu'il y a lieu à explication.

Mais le droit de législation religieuse ne peut appartenir à un individu, il doit être exercé par une assemblée générale de Juifs espagnols, italiens, allemands et français, représentant les Juifs de plus des trois quarts de l'Europe. "

L'empereur développe cette pensée, il pose les questions qu'il veut éclaircir. "Tout ceci, ajoute-t'il, ne doit servir que d'instruction aux commissaires.

Ils se rendront à l'assemblée. Ils feront connaître que, dans ces circonstances extraordinaires, je désire prendre tous les moyens, pour que les droits qui ont été restitués aux Juifs ne soient pas illusoire et enfin pour leur faire trouver Jérusalem dans la France."

...

...

#### PREAMBULE DES DELIBERATIONS

Béni soit à jamais le Seigneur, Dieu d'Israël, qui a placé sur le trône de France et du royaume d'Italie un prince selon son coeur!

Dieu a vu l'abaissement des descendants de l'antique Jacob, et il a choisi Napoléon le Grand pour être

l'instrument de sa miséricorde. Le Seigneur juge les pensées, lui seul commande aux consciences et son oint chéri a permis que chacun adorât le Seigneur selon sa croyance et sa foi. A l'ombre de son nom, la sécurité est entrée dans nos coeurs et dans nos demeures, et nous pouvons désormais bâtir, ensemençer, moissonner, cultiver les sciences humaines, appartenir à la grande famille de l'Etat, le servir et nous glorifier de ses nobles destinées.

Réunis aujourd'hui sous sa puissante protection, au nombre de soixante-et-onze docteurs de la loi et notables d'Israël, nous nous constituons en Grand Sanhédrin, afin de trouver en nous le moyen et la force de rendre des ordonnances religieuses conformes aux principes de nos saintes lois et qui servent de règle et d'exemple à tous les Israélites.

Ces ordonnances apprendront aux nations que nos dogmes se concilient avec les lois civiles sous lesquelles nous vivons et ne nous séparent point de la société des hommes. En conséquence nous déclarons :

Que la loi divine, ce précieux héritage de nos ancêtres, contient des dispositions religieuses et des dispositions politiques;

Que les dispositions religieuses sont, par leur nature, absolues et indépendantes des circonstances et des temps; qu'il n'en est pas de même des dispositions politiques, c'est-à-dire, de celles qui constituent le gouvernement d'Israël dans le Palestine, lorsqu'il avait ses rois, ses pontifes et ses magistrats;

Que ces dispositions politiques ne sauraient être applicables depuis qu'il ne forme plus un corps de nation;

Qu'en consacrant cette distinction, déjà établie par la tradition, le Grand Sanhédrin déclare un fait incontestable;

Qu'une assemblée des docteurs de la loi réunie en Grand Sanhédrin, pouvait seule déterminer les conséquences qui en dérivent;

Que si les anciens Sanhédrins ne l'ont pas fait, c'est que les circonstances politiques ne l'exigeaient point, et que depuis l'entière dispersion d'Israël, aucun Sanhédrin n'avait été réuni avant celui-ci.

Engagés dans ce pieux dessein, nous invoquons la lumière divine, de laquelle émanent tous les biens, et nous nous reconnaissons obligés de concourir, autant qu'il dépendra de nous, à l'achèvement de la régénération morale d'Israël...

Pénétrés de cette sainte maxime, que la crainte de Dieu est le principe de toute sagesse, nous élevons nos regards vers le ciel, nous étendons nos mains vers son sanctuaire et nous l'implorons, pour qu'il daigne nous éclairer de sa lumière, nous diriger dans le sentier de la vertu et de la vérité, afin que nous

<sup>1</sup> La transcription est en français dans le texte. NdT.

puissions conduire nos frères vers leur félicité et celle de leurs descendants.

Partant, nous enjoignons au nom du Seigneur notre Dieu, à tous nos correligionnaires des deux sexes, d'observer fidèlement nos déclarations, statuts et ordonnances, regardant d'avance tous ceux de France et d'Italie qui les violeront ou en négligeront l'observation, comme péchant notoirement contre la volonté du Seigneur Dieu d'Israël.

#### POLYGAMIE

...

Que cet usage s'est perdu en France, en Italie et dans presque tous les Etats du continent européen où il est extrêmement rare de trouver un Israélite qui ose enfreindre les lois des nations contre la polygamie;

En conséquence, le Grand Sanhédrin, pesant dans sa sagesse combien il importe de maintenir l'usage adopté par les Israélites répandus dans l'Europe, et pour confirmer autant qu'il est besoin ladite décision du synode de Worms, statue et ordonne comme précepte religieux.....

Qu'il est défendu à tous les Israélites de tous les Etats où la polygamie est prohibée par les lois civiles, et en particulier à ceux de l'empire de France et du royaume d'Italie, d'épouser une seconde femme du vivant de la première, à moins qu'un divorce avec celle-ci, prononcé conformément aux dispositions du Code civil, et suivi du divorce religieux, ne les ait affranchis des liens du mariage.

#### FRATERNITE

Le Grand Sanhédrin ayant constaté que l'opinion des nations parmi lesquelles les Israélites ont fixé leur résidence depuis plusieurs générations les laissent dans le doute sur les sentiments de fraternité et de sociabilité qui les animent à leur égard, de telle sorte que, ni en France, ni dans le royaume d'Italie, l'on ne paraissait point fixé sur la question de savoir si les Israélites de ces deux Etats regardaient leurs concitoyens chrétiens comme frères, ou seulement comme étrangers.

Afin de dissiper tous les doutes à ce sujet, le Grand Sanhédrin déclare: Que la sainte Ecriture nous ordonne d'aimer notre semblable comme nous-mêmes, et que, reconnaissant comme conforme à la volonté de Dieu, qui est la justice même, de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'il nous fut fait, il serait contraire à ces maximes de ne point regarder nos concitoyens, Français et Italiens, comme nos frères

Que d'après cette doctrine universellement reçue, et par les docteurs qui ont le plus d'autorité dans Israël, et par tout Israélite qui n'ignore point sa religion, il est du devoir de tous d'aider, de protéger, d'aimer leurs concitoyens, et de les traiter, sous tous les rapports civils et moraux, à l'égal de leur coreligionnaires;

Que puisque la religion mosaïque ordonne aux Israélites d'accueillir avec tant de charité et d'égards les étrangers qui allaient résider dans leur villes, à plus forte raison leur commande-t-elle les mêmes

sentiments envers les individus des nations qui les ont accueillis dans leur sein, qui les protègent par leurs lois, les défendent par leurs armes, leurs permettent d'adorer l'Eternel selon leur culte, et les admettent, comme en France et dans le royaume d'Italie, à la participation de tous les droits civils et politiques...

...

#### RAPPORTS MORAUX

Le Grand Sanhédrin... Déclare que tout individu professant la religion de Moïse, qui ne pratique point la justice et la charité, envers tout les hommes adorant l'Eternel, indépendamment de leur croyance particulière, pèche notoirement contre sa loi;

Qu'à l'égard de la justice, tout ce que prohibe l'Ecriture Sainte, comme lui étant contraire, est absolu et sans exception de personne;

Que le Décalogue et les livres sacrés qui renferment les Commandements de Dieu à cet égard, n'établissent aucune relation particulière et n'indiquent ni qualité, ni condition, ni religion auxquelles ils s'appliquent exclusivement, en sorte qu'ils sont communs aux rapports des Hébreux avec tous les hommes en général et que tout Israélite qui les enfreint envers qui que ce soit est également criminel et répréhensible aux yeux du Seigneur;

Que cette doctrine est aussi enseignée par les docteurs de la loi, qui ne cessent de prêcher l'amour du Créateur et de sa créature (Traité d'Aboth, Ch. VI, 6), et qui déclarent formellement que les récompenses de la vie éternelle sont réservées aux hommes vertueux de toutes les nations;

Que l'on trouve dans les Prophètes des preuves multiples qui établissent qu'Israël n'est pas l'ennemi de ceux qui professent une autre religion que la sienne;

Qu'à l'égard de la charité, Moïse, comme il a déjà été rapporté, la prescrit au nom de Dieu comme une obligation: Aime ton prochain comme toi-même, car je suis le Seigneur... L'étranger qui habite dans votre sein sera comme celui qui est né parmi vous; vous l'aimerez comme vous-même, car vous avez été aussi étrangers en Egypte. Je suis l'Eternel, votre Dieu... (Lévit. Ch. XIX, v.34) David dit : La miséricorde de Dieu s'étend sur toutes ses oeuvres (Ps. 145, v.9). Qu'exige de vous le Seigneur? dit Miché: Rien de plus que d'être juste et d'exercer la charité. (Ch. VI, v.8). Nos docteurs déclarent que l'homme compatissant aux maux de son semblable est à nos yeux comme s'il était issu du sang d'Abraham (Ibid. ch. VII);

...

D'après ces motifs, puisés dans la lettre et l'esprit de l'Ecriture Sainte, le Grand Sanhédrin prescrit à tous les Israélites, comme devoirs essentiellement religieux et inhérents à leurs croyances, la pratique habituelle et constante, envers tous les hommes reconnaissant Dieu créateur du ciel et de la terre, quelque religion qu'ils professent, des actes de justice et de charité dont les Livres saints leur prescrivent l'accomplissement.

## RAPPORTS CIVILS ET POLITIQUES

Le Grand Saanhédrin, pénétré de l'utilité qui doit résulter pour les Israélites d'une déclaration authentique qui fixe et détermine leurs obligations comme membres de l'Etat auquel ils appartiennent, et voulant que nul n'ignore quels sont à cet égard les principes que les docteurs de la loi et les notables d'Israël professent et prescrivent à leurs coreligionnaires dans les pays où ils ne sont point exclus de tous les avantages de la société civile, spécialement en France et dans le royaume d'Italie; Déclare qu'il est du devoir religieux pour tout Israélite né et élevé dans un autre Etat, ou qui en devient citoyen par résidence ou autrement, conformément aux lois qui en déterminent les conditions, de regarder le dit Etat comme sa patrie; Que ces devoirs, qui dérivent de la nature des choses, qui sont conforme à la destination des hommes en société, s'accordent par cela même avec la parole de Dieu.

...

Jérémie recommande à tous les Hébreux de regarder Babylone comme leur patrie: Concourez de tout votre pouvoir, dit-il, à son bonheur. (Jer. ch V). On lit dans le même livre le serment que fit prêter Guedalya aux Israélites: Ne craignez point, leur dit-il, de servir les Chaldéens, demeurez dans le pays; soyez fidèles au roi de Babylone, et vous vivrez heureusement (Ibid. Ch. IX, v. 9).

Crains Dieu et ton souverain, a dit Salomon. (Prov. Ch. XXIV);

...

En conséquence, le Grand Saanhédrin statue que tout Israélite né et élevé en France et dans le royaume d'Italie, et traité par les lois des deux Etats comme citoyen, est obligé religieusement à les regarder comme sa patrie, de les servir, de les défendre, d'obéir aux lois et de se conformer dans toutes ses transactions aux dispositions du Code civil; Déclare en outre le Grand Saanhédrin, que tout Israélite appelé au service militaire est dispensé par la loi, pendant la durée de ce service, de toutes les observances religieuses qui ne peuvent se concilier avec lui.

...

## PROFESSIONS UTILES

Le Grand Saanhédrin, voulant éclairer les Israélites et en particulier ceux de France et du royaume d'Italie, sur la nécessité où ils sont et les avantages qui résulteront pour eux de s'adonner à l'agriculture, de posséder des propriétés foncières, d'exercer les arts et métiers, de cultiver les sciences qui permettent d'embrasser les professions libérales, et considérant que si depuis longtemps, les Israélites des deux Etats se sont vus dans la nécessité de renoncer aux travaux mécaniques et principalement à la culture des terres, qui avait été dans l'ancien temps leur occupation favorite, il ne faut attribuer ce funeste abandon qu'au vicissitudes de leur état, à l'incertitude où ils avaient été soit à l'égard de leur sûreté personnelle, soit à l'égard de leur propriétés, ainsi qu'aux obstacles de tout genre que les règlements et lois des nations opposaient au libre développement de leur industrie et de leur activité;

...

Qu'il résulte au contraire de la lettre et de l'esprit de la législation mosaïque, que les travaux corporels étaient en honneur parmi les enfants d'Israël, et qu'il n'est aucun art mécanique qu'il leur soit nominativement interdit, puisque la Sainte Ecriture les invite et leur commande de s'y livrer;

Que cette vérité est démontrée par l'ensemble des lois de Moïse et de plusieurs textes particuliers, tels entre autres que ceux-ci:

Psaume 127: Lorsque tu jouiras du labeur de tes mains, tu seras bienheureux et tu auras l'abondance.

Prov., ch. 28 et 29: Celui qui laboure ses terres aura l'abondance, mais celui qui vit dans l'oisiveté sera dans la disette.

Ibid ch. XXIV et XXVII: Laboure diligemment ton champ et tu pourras après édifier ton manoir.

Mishna, Traité d'Aboth, ch.1: Aime le travail et fuis la paresse.

Qu'il suit évidemment de ces textes non-seulement qu'il n'est pas de métiers honnêtes interdits aux Israélites, mais que la religion attache du mérite à leur exercice et qu'il est agréable aux yeux du Très-Haut que chacun s'y livre et en fasse, autant qu'il dépend de lui, l'objet de ses occupations.